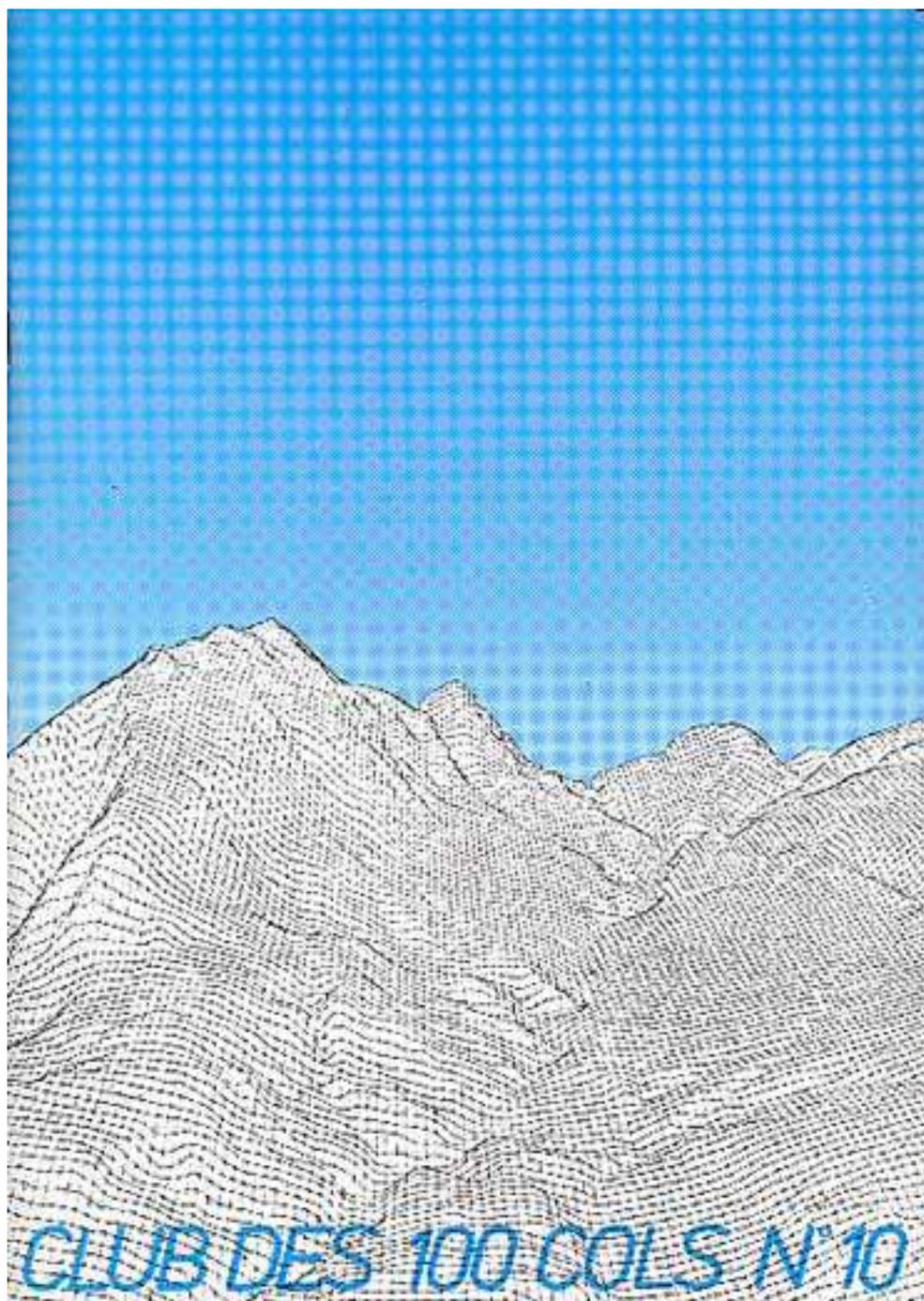


REVUE N° 10, 1982



SOMMAIRE

EDITORIAL	3
LA PETITE REINE	4
LA COLITE	5
LA COLITE FRÉNÉTIQUE.....	7
DES PETITS VÉLOS SUR L'ETNA.....	8
TOUR DE FRANCE	9
LES CARTES !!!.....	10
FAUT LE FER	12
UN JOUR QU'IL FAISAIT TRES CHAUD.....	13
MON PREMIER COL DE PLUS DE 2000m.....	15
EN PLEIN DANS LE «500».....	16
LES ERREURS ALIMENTAIRES DES CYCLISTES.....	17
SOMMETS BOUCHES	22
CERTITUDES.....	24
RANDONNEE	25
DISSIDENCES.....	31
HISTOIRE DE 300 GRANIER.....	34
MES DEBOIRES AU PARPAILLON	37
LA REVANCHE DU MOTEUR	39
UN DE MIEUX !.....	40
MON RENDEZ-VOUS D'AMOUR.....	42
CELA S'EST PASSE IL Y A 50 ANS !.....	43
DERNIERS JOURS D'AOUT.....	46
LE VELO ET LA MONTAGNE	48
UN TOUR EN PROVINCE.....	49
LE COL.....	51
ÉPUISEMENT et SOULAGEMENT	51
ENTRE CERVIN ET MONT ROSE	52
UN 2000 DANS LES CARPATHES	54
EN VELO ON PASSE PARTOUT	56
LE TYPE DE COL	58
MON TOUR DE L'HUMOUR	60
UNE JOURNEE COMME LES AUTRES	61
LES COLS DES PARISIENS (suite)	62
UN NOUVEAU COL	64
UNE NUIT SUR LE TENIBRE.....	65
L'ITALIE VUE D'EN HAUT : SUSAS - SESTRIERE	66
DE CESANA A SUSAS PAR LA MONTAGNE	69
MARXA CICLISTA INTERNACIONAL EN ANDORRE	70
ATTI ET LE CYCLOTOURISME.....	72

EDITORIAL

En guise d'éditorial, j'ai tout simplement choisi quatre de vos lettres reçues cet hiver.

Comme elles traduisent parfaitement mon propre état d'esprit et celui, j'en suis sûr, qui a animé mes amis BOUCHEZ, DUSSEAU, BOIZOT ou CHAUVOT, autres responsables de notre confrérie, je vous les offre telles qu'elles m'ont été adressées.

En ce dixième anniversaire de la création de notre club des «CENT COLS», je tenais à vous remercier vous tous pour votre sincère amitié mais aussi pour votre total attachement à notre cause. C'est vrai, aujourd'hui, je ne peux que me souvenir avec bonheur, de ces dix années d'échanges et d'enrichissement.

Le samedi 24 Juillet 1982 à 15 heures précises pour fêter nos 10 ans, nous nous retrouverons au col des CONTREBANDIERS (à la verticale du LAC et à une dizaine de kilomètres d'ANNECY). Venez nombreux, nous voulons que ce rendez-vous soit une journée d'amitié, de rencontre et de dialogue. Et puis vous y dégusterez notre fameuse tomme savoyarde ! Dois-je insister pour que, dès maintenant, vous puissiez prévoir ce déplacement. C'est vrai chers amis, je compte sur votre présence ! Le lendemain, ceux qui le désirent pourront effectuer le circuit des Aravis : randonnée comptant pour l'obtention du Brevet cyclo-montagnard français.

Comme nous n'avons, les uns et les autres dans ce domaine cyclotouristique, que peu inventé, et comme je reste toujours agacé par les philosophies stupides et négatives de certains de nos dirigeants actuels, je vous adresse deux citations de notre grand maître «VELOCIO». Elles ont 80 ans, mais elles me passionnent plus que m'intéressent le diamètre réel des roues de l'un ou la couleur des sacoches de l'autre.

Écoutons Paul de VIVIE dans l'un de ses récits de randonnée...

« On me reproche parfois d'aller trop vite et de ne pas voir; ceux-là ignorent que l'acuité des sens est augmentée dans une proportion considérable par l'acuité de l'action ; ... la perception devient plus nette les sensations sont plus promptes, plus nombreuses et plus vives ; le sang, qui circule avec plus de fougue, nous fait vivre plus vite et, sur la plaque sensible du cerveau, les images extérieures s'impriment, se développent, se fixent avec une merveilleuse rapidité et une facilité étonnante, à tel point qu'il me suffit aujourd'hui de vouloir pour revoir aussi nets que je les vis, il y a trois ou quatre ans, les sites que j'ai eus sous les yeux pendant mes voyages dans les Alpes ou ailleurs».

... et quand il parle de l'état d'âme qui fait goûter pleinement tout ce que le cyclotourisme peut offrir en bien des circonstances :

« A une bonne disposition intérieure doit venir s'ajouter l'heure propice, l'éclairage favorable, aussi des dispositions extérieures dont la concordance donne à un site déjà vu dix fois, un relief, des reflets, une vie qui nous le rend nouveau, qui le revêt de séductions inattendues. La Nature est femme, et pour ramener auprès d'elle ses amants, elle ne se laisse jamais voir sous le même aspect ; elle se métamorphose à toute heure, tour à tour calme ou menaçante, obéissante ou révoltée, indolente ou superbe. De même les chasseurs battent la plaine et la montagne, au soir, dans l'espoir de voir se lever le lièvre devant eux, nous poursuivons à toutes pédales l'horizon fuyant, dans l'attente du dieu magnifique qui éblouira».

Comme Velocio, saisissez chers amis «cent cols» ces instants, votre plaisir de pédaler ne sera que plus enivrant.

Bien amicalement,

Jean PERDOUX

LA PETITE REINE

A l'aube d'une vie, tu fais déjà partie
Te donnant en relais aux pas des plus petits.
Écoliers nonchalants tu portes la besace,
Amoureux dans les champs à l'abri des sarcasmes,
Une haie tu leur fais jusque sur le parvis.

En détente ou labeur, mais toujours à l'honneur.
Des sentiers du couchant, aux Pays du Levant,
A la conquête d'un tour tu côtoies les Géants.
Au coeur des randonnées, où tu es la choyée,
Plus aisée il est vrai en toute simplicité.

Par delà les outrages du temps
Avec toi, compagne des souvenirs d'antan
Au détour d'un chemin nous passerons la main
Car contraints et forcés, par tout un passé,
Nous franchirons le col de l'Éternité. . .

Que de fois galvaudé, ce nom qui t'es donné !
A la recherche de je ne sais quelle identité
Toi, la randonneuse au long cours
Toi, la Reine des Six Jours,
Seras tu une fois citée, comme bienfait de l'Humanité ?

Jacques FOURNA
GRENOBLE (38)

LA COLITE

(ou une communication sur une maladie des cyclotouristes)

Dans sa phase première - le diagnostic - la médecine est facile ; au nom à peine déformé de l'organe malade, il suffit d'ajouter «ite» et la maladie est connue : bronchite, névrite, otite, artérite... Dans sa phase seconde - la thérapeutique - la médecine n'est parfois guère plus compliquée.

Un exemple ? Un os malade, plus précisément la moelle et ça fait l'ostéomyélite : première phase. Suppression du contenant, du contenu et de tout l'enrobage - os, moelle et la chair tout autour - et voilà une maladie de moins : deuxième phase. C'est ce qui m'est arrivé à une date qui commence à se perdre dans la nuit du temps... 1939 !

L'inconvénient avec les maladies, c'est leur indépendance ; l'une guérie, une autre peut venir. L'ostéomyélite supprimée de gaillarde façon comme il vient d'être dit, j'ai connu plus tard d'autres maladies en ite : la tendinite, la tamponite, la colite...

On aura reconnu là les maladies spécifiques des énergumènes qui vont par les chemins sur une machine dont la caractéristique est de tomber si elle ne roule pas : la bicyclette ou le vélo suivant le sexe qu'on lui attribue. Je penche, quant à moi, pour «bicyclette» ; c'est féminin, plus tendre ; le mot tombe bien ; il rime avec fluette, gentilette, amusette, risette, jupette, fossette, mignonnette, pirouette,... amourette. Mais je m'écarte du sujet.

La tendinite se rapporte au tendon, c'est l'évidence même. Quel cyclo n'en a pas été affecté un jour ou l'autre ? La tendinite des grands champions fait la «une» des journaux, ameuté les plus éminents professeurs de médecine. Celle des obscurs cyclos se traite simplement avec quelques onces de phénylbutazol ? une pommade au nom barbare qui se trouve dans la première officine du coin où elle est délivrée à tout quidam qui se présente sans qu'il ait besoin de la bénédiction du moindre médecin. A la limite, les réfractaires à la guérison par la pommade désignée pourront faire procéder à l'ablation du tendon malade. L'homme est pourvu de tendons en nombre surabondant ; quelques-uns sont superfétatoires, même pour un usage immodéré de la bicyclette, en terrain plat comme en terrain pentu. J'en sais quelque chose.

J'ai traité de la tamponite, avec croquis à l'appui, dans un papier précédent, en gestation dans les dossiers de la revue «CYCLOTORISME». Une gestation trop longue étant mortelle ? celle de mon papier dépasse largement les neuf mois ? je crains d'avoir à parler de mon «défunt» papier. Une perte pour le lecteur avide de connaissances médico-cyclotouristiques ?

Reste la colite qui fait l'objet de l'actuelle communication dont j'espère qu'elle recevra l'imprimatur de Messieurs les Membres de l'Académie des Cent Cols.

Appliquons à l'envers la règle énoncée au début du papier : colite moins «ite» égale col. Il y a de nombreux cols : le col de chemise, le col du fémur, le col de l'utérus, le col-bleu, le col blanc... Il n'y a qu'un col assez prestigieux pour n'avoir pas à être affublé d'un complément, sous forme d'adjectif ou de nom. Il s'agit de la dépression qui forme passage entre deux sommets montagneux : c'est LE COL. C'est à lui bien sûr que se rapporte la colite.

Des médecins sourcilleux et, avec eux, toute une théorie de malades qui auront été travaillés par eux, objecteront que le terme «colite» se rapporte à autre chose :

- Tiens ! Tu as mal au ventre ? m'a lancé Annie, inquiète, en voyant le titre de l'article que je lui demandais de taper.

Ces médecins sont dans l'erreur. Si côlon a formé colite, c'est à la suite de générations de médecins qui écri-

vent de plus en plus mal, omettent un accent circonflexe là, mangent une lettre ici et une deuxième sur la lancée. Si les jeunes médecins ne copiaient pas servilement leurs aînés et prenaient soin de remonter aux sources, ils verraient qu'au début de la médecine était la «côlonite». C'est logique, clair, évident. C.Q.F.D., formule par laquelle je concluais toute démonstration mathématique brillante, il y a un certain temps. Pour contracter la colite, trois éléments doivent être réunis : un bonhomme, une bicyclette et une route qui monte (une bonne femme, un vélo et un chemin, rectifieront les féministes). C'est la condition nécessaire ; elle n'est pas suffisante.

Il n'est guère d'humain qui n'ait tâté de la bicyclette, qui plus est, sur une route présentant une déclivité certaine : même les «plats pays» ont leurs bosses, leurs monts, qu'il ne faut pas ignorer sous peine de s'attirer les foudres des autochtones ! Ainsi, un jour ou l'autre, tout-un-chacun a été porteur du germe de la colite. Mais il y a des associations bonhomme?bicyclette qui n'ont jamais pu se faire à une route qui monte. Apparaissent les premières gouttes de sueur, les premières douleurs aux cuisses, la première respiration un peu hachée, et l'ensemble vire de 180° pour se mettre dans le sens de la route descendante : c'est le phénomène de rejet, bien connu. Que deviennent, au bout du compte, ces associations condamnées à suivre le cours des rivières, au creux le plus bas des vallées ? Continuent-elles, pour aller s'engloutir dans la mer, corps, biens et âmes ? Non, bicyclette et bonhomme se sont dissociés bien avant, la première allant rouiller sous un appentis ouvert à tout vent, le deuxième se rouillant douillettement mais aussi inexorablement, le derrière sur un fauteuil devant la télé. En un sens, heureusement, la route des cols n'est pas galvaudée ; elle reste dure, pure

Le germe de la colite est donc partout. Son problème, c'est la croissance. Pour qu'il se propage, il faut qu'il trouve un terrain favorable. Annie a son idée là-dessus :

- Tous les cyclotouristes sont gens à problème ! Toi, par exemple...

Je ne rapporterai pas ce qu'elle dit, ne voulant pas trop consacrer ce papier à ma seule personne...

De toute façon, «moi, par exemple», je suis comme les autres : ma maladie, la fameuse colite, serait d'ordre cérébral ! Eh là ! Sur les cols, je me passe très bien des médecins en psy : psychologue, psychiatre, psychanalyste... Et mes co?malades, itou ! Notre maladie relèverait plutôt de l'homéopathie le mal par le mal si j'ai bien compris le fondement de cette thérapeutique. Encore qu'il ne soit point besoin d'homéopathe pour choisir le col qui suivra et calmera les «douleurs» du précédent.

Il y a plus : aucun cyclo ne se plaint de sa colite, hormis sa femme si elle ne l'accompagne pas (ou l'inverse au cas où la femme serait atteinte et non le mari : cas d'école ?). La colite est bien une maladie particulière : plus le mal progresse, plus il y a de plaisir.

Que voilà un beau sujet de Thèse pour un futur Docteur en Médecine !

J'ai soumis le sujet à Agnès, ma grande fille. Car, contrairement aux apparences, il y a des représentants du corps médical dans ma famille, l'un en voie directe, l'autre par «pièce rapportée». Agnès a parcouru le texte, amusée ?

- Tu as un compte à régler avec les médecins !

- Tu crois ?

Puis elle a glissé, ne mordant pas à la proposition. Dommage. Je lui aurais mâché le travail ; j'aurais analysé mes premiers symptômes ; j'aurais décrit ma première crise de colite, la centième dédiée à Annie, sur le col Ste Anne, comme il se devait ; je lui aurais parlé des colites bénignes, des colites chroniques, des colites aiguës.

Agnès perdue, le sujet demeure. S'il y a un amateur, cyclo candidat médecin ou vice-versa, j'offre mes services. Je ne consulte que l'hiver. Le printemps, l'été, je retourne «jouer de la bicyclette» dans les cols : la colite est saisonnière.

Bernard MIGAUD
METZ (57)

LA COLITE FRÉNÉTIQUE

Est ce une intoxication ? Une épidémie ? Un Collapsus ? Une maladie honteuse ? Nous ne le savons pas, pas plus que nous ne savons si l'huile de Colza est à l'origine de la pneumonie atypique qui sévit en Espagne. Le souci de notre santé nous oblige à la vigilance et à la prudence et en l'absence d'une connaissance plus précise voici quelques éléments d'information pour aider à faire face dès l'apparition des premiers symptômes.

Cette nouvelle maladie n'est pas tout à fait nouvelle les cas connus et étudiés sont encore trop peu nombreux pour que les enseignements que l'on peut en tirer soient complets et définitifs... Les malades ne se cachent plus et ne restent plus isolés, ils se regroupent en associations et organisent des colloques pour confronter leurs expériences. On espère la venue du professeur Colot (1) de la faculté de médecine Columbus du Colorado aux prochains entretiens de Bichat : c'est un signe des progrès de la maladie, de son universalité et des recherches en cours pour mieux la maîtriser.

Cette maladie n'est pas sélective en ce sens que tout le monde peut en être atteint quel que soit son âge, son sexe ou sa profession. On trouve des enfants et des personnes âgées avec une recrudescence marquée vers la 20ème année et l'âge de la retraite... On connaît des cas de transmission héréditaire et à l'inverse des allergies tenaces. Si la maladie atteint davantage d'hommes que de femmes, la progression est plus rapide chez ces dernières depuis une dizaine d'années. Nul n'est à l'abri d'une contagion toujours possible tant qu'on n'aura pas trouvé un vaccin efficace.

Ce qui est rassurant, c'est que la maladie n'est pas douloureuse du moins dans ses manifestations simples : elle ferait plutôt souffrir ceux qui ne l'ont pas et qui doivent vivre avec ceux qui l'ont, ne serait ce que par une tendance à la bougeotte qui témoigne d'une excitation euphorisante dès que le sujet est mis en contact avec le relief une espèce de mal de montagne que ce soit devant une carte ou dans la nature. Les pupilles se dilatent on peut utiliser certains collyres pouvant aller jusqu'à des décollements de rétine, les glandes salivaires sécrètent abondamment, la respiration s'accélère, le cœur s'emballe, les muscles tétanisent, des démangeaisons apparaissent ainsi que des sueurs anarchiques, le sujet peut connaître alors une véritable crise avec fièvre, fringale, boulimie et parlotte jusqu'au délire, un état proche de l'ivresse avec troubles obsessionnels, une sorte de névrose. L'exemple le plus typique de cette forme exacerbée de la maladie serait celui de Napoléon qui y était déjà prédisposé par son terrain d'origine et par la frustration qu'il a dû ressentir d'être enfermé sur le continent à l'école de Brienne. Ce complexe s'est aggravé du fait que Napoléon n'a jamais eu le grade de Colonel, le seul qui aurait pu le combler, car les gens atteints de cette maladie collectionnent aussi les mots contenant du col. Promu trop tôt général, on peut penser qu'il a contracté la maladie le 17 Novembre 1796 au Pont d'Arcole et qu'après des manifestations de plus en plus agressives, la maladie a pris une forme tellement dangereuse qu'il a fallu l'exiler ou il serait mort de colibacillose dans le côlon. Un autre exemple serait Georges Marchais quand il monte et «descend le col de la Faucille comme un marteau».

On ne connaît pas de guérison définitive et quand on a cette maladie, il faut savoir vivre avec... comme quand on a une bronchite. En prenant un col par jour, jamais à jeun et de préférence entre les repas, on peut s'assurer de beaux jours et si cette dose homéopathique paraît trop faible, on peut augmenter la dose sans danger... On connaît le cas d'un malade qui en a absorbé jusqu'à trente dans une journée sans troubles particuliers. Le meilleur traitement reste la cure de trois à quatre semaines qui apporte un soulagement immédiat et à long terme, d'autres préfèrent l'acupuncture écologique en se frottant aux épineux des muletiers, d'autres préfèrent les rayons, d'autres les collutoires... Chaque méthode a ses avantages et ne dispense pas de faire faire des temps en temps des analyses pour surveiller les taux de cambouis et de cholestérol. La Sécurité Sociale ne rembourse rien pour le moment, bien à tort, car avec de tels clients, elle pourrait faire de sérieuses économies... il faudra en parler au Ministre.

Un malade qui se colporte pas trop mal.

(1) Descendant d'une illustre famille française de chirurgiens des 16ème et 17ème siècles.

Paul ANDRÉ
MENTHON (06)

DES PETITS VÉLOS SUR L'ETNA

Altitude 0. Il ne nous restait guère plus que 3300 mètres à grimper sur la lave et les cendres ! Nous entamons la grimpe à 4 H dans la nuit pour ne pas nous faire arrêter par des gardes. Après deux heures de montée sur l'asphalte, nous nous engageons sur la route creusée par les bulldozers, petite route où ne passent que des jeeps remplies de touristes. Grâce à nos petits développements, nous réussissons à grimper malgré les pentes qui dépassent souvent les 15 %. Bientôt les sapins ont disparu, nous ne sommes entourés que d'un champ de lave :

paysage magnifique «on se croirait sur la lune». L'ascension s'avère de plus en plus dure car nos pneus patinent dans la cendre. A l'altitude 2900 m un replat géographique seulement, car la route, elle monte et descend continuellement.

Après une nouvelle pente, nous arrivons sur le rebord du cratère où une fumée opaque jaillit des entrailles de la terre, quand la fumée se fait moins dense, nous apercevons de l'autre côté une masse blanche qui nous paraît se situer à des kilomètres de là , simple illusion d'optique provoquée par la fumée, le cratère ne fait que 100 mètres de diamètre. La masse blanche nous intrigue, nous partons le vélo sur l'épaule (non à cause du relief, mais à cause d'une épaisse couche de glaise où les pneus s'enfoncent).

La masse blanche que nous croyons être de la neige n'est en vérité qu'une immense surface couverte de cendre blanche. Après avoir fait le tour du volcan, nous décidons de grimper à un des sommets éventuels de l'ETNA. L'altitude on ne la connaît guère car elle diffère selon les cartes, mais doit se situer entre 3250 m et 3350 m. Le sommet n'est qu'un immense gruyère de soufre, ce qui rend l'ascension très périlleuse. Le moment est venu de quitter ce lieu divin... La face sud ne possède aucune route qui mène jusqu'au sommet. Les touristes bernés par les panneaux publicitaires affluent au bas de l'Etna où des cars à des prix exorbitants les emmènent jusqu'à 2700 m. Là on leur loue des chaussures et tout le matériel du parfait alpiniste. Un garde vêtu d'une doudoune et de lunettes de glacier vient les chercher. Après une marche assez brève: ils atteignent la cote 2900 m et ici le garde leur dit d'un air catastrophé : « l'accès du volcan est interdit » et après avoir raconté l'histoire de l'ETNA, il invite les touristes à rejoindre leurs cars respectifs !

Quel piège à touristes naïfs !

Philippe GUITTON
avec Yves GUITTON et Bruno BLAISE de St NAZAIRE les EYMES (38)

TOUR DE FRANCE

Je rame à l'arrière du peloton,
Ce col n'est pas un cadeau,
Faire ce métier, c'est coton
C'était l'usine ou le vélo.

Et tous ces lacets qui me noyent. . .
Foutue région et Croix de Fer.
C'est juré, la prochaine fois
J'prends mes vacances au bord d'la mer.

Oui, mais j'ai pas des ailes au dos,
Je ne suis pas Merckx ou Hinault
C'est mon patron qui doit gagner
Je suis co équipier.

J'ai droit de porter les bidons
Ou d'offrir ma roue aux vedettes,
Puis j'attends planté comme un con
Au bord d'la route qu'on s'arrête.

Mon nom, personne le connaît
Je suis un drôle d'agent secret
Qui pour bien mal gagner sa vie
Se doit de rester dans l'oubli.

Il y a des salauds qui me sifflent
Parce que je suis avant dernier,
Je leur mettrai bien une gifle
Mais j'suis co équipier.

La caravane multicolore,
Cela fait partie du folklore
Mais j'ai beau y laisser ma peau
Je l'aime ce fichu vélo.

Et c'est pourquoi je joue ma vie
Pour le compte d'une industrie
Qu'il me faut porter sur le dos
Une jolie pub sur mon maillot.

Cela va faire bientôt une heure
Que les ténors sont arrivés,
V'la la banderole, mais pas de fleurs
Je suis co équipier.

Denis CHEISSOUX
(FRANCE INTER)

LES CARTES !!!

UN PEU DE CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LA CARTE ET QUE VOUS N'AVEZ JAMAIS OSE DEMANDER

(ou réponses pratiques aux questions insidieuses de vos Charmants bambins)

UNE CARTE, ÇA SE FABRIQUE COMMENT ?

C'est le résultat d'un grand nombre de travaux de mesures, de calculs et de dessins. Il faut d'abord se repérer sur la surface de la terre, par des mesures astronomiques (comme un bateau fait le point) et géométriques, de sommet en sommet. Les positions obtenues peuvent être reportées sur la future carte suivant leurs coordonnées, à une échelle donnée. Ce sont les points géodésiques. Pour mettre en bonne place tous les détails qui font la richesse de la carte, végétation, maisons, routes, on utilisait jusqu'en 1930 le «lever direct» dessin sur le terrain par des officiers de l'état major géographes (d'où le nom «carte d'état major» qu'il est incorrect d'employer pour la carte moderne). Aujourd'hui, toutes les cartes se font à partir des photographies sérieuses, convenablement corrigées d'après les points géodésiques. Le dessin en atelier s'appelle la «restitution» des photographies. Enfin, il reste à habiller et imprimer la carte en plusieurs couleurs, en gardant toujours la précision du dixième de millimètre.

Pourtant, la terre est ronde, et on ne peut parfaitement la représenter :

Si l'on peut représenter une sphère sur un plan de toutes les manières que l'on veut, par des formules mathématiques de transformations, on ne peut pas éviter les déformations, au point qu'aucune longueur n'est jamais parfaitement exacte sur une carte ! Et l'échelle n'est qu'approchée ! Après ces révélations sensationnelles qui vous permettront de snober les copains, précisons tout de même que pour les cartes détaillées (1 : 50.000e, 1 : 25.000e, etc ...), «l'erreur» se monte à quelques centimètres par kilomètre, et ne devrait pas vous empêcher de dormir !

ET LE RELIEF SUR LES CARTES, COMMENT L'OBTIENT-ON ?

Il faut d'abord une convention, pour représenter les différentes hauteurs. Ce sont les courbes de niveau, qui joignent les points de même altitude, celle ci étant comptée pour la France, par rapport au niveau moyen de la Méditerranée pris dans le port de Marseille quand aucune sardine ne le bouche. On obtient ces courbes en examinant en stéréoscopie deux photographies aériennes. La précision du procédé est telle que des photographies aériennes prises à 5.000 m d'altitude permettent d'apprécier des différences de hauteur de moins de 1 mètre.

LA TERRE EST ELLE ENTIÈREMENT CARTOGRAPHIÉE ?

Oui et non ! Oui, car il existe des cartes générales, au relief et aux détails approximatifs, de l'ensemble du globe, parfois non disponibles au public.

Sont cartographiés :

au 25.000e : 15 % du globe (dont la France)

au 50.000e : 30 % environ

au 100.000e : 70 % environ

au 250.000e : 90 % environ

au 1.000.000e : 100 %

Et la carte est un produit coûteux, d'autant plus que les régions sont plus reculées (déserts, forêts équatoriales).

ET LES SATELLITES ?

Si les satellites sont capables de prouesses d'indiscrétions sur des endroits très localisés, ils ne permettent pas encore d'établir les cartes détaillées et précises auxquelles nous sommes habitués. Sauf en régions désertiques, ils ne remplaceront pas de sitôt l'avion photographe et les équipes sur le terrain.

ET LES CARTES ROUTIÈRES ?

Quand la carte la plus détaillée (la < carte de base > est établie, il est facile d'obtenir toute sa famille de cartes dérivées par réductions photographiques et re dessin qui simplifie les formes, élimine les détails trop petits et nombreux pour améliorer la lisibilité. C'est la « généralisation », dans laquelle un aspect peut être mis en valeur particulièrement : routes, tourisme, végétation... Tous les éditeurs de cartes (Michelin, Recta Foldex, Didier Richard...) se servent ainsi des cartes de base établies par l'IGN dont c'est une des missions de service public en France.

POURQUOI LES CARTES NE SONT ELLES PAS À JOUR ?

Une carte vieillit, comme un annuaire téléphonique, surtout par les aménagements de l'homme (constructions, routes, défrichements, abandons de sentiers ...). Sa mise à jour, faite à l'aide des photographies aériennes les plus récentes, bientôt à l'aide des satellites, et des enquêtes locales, n'est payée qu'en partie par les ventes, surtout pour les cartes détaillées au 25.000e et 50.000e. Leur actualisation dépend ainsi étroitement des crédits alloués à l'IGN pour ce travail moins de 3 F par Français et par an pour les 6.000 cartes couvrant le territoire national ! Le mieux, ce serait d'interdire purement et simplement les constructions nouvelles quand la carte vient d'être refaite... !

POURQUOI TOUS LES COLS NE SONT ILS PAS SUR LES CARTES ?

Pour que les cartes ne deviennent pas aussi peu lisibles que le journal officiel, les enquêteurs sur le terrain qui recueillent la « toponymie » (les noms de lieux) procèdent à une sélection pour ne garder que les noms les plus importants en particulier les lieux habités. Evidemment, si ces enquêteurs étaient au club des 100 cols... ! Et c'est la raison pour laquelle le col de Megève a laissé sa place à « Megève » écrit en caractères gras... la loi du plus fort.

Y-A-T-IL DES ERREURS SUR LES CARTES ?

L'erreur est humaine, donc ça peut arriver. En fait, plutôt que des erreurs, il s'agit de défauts de mise à jour (la maison qui manque n'était pas construite au moment de la prise de vues aériennes quia été utilisée), d'omissions volontaires (dans un but de clarté) ou de choix subjectifs (il y a plusieurs orthographes possibles pour certains noms de lieux et il faut choisir !) En cas d'erreur, écrivez à l'IGN qui en tiendra compte dans sa prochaine édition, à Michelin, etc... Inutile d'intenter un procès si vous vous êtes perdu, ça ne marche pas !

QUE FAIRE SI J'HABITE PRÈS DU COIN D'UNE CARTE ? (J'EN ACHÈTE QUATRE FOIS PLUS)

La science n'a pas encore réussi à faire des cartes sans coins ni bords et pourtant on cherche activement et il vous reste deux solutions

- pester contre les organismes mesquins qui, sous prétexte d'éviter le gaspillage, fabriquent des cartes qui se raccordent sans se recouvrir ;
- déménager, c'est plus efficace ! Méfiance pourtant, car habiter au centre de la carte au 200.000e NE 29.24 de Mauritanie vous conduira à vous considérer comme victime d'une redoutable escroquerie : on vous vendra (cher) un magnifique cadre contenant uniformément du jaune sable ! (D'après certains humoristes contemporains pourtant, rien c'est déjà quelque chose !).

QUESTION SUBSIDIAIRE

Pourquoi si peu de gens, somme toute, utilisent ils les cartes ? On ne sait pas pourquoi il reste tant d'attardés. Et si vous en connaissez, je compte sur vous pour leur faire honte.

Si vous avez réussi à apporter les réponses à toutes les questions, vous avez gagné une magnifique carte de la ville d'Annecy à l'échelle du 100.000.000ème, sous la forme du point final que voici.

Philippe GIRAUDIN
PARIS

FAUT LE FER

Pourquoi courir sur les grands routes, à la recherche de je ne sais quel « chrono du siècle » qui ne sera que ridicule vu nos possibilités ? Pourquoi ne pas sortir des routes « battues » et aller sur les sentiers à la rencontre ? Rencontre surprise... L'écureuil ou le chasseur, la vache ou le pigeonnier...

Quittons donc cette infecte RN 508 où l'on se sent trop vocation de hérisson, et grimpons vers le col de l'Épine. C'est déjà mieux, mais encore trop connu. Optons carrément pour la première (qui sait !). Au col, nous prenons à droite de la route la « barrotière » pentue qui monte à Ville de Rosset, nom pompeux pour un méchant hameau, ville fantôme de la « Hiaute » où gisent quelques carcasses de diligences de tôle mangées par les orties.

D'après l'antiquité qui nous sert de carte, ce chemin est le seul qui mène au col du Fer, petite dépression coincée contre la chaîne du Charvin. Jusqu'à peu, l'endroit était dépourvu d'intérêt pour nous, mais dès que j'y pus accoler l'appellation magique, il devint soudain impératif d'y porter nos roues, sans prendre garde à la saison, peut être pas aussi avancée qu'il le faudrait...

Sur la crête boisée, le chemin coupe au plus court, donc au moins cyclable, et nous cheminons non pas à côté de nos pompes mais de nos vélos (ce qui, pour un observateur étranger, revient au même. Allez lui faire comprendre le plaisir éprouvé à s'encombrer d'un vélo au fond des bois !). Vincent comprend d'ailleurs assez mal et se lasse vite de ces marches. Il préfère remonter sur son vélo... J'élève une objection, suivie par sa roue avant... Les lois de la pente étant ce qu'elles sont, il ne tarde pas à se retourner et à tâter le moelleux de la couche de feuilles mortes. Il reprend la marche en râlant contre son grand frère qui l'emmène toujours dans des endroits impossibles (et il n'a encore rien vu !). Un grondement débaroule sur nous, suivi d'une antique jeep à peine moins surprise que ses occupants. Le chauffeur nous donne l'adresse de l'asile départemental, et le chien, recouvrant ses esprits, se souvient de la vieille haine canine pour les bécanes. Ignorant si elle est valable jusqu'au fond de la forêt, à tout hasard, il aboie.

A peine plus haut apparaît la neige. Oh pas épaisse, juste de quoi remplir les baskets. D'abord ce ne sont que des traces, mais elles croissent et se multiplient jusqu'à devenir de respectables avalanches, mêlées de pierres et de branches jouant innocemment à coincer nos roues... Autre aspect désagréable de ces avalanches : elles recouvrent la route. Parce qu'une route monte au col. La carte est quelque peu faisandée, et une nouvelle fois nous avons pris le col à rebrousse poil. C'est une de nos spécialités. Là, je m'y suis pris comme un pied, il fallait monter par la Savatte...

Vélo sur l'épaule et pieds dans la neige, deux dérangés débouchent au col face à la dent de Cons. Un miroir ? Content, l'acrobate de service descend sur l'avalanche. Sans les mains... Sans les pieds... Tiens, sur la tête ! Le looping n'était pas au programme, mais c'est un extra de qualité ! Le cycliste est souple, mais je me suis toujours demandé comment le vélo sortait indemne de toutes ces cabrioles. De névés en ravins, il aura tout sauté.

Col du Fer : altitude 1.484 mètres.

François RIEU, cyclofreilliste pour quelques jours encore !

UN JOUR QU'IL FAISAIT TRES CHAUD

Au cours de sa carrière cyclotouriste déjà longue, Léon avait répandu bien des litres de sueur sur les routes de toutes les montagnes d'Europe, ou presque mais aujourd'hui, tous les records semblaient être battus. Peut être pas celui de la chaleur mais sûrement celui de la transpiration. Soleil plus montée, pas un souffle d'air et pas un nuage, voilà qui ne facilite pas les choses. Pourtant ces monts du Livradois grimpés dans de telles conditions avaient des allures de Tourmalet des mauvais jours. Léon en avait vu bien d'autres mais en cette journée du 2 juillet 1980 ce n'était pas la forme des grands jours, «je me fais vieux» pensait il, il va falloir bientôt penser à redescendre dans les plaines. Il venait d'atteindre la cinquantaine et, à cet âge là, on est vite porté à dramatiser une simple défaillance d'un jour. Lequel d'entre nous n'a pas eu cette fâcheuse impression un jour où une modeste pente à 5 % prend des allures de falaise.

Voilà qu'à la sortie d'un virage un petit village apparut soudain, comme endormi sur le bord de la route ; « ça tombe bien, pensa Léon, je vais pouvoir faire le plein » car dans tout village qui se respecte, il doit bien y avoir au moins une fontaine. Hélas, il y avait bien une fontaine et même deux, mais après en avoir fait le tour et les avoir palpées et secouées, Léon dû bien se rendre à l'évidence ; elles étaient à sec, comme son gosier. Il allait repartir avec sa soif quand un habitant du lieu l'interpella : «Venez donc trinquer avec moi, ici vous ne trouverez pas un verre d'eau dans tout le canton, l'eau ne coule que deux heures par jour, on nous la coupe à cause de la sécheresse... et puis je n'aime pas boire seul ». Déjà l'homme avait aligné sur le bord de sa fenêtre deux verres et une bouteille de vin qui avait été soigneusement tenue au frais. On trinqua et chacun vida son verre d'un trait. Ce n'était pas dans les habitudes de Léon d'avalier ainsi des breuvages alcoolisés mais lequel d'entre nous n'a jamais enduré le supplice de la soif sur les routes ?

Le paysan lui fit claquer bruyamment une langue gourmande et après avoir poussé un grognement de satisfaction, il déclara que «ce serait bien dommage de gaspiller cette eau si rare en la donnant aux hommes qui ne l'apprécient pas et d'en priver les vaches». Sur cette digression hautement philosophique, il remplit de nouveau les verres. Léon observait discrètement son hôte : nez bourgeonnant d'un rouge virant à l'aubergine, poches sous les yeux, gestes mal assurés et surtout une haleine de livreur de charbon des années 20 ; pas de doute, ce citoyen là ne devait guère être incommodé par la sécheresse. On but donc le deuxième verre et, pour ne pas offenser ce brave homme qui menaçait de se vexer, Léon dut bien en ingurgiter un troisième. Enfin désaltéré, il reprit la route laissant son compagnon de «beuverie» consterné comme Sganarelle devant son litre vide.

Comme on le pense, ces libations n'arrangèrent pas les choses. Un premier kilomètre d'abord dont Léon ne voyait pas la fin, puis un second qui demeura inachevé. Léon mit pied à terre et alla s'asseoir sous un arbre à quelques pas de la route. Là, un peu à l'abri du soleil, il eut tout à loisir de méditer sur les méfaits de l'alcool surtout quand on en n'a pas l'habitude. Ce vin qui sur le moment lui avait paru si frais, si désaltérant lui laissait maintenant au fond du gosier un arrière goût de tord boyau d'origine mal définie. Léon en était là de ses réflexions quand soudain la stupeur le figea sur place. Une jeune fille venait de s'arrêter sur la route à quelques pas de lui mais quelle bizarre personne. Elle était vêtue d'une longue robe d'organdi qui lui montait bien haut sous le menton, des manches serrées aux poignets

..... et les mains gantées de blanc ; elle était chaussée de bottines à boutons sur le côté et coiffée d'un chapeau de paille à larges bords agrémenté d'une voilette qui lui enveloppait le visage, le tout surmonté d'un oiseau bleu. Drôle d'équipement pour faire de la bicyclette, laquelle bicyclette semblait sortie tout droit d'un catalogue de la Samaritaine du début du siècle avec son cadre col de cygne, son guidon haut et son filet protège-jupes. Elle posa son vélo sur le bord de la route et vint vers lui en lui tendant la main. En monsieur bien élevé, Léon se leva pour l'accueillir mais la fille se sauva en se moquant de lui. Il voulut la rattraper pour lui demander les raisons de ce déguisement rétro mais son cerveau obscurci par la mauvaise piquette du paysan refusait de commander à ses membres, à moins que ce soient ses membres qui refusaient d'obéir et il resta là stupidement immobile pendant que la fille qui était remontée sur sa bicyclette s'éloignait à grands coups de pédales laissant entrevoir deux mollets bien fermes gainés de coton blanc.

Elle s'arrêta un peu plus loin près d'une maisonnette isolée sur le bord de la route, elle échangea quelques mots avec une vieille paysanne qui lui donna un cruchon de grès ; la jeune fille but une longue gorgée d'eau fraîche : «Tiens se dit Léon, si j'avais pu deviner qu'il y avait de l'eau ici, j'aurais bien fait comme elle, sûrement qu'il doit y avoir un puits». La jeune fille reprit sa route, elle semblait ressentir ni la chaleur, ni la fatigue et ne tarda pas à disparaître au détour de la route, avec une étonnante légèreté. Les gendarmes avaient arrêté leur petite voiture lorsqu'un quidam à cyclomoteur s'arrêta et les informa qu'un «type» avec son vélo était écroulé un peu plus bas sur le bord de la route «je crois bien qu'il est mort» avait précisé le quidam qui, bien entendu, ne s'était pas arrêté pour porter secours à ce naufragé de la canicule. Les gendarmes se précipitèrent aussitôt mais sur place la situation n'était pas aussi dramatique, l'homme dormait tout simplement. Les gendarmes réveillèrent Léon non sans sourire dans leur moustache devant sa mine ahurie : « En voilà une idée de faire de la bicyclette par une chaleur pareille lui dirent ils, vous êtes bien le seul sur les routes en ce moment». Léon leur répondit qu'il venait de voir une jeune fille bizarrement habillée et il leur demanda s'ils ne l'avaient pas rencontrée. Les gendarmes se regardèrent d'un air perplexe sûrement que le soleil avait quelque peu dérangé les facultés de ce brave homme aux tempes grisonnantes et après lui avoir conseillé de se reposer encore un moment, ils reprirent leur route.

La maisonnette était bien là, à deux cents mètres sur le bord de la route. Léon ayant retrouvé soudain force et vigueur se remit en selle et y fut en quelques coups de pédales mais là, il fallut bien se rendre à l'évidence planchers effondrés, toiture laissant voir le ciel et herbes folles poussant dans les fentes des murs lézardés et plus de porte ni de fenêtres ; un abandon qui datait d'au moins trois générations ; « Voilà bien la plus laide cuite que je n'ai jamais vu grogna Léon qui réalisait soudain ce qui lui arrivait, heureusement que les gendarmes ne m'ont pas fait souffler dans le ballon».

Cette nuit là, il dormit mal ; cette apparition le tracassait. Qui avait bien pu lui suggérer pareil cauchemar et pourtant, pouvait on qualifier de cauchemar l'apparition de cette belle jeune fille dans sa toilette du début du siècle.

Le lendemain matin, il reprit la route pour une nouvelle étape et traversa un village en fête. Une banderole au-dessus de la route portait une inscription «Honneur à notre centenaire». Renseignement pris, il s'agissait d'une bonne arrière arrière grand'mère qui venait d'atteindre le siècle. «Eh bien se dit Léon, voilà une brave femme qui devait ressembler à celle que l'ai vue en rêve hier lorsqu'elle avait quatre-vingts ans de moins».

Alors, ce fut comme si un éclair avait traversé son esprit. Sans plus s'occuper de la centenaire du village, il mit «le nez sur le guidon», pédala comme un forcené, prolongea son étape jusqu'à la nuit tombée, oubliant de manger et surtout de boire, se répétant à chaque borne «cent ans, est-ce possible que ce soit elle ?». Le lendemain, il écourta son étape, finit par prendre le train et rentra chez lui au grand étonnement de sa femme qui ne l'attendait pas si tôt. «Trop chaud, pas en forme » expliqua-t-il laconiquement mais le lendemain, profitant de ce qu'il était seul à la maison, il monta au grenier, remua beaucoup de vieilleries et surtout de poussière pour découvrir, oubliée depuis longtemps dans un coin, une immense malle tenant beaucoup plus du cercueil que de l'article de voyage. Après en avoir exploré le contenu, il finit par découvrir un vieil album de photos de famille. Fébrilement, il en tourna les pages et trouva enfin ce qu'il cherchait ; une vieille photo bien jaunie par le temps et représentant une jeune fille vêtue d'une longue robe d'organdi qui montait jusqu'au menton, les manches serrées aux poignets, gantée de blanc, chaussée de bottines à boutons et coiffée d'un chapeau à larges bords surmonté d'un oiseau et orné d'une voilette de tulle. Elle tenait par le guidon une bicyclette avec cadre col de cygne et filet protège jupes. Au bas de la photo, une inscription à l'encre encore lisible : «Angèle le jour de ses 20 ans 2 juillet 1900».

«Cent ans tout juste, tu aurais eu cent ans ce 2 juillet 1980. Bonne grand'maman Angèle, tu ne m'as jamais «fait sauter sur tes genoux ; la mitraille de Verdun t'a pris un époux tendrement aimé. Tu n'as pas pu sur«monter ton chagrin et tu ne lui as survécu que quelques mois. Je me souviens que dans mon enfance, on «parlait quelquefois de toi à la maison mais avec les années, ton souvenir s'était bien estompé ; tu avais «quitté ce monde si jeune encore mais... comme tu étais belle sur ta bicyclette quand tu avais vingt ans».

René LORIMEY, Villeurbanne (69)

MON PREMIER COL DE PLUS DE 2000M

C'est durant un périple de 3 semaines que je devais gravir mon 1er col des Alpes et c'était un plus de 2.000, sa Majesté le col d'Allos. Ce matin là, je quittais Nice que j'avais ralliée la veille venant de Gênes, le ciel était bleu, il faisait déjà chaud à cette heure matinale, je prenais la R.N. 202, la route des grands cols, tournant le dos à la mer et m'engageant résolument vers les Alpes, et devant moi, déjà se profilait les premières montagnes, des nuages sombres semblaient tapis à l'horizon. Une certaine appréhension s'emparait de moi, pourtant sur ma gauche les eaux peu abondantes du Var coulaient calmement au milieu d'un large lit caillouteux, la route était large, le vent nul, il faisait vraiment bon pédaler...

Je traversais une succession de tunnels et m'enfonçais de plus en plus dans le paysage montagneux, à ce moment, un autocar me dépassait à faible allure et, comme sa vitesse ne devait pas dépasser les 40 km/h, je restais facilement derrière lui donnant quelques coups de pédales de temps en temps étant aspiré derrière ce poids lourd que je considérais, à ce moment, comme un allié, le traître ! Je fis ainsi quelques kilomètres lorsque soudain je sentis un choc à ma roue avant et j'étais précipité au sol, je ramassais là une bûche magistrale vidant les étriers et parcourant plusieurs mètres à plat ventre avant de m'arrêter, là bas le car disparaissait, j'étais seul sur la route. Il me semblait ne pas avoir grand'chose, mais je craignais beaucoup pour ma machine, je me relevais assez rassuré quant à moi, avec deux coudes et mes genoux abîmés et surtout une paume de main arrachée assez largement, conséquence de ne pas mettre de gants à l'époque, la route venait d'être refaite et était rugueuse à souhait, je retournais à ma bicyclette et miracle, après examen, elle semblait intacte, je ramassais ma pompe et ma montre, celle ci en 3 parties avait cessé de vivre, je m'en tirais à bon compte, mais je cherchais à comprendre ce qui s'était passé, seule sur la route large et très belle, une pierre grosse comme mon poing avait suffi à me fichier par terre, venant sous le car, je n'avais pu voir cet obstacle et il avait fallu que j'aie la malchance de passer en plein dessus ! Après m'être nettoyé et pansé sommairement avec mon nécessaire prévu pour ces cas là, je reprenais la route avec beaucoup moins d'entrain.

Je côtoyais toujours le Var, le soleil maintenant se cachait derrière des nuages orageux, un peu plus loin, croisant un panneau POSTE DE SECOURS, je m'arrêtais pour regarder de plus près, ce n'était qu'une plaque de tôle sans autres indications, tout près une maison où je m'adressais mais là, on ne put me renseigner, un peu plus loin, ce fut la même réponse, mais la brave femme que je vis s'offrit à refaire mes pansements, en somme je n'ai pas bien compris ce que signifiait le panneau «Poste de Secours» ...

Maintenant, la pluie s'était mise à tomber, c'était une mauvaise campagne, tout allait mal, un peu plus tard, je voyais devant moi une femme qui tricotait sous son parapluie à côté d'un passage à niveau et ne voyais qu'au dernier moment la chaîne qui servait de barrière, je freinais mais trop tard et les patins mouillés répondaient mal, je rentrais dans la chaîne qui se rompit nette et tombait en deux parties sur la route ! Le choc avait été assez violent, je n'étais pas tombé mais j'avais les bras meurtris et la garde barrière me voyant avec déjà plusieurs pansements s'écria «mais finissez donc de vous tuer !». A vrai dire, on n'a pas idée de tendre une chaîne sans la signaler, car par mauvaise visibilité, à cause de la pluie et du temps sombre, je ne suis pas sûr qu'une voiture n'ait pas fait pareil...

Après ce nouvel arrêt forcé, je reprenais la route espérant que plus rien de fâcheux ne m'arrêterait, la pluie maintenant tombait plus fort et je m'approchais des montagnes en prenant de l'altitude, j'arrivais à Puget-Theiniers où je m'arrêtais pour me restaurer, il était 1 heure, la pluie avait cessé, avant de repartir, je pus me faire soigner par un pharmacien très aimable, qui me nettoya mes plaies assez superficielles et je repartis, cela allait beaucoup mieux.

Jusqu'à Annôt, la route était belle puis ce fut la petite route plus étroite et sinueuse, je passais successivement à Colmars puis Allos, de gros nuages noirs venaient de la direction du col, je craignais avoir beaucoup de difficultés à atteindre mon but, le Verdon en parallèle de la route roulait en torrent des eaux boueuses, j'imaginai que l'orage avait été violent là haut... peut être mon retard m'avait-il épargné d'autres ennuis.

Bientôt, la route devint plus pentue et ce fut le fort pourcentage des grands cols pendant 7 kilomètres, j'arrivais enfin au sommet à 2.250 m.

Après un moment passé à savourer ma réussite et à admirer le splendide panorama, le soleil couchant lançait ses derniers rayons qui effleuraient la neige des sommets qui devenait rose un instant. Puis, je me lançais dans la descente assez caillouteuse à cette époque, c'était en 1951, j'arrivais sans autres encombres à Barcelonnette but de mon étape, j'avais gravi mon premier col de plus de 2.000 m dans les Alpes, le premier pas était fait, le lendemain et le surlendemain, j'avais à mon programme d'autres géants, Vars et l'Izoard, le Galibier et l'Iseran, la vie était belle, j'ai dû m'endormir avec le sourire...

Louis MILLEREAU
BRIOUDE (43)

EN PLEIN DANS LE «500»

Ce matin là, je me retrouve seul au départ de Montbrun (26) ; (Nounette pour des raisons pongistes ne m'ayant pas, pour la première fois depuis deux ans, suivi dans mes périples cyclotouristes) pour une randonnée prévue sur trois jours me faisant parcourir le tour du Ventoux et du Lubéron.

A l'instant précis, je totalise 499 cols et si je compte bien, avec le col du Comte (*), cela fera un compte rond. A l'attaque du col, je m'arrête afin de me dévêtir, faire le plein de boisson et demander tous les renseignements concernant la route à suivre.

Je suis vite dans le vif du sujet et la route goudronnée est remplacée par un chemin caillouteux, mais qu'importe, sur 10 km avec une dénivelée de 500 mètres, les pourcentages ne seront pas élevés.

Je m'engage dans un petit boyau bordé de pins dont les pommes jonchent le sol et me font vite comprendre que la circulation est inexistante. Je m'élève rapidement et déjà je peux voir le village pittoresque de Brantes en dessous de moi, et au fond le col des Aires. Après avoir porté le vélo pour cause d'éboulement dû aux derniers orages, je me trouve dans un passage en plein soleil et très vite, je dois ressembler à une ruche tellement les mouches m'envahissent. Retour très rapide sous la verdure et je distingue le petit hameau de Saint Léger tout au fond de la vallée et sur ma gauche, un immense champ de cailloux sur lequel je devine le sommet du Ventoux. Ma faible vitesse me permet de penser à une foule de choses, et entre autres à Nounette qui, si elle était avec moi, ne serait pas fière dans un lieu aussi désertique et à mes copains de club engagés dans le Raid Lyon-Chamonix.

L'approche du col se fait quand, surprise ! je trouve en travers du chemin des arbres abattus par les forestiers et laissés là en attendant d'être évacués, mais ceci ne fait pas mon bonheur et me voici escaladant avec mon vélo des troncs d'arbre, ou passant sous quelques uns restés accrochés. Ce calvaire ne dure que 300 mètres, mais comme je redescends par le même chemin, cela ne me fait pas tellement sourire. Malgré tout, j'arrive au col tout mouillé de sueur, où un léger goudron est là, comme pour me remercier.

Je passe la pancarte Col du Comte, le bras levé en criant un «OUI» retentissant, tel Freddy Maertens franchissant en vainqueur la ligne d'arrivée d'une étape après un sprint âprement disputé.

Il est là, et je viens de le franchir, mon 500ème col, et j'en suis très fier. Ce col du Comte que je vous conte par ce petit compte-rendu va compter beaucoup dans ma liste des cols et je peux simplement dire que le «COMTE EST BON».

(*) Col du COMTE 1004 m (84)

Jacques DELEIGNE
St EGREVE (38)

LES ERREURS ALIMENTAIRES DES CYCLISTES

CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE

Quel est le sportif de compétition ou non, qui n'a pas souffert un jour ou l'autre, de crampes, fringales ou «coups de pompe», troubles digestifs, points de côté, diminution brusque du tonus musculaire, soit impérieuse ?

Tous ces troubles peuvent être prévenus par une alimentation équilibrée et adaptée, que ce soit avant, pendant et après la compétition.

En effet, c'est longtemps à l'avance qu'il faut adopter de bonnes habitudes alimentaires. Elles contribuent pour une large part à mener progressivement un athlète au mieux de sa forme.

A l'inverse, une alimentation fantaisiste en période de compétition ou de pré compétition, est très souvent source de mauvais rendement à l'effort.

Deux tendances sont rencontrées parmi les sportifs ceux qui sacrifient trop les lois de la diététique à la gastronomie et ceux, au contraire, qui font de la diététique un «moyen » infaillible et miraculeux pour les aider à remporter la victoire.

D'un aliment, ou même d'un nutriment prétendu «prodige», ils font dépendre la possibilité de leurs succès et de leur réussite : qu'il s'agisse de viande crue, de vitamines, de potassium, de sucre ou glucose, etc...

Dans les deux cas, les erreurs ou croyances nutritionnelles sont nombreuses.

Aussi, nous proposons nous de passer en revue les différentes erreurs ou croyances diététiques les plus fréquemment rencontrées dans le domaine sportif.

1/ PRENDRE DES FORCES AU REPAS PRÉCÉDENT L'EFFORT.

En raison de la lenteur relative de la digestion, le dernier repas ne jouera aucun rôle en tant qu'apport d'éléments énergétiques indispensables pour la poursuite de l'effort lors d'une compétition. Tous les spécialistes sont unanimes pour recommander un repas aussi léger que possible.

2/ MANGER JUSTE AVANT L'EFFORT.

Le dernier repas précédant la compétition doit être pris au moins trois heures, et même quatre heures pour certains sujets, avant l'effort.

Pourquoi ce long intervalle entre le dernier repas et le début de la compétition ?

Lorsque l'effort a lieu en pleine digestion, celle ci est fortement perturbée et des crampes d'estomac, voire des vomissements, de la tachycardie (augmentation du nombre des battements du coeur par minute), de l'essoufflement, peuvent survenir.

La masse sanguine, au moment de la digestion, est appelée au niveau de l'appareil digestif et ce au détriment du muscle et du cerveau.

Si, à ce moment là, le sportif effectue un effort, les muscles se trouvent défavorisés alors qu'ils réclament un afflux sanguin pour accomplir leur travail (d'où manque de tonus, mise en train lente et pénible, rendement diminué, somnolence).

Ainsi, il est facile de comprendre que digestion et effort musculaire ne peuvent s'associer sans risque de désagrément.

3/ EVITER CERTAINS ALIMENTS AVANT L'EFFORT.

La composition du repas précédent la compétition ne doit pas être rigide. Certains peuvent impunément manger pratiquement n'importe quoi et réaliser leur meilleure performance alors que d'autres, au contraire, doivent s'astreindre à un repas précompétitif style sportif (jambon + tartine de confiture) sous peine d'avoir des difficultés digestives au moment de l'effort.

Je connais un champion de judo qui, durant toute la journée d'un championnat (Tournoi de Paris, Jeux Olympiques) ne pouvait absorber qu'une alimentation liquide.

Ainsi, sans verser dans la démesure, le sportif peut manger de façon raisonnable tout ce qui lui plaît, même si ce sont des aliments ayant une mauvaise réputation en diététique sportive.

Toutefois, si l'on veut mettre toutes les chances de son côté, il est préférable de prendre le repas précompétitif préconisé par les Scandinaves. «Ce repas sera composé principalement de pain, de marmelade (confiture), d'une tranche de jambon et d'une boisson faiblement sucrée (moins de 20 g par litre). En tout état de cause, ce repas devra être léger et il est indispensable de recommander aux athlètes de ne pas absorber des rations importantes de poulet, viande, etc... à ce moment là».

4/ PRENDRE DES COMPRIMÉS DE SEL POUR ÉVITER GRAMPE ET FATIGUE.

Lors d'efforts intenses et répétés sous forte chaleur, la sécrétion sudorale augmente surtout au niveau de l'eau, alors que la concentration en sel de la sueur diminue. Le rein s'adapte en diminuant l'excrétion urinaire du sodium et les glandes salivaires sécrètent un liquide contenant moins de sel. A ce degré d'adaptation, le sportif entraîné est capable de maintenir son équilibre hydrominéral (eau + sels) et de conserver sa condition physique avec seulement 5 g de sel par jour, tout en fournissant un travail intense en atmosphère chaude et humide et en excréant 4 à 9 litres de sueur par jour.

Ainsi, l'adjonction d'un peu de sel aux aliments suffit à réparer des pertes excessives.

5/ PRENDRE DU POTASSIUM LORSQU'IL FAIT CHAUD.

Dans les conditions habituelles de l'effort, il n'est pas utile d'apporter un supplément potassique au sportif, vu la très faible perte de potassium par la sueur. De nombreux auteurs en ont apporté la preuve. Une nourriture normale en assure une fourniture suffisante. Au cas où l'on craindrait une perte de potassium, 1/4 de litre de jus d'orange naturel apporte l'équivalent de la perte potassique correspondant à 2 à 3 litres de sueur.

6/ EVITER DE BOIRE À L'EFFORT SOUS PRÉTEXTE QUE CELA «COUPE LES JAMBES».

En sport, deux légendes particulièrement rebelles continuent d'être prônées en 1980 :

« Le coureur qui marche le mieux par temps chaud est celui qui boit le moins».

« Ne bois pas à l'effort, cela coupe les jambes».

A notre avis, c'est surtout la tête de ces légendes qu'il serait bon de couper. En effet, les travaux des savants scandinaves ont mis en évidence le rôle essentiel de la boisson dans la réalisation d'une performance.

Lorsque le sportif transpire, les liquides dans lesquels baignent les cellules musculaires diminuent. Ces cellules ne peuvent fonctionner convenablement tant que la quantité de liquide n'est pas rétablie. Pour limiter la baisse du rendement à l'effort dû à la transpiration, il faut apporter de l'eau associée à du glucose. La concentration du glucose dans la boisson varie en fonction de la température de l'air (été ou hiver).

Par exemple :

- au dessous de 10°C => 120 g/l
- aux environs de 20°C => 60 g/l
- au dessus de 25°C => 40 g/l

7/ AUGMENTER LA RATION DE VIANDE POUR ACCROÎTRE LA FORCE MUSCULAIRE.

La plupart des sportifs en sont persuadés et fondent leur consommation excessive de viande sur le fait que les protéines participent à la formation du muscle.

L'adage bien connu «c'est avec du muscle de boeuf que l'on fait du muscle d'homme» est bien incrusté dans l'esprit des sportifs.

Plusieurs travaux ont mis en évidence que la participation énergétique des protides lors d'un effort physique intense n'est pas supérieure à celle de repos. Ce qui veut dire que lorsque la ration est trop importante, au delà de 20 % de l'apport calorifique, l'excès est détruit.

8/ PENSER QUE, POUR MAIGRIR, IL FAUT TRANSPIRER ABONDAMMENT À L'EFFORT.

Il n'est pas rare de voir des sportifs à l'entraînement se couvrir abondamment et même porter une sudette dans l'espoir de perdre plus rapidement les kilos accumulés pendant les fêtes ou l'intersaison. Les kilomètres sont même effectués à vive allure, car ces mêmes sportifs ont constaté que la transpiration était plus abondante lorsque l'effort était intense.

Il est certain que la pesée effectuée immédiatement après l'effort indique une perte de poids de un à trois kilos suivant l'intensité et la durée de l'effort. Cela est normal.

Par contre, si le contrôle du poids est effectué après le repas qui suit l'entraînement, le sportif aura la désagréable surprise de constater que la perte de poids est nulle.

En effet, lors de l'effort intense, la perte de poids est due à la déshydratation, autrement dit à la perte d'eau par la transpiration. Lors de la prise alimentaire qui suit l'effort, l'organisme met en jeu toutes ses possibilités pour que l'équilibre des liquides qui baignent les cellules soit maintenu.

Ainsi, lors du repas suivant l'effort, l'eau des aliments ne sera pas éliminée par l'urine mais conservée pour compenser la perte due à l'effort. Par conséquent, le poids mesuré avant l'entraînement n'aura pratiquement pas changé.

Par contre, pour perdre du poids, il faut faire un effort se situant entre 30 et 50 % de sa capacité maximum car, à ce moment là, ce sont les graisses qui seront consommées par l'organisme.

9/ BOIRE UNE BOISSON SUCRÉE PLUS DE 30 MINUTES AVANT L'EFFORT EN PENSANT ÉLEVER LE NIVEAU D'ÉNERGIE.

Il est admis par tous que le dernier repas normal doit être pris au moins trois heures avant la compétition. Par contre, il est inutile de prendre une boisson glucosée entre la fin du repas et 30 minutes avant la compétition. En effet, cette boisson «sucrée» consommée durant cette période entraîne par réaction une sécrétion d'insuline, hormone qui fait baisser le taux de glucose sanguin et ainsi diminue les possibilités

physiques au début de l'effort. En d'autres termes, l'excès de sucre au repos sous forme de boisson risque de provoquer des effets inverses aux effets recherchés.

Par contre, une boisson glucosée consommée dans les 30 minutes précédant l'effort, en raison du temps nécessaire pour être absorbée et donc utilisable par l'organisme, sera efficace 20 à 30 minutes après l'avoiron bu, c'est à dire au départ de l'effort.

10/ CROIRE QUE L'ABUS DE VITAMINES AUGMENTE LES PERFORMANCES.

Les vitamines sont des substances sans valeur énergétique propre, nécessaires à l'organisme et à sa croissance, agissant à faibles doses et qui ne peuvent être, en général, fabriquées par l'organisme. Ce qui implique de les lui fournir dans la ration alimentaire. La présence en quantité suffisante de vitamines dans l'alimentation est indispensable pour obtenir de bons résultats sportifs.

Des expériences effectuées sur de jeunes sujets, montrent que l'enrichissement en vitamines de régimes déjà équilibrés n'améliore en rien l'aptitude au travail et à l'effort.

Plusieurs règles importantes sont à respecter lors de l'utilisation de vitamines par le sportif :

Ne jamais donner une vitamine seule mais une préparation polyvitaminée : une seule vitamine absorbée en trop grande quantité entraîne un déséquilibre préjudiciable au rendement musculaire.

- Il n'est pas nécessaire, vitaminiquement parlant, de «doper» le sportif au moment de l'épreuve par une surcharge importante en vitamines. On devra veiller à ce que l'alimentation apporte tous les jours, pendant l'entraînement, une quantité suffisante de vitamines, mais non excessive. Une alimentation abondamment variée (légumes frais, produits laitiers et céréales) permettra, non seulement de couvrir les besoins quotidiens, mais encore d'assurer les doses optimales quotidiennes qui seront légèrement supérieures au minimum quotidien.

Comme le soulignent avec humour les scandinaves :

«L'absorption en quantité importante de vitamines sous forme de pilules est une méthode plutôt coûteuse pour accroître la teneur en vitamines des urines».

11/ PENSER QUE L'ALCOOL EST UN ALIMENT FAVORISANT LA FORCE MUSCULAIRE.

Les travaux des physiologistes apportent une réponse claire et nette : non. Les calories fournies par l'alcool ne sont pas utilisables pour le travail musculaire. L'élimination de l'alcool par l'organisme n'est pas plus accélérée chez un travailleur de force ou un sportif que chez un sédentaire.

L'alcool peut intervenir, en partie, sur le plan énergétique dans la dépense de base de l'organisme, dite dépense de repos.

Par contre, si cet organisme a une activité normale (marche) ou intense (déménageur, bûcheron, sportif), la dépense calorique va augmenter en fonction de l'intensité de l'effort et pourra atteindre pour le bûcheron ou le sportif une valeur 10 fois supérieure à celle de repos.

La contribution de l'alcool à ces dépenses progressivement croissantes ne varie pas. Ainsi, le travailleur de force «utilise» sur le plan énergétique la même quantité d'alcool que le sujet sirotant un whisky dans son hamac. Tout cela démontre que le travailleur de force n'a pas besoin de plusieurs litres de vin par jour pour accomplir son travail sous prétexte qu'il «consomme» beaucoup d'énergie.

12/ OUBLIER DE S'ALIMENTER DURANT L'EFFORT = LE COUP DE POMPE.

Les sportifs qui «oublient» de s'alimenter régulièrement tout au long de l'effort de type prolongé (ski de fond, marathon, course cycliste, etc ...) peuvent subir des défaillances subites qui leur enlèvent toute force pour continuer à skier, courir ou pédaler.

Cet état de faiblesse, qui porte dans le jargon sportif les noms de fringale, coup de pompe, passage à vide, est facile à stopper par l'absorption immédiate d'hydrates de carbone sous forme liquide ou solide.

Le repas précédant l'effort n'évite en rien l'apparition de la fringale, par contre la prévention passe inévitablement par une alimentation pendant l'effort dès que la durée de celui ci est supérieure à 45 minutes (boissons glucosées : XLI, MILUPA, etc... ; tablettes de dextrose : dextrosanté, dextrodose, etc...).

Docteur J.P. de MONDENARD

SOMMETS BOUCHES

MERCREDI 8 JUILLET

Ce matin encore, le ciel est bien dégagé. On ne s'en lasse pas. Ce matin donc, la Bonette est au programme. 26 kilomètres d'escalade, 1.658 mètres de dénivellation. Pourcentage moyen de la pente 6,4 %. Montée on ne peut plus régulière. Sa longueur en est la principale difficulté. Il est 7 h 40 lorsque nous entamons l'ascension, après nous être extraits presque à regret de la grange opulente où nous avons passé la nuit, sur les hauteurs de Saint Etienne de Tinée. La route est déserte et bien «bornée». Qui plus est, chaque borne mentionne l'altitude ainsi que le kilométrage restant à parcourir jusqu'à la cime, ce qui permet maints calculs, dénivelé réalisé, dénivelé restant, variation de la pente moyenne, distance accomplie, à accomplir et tous les pourcentages correspondants. Cogitations sans importance, dont les fruits naissent et s'évanouissent comme des bulles au gré des hectomètres. J'aime ce genre d'ascension tranquille où l'effort ne supplante pas la méditation.

Boussieyas, petit hameau que deux lacets de la route enserrant, à mi chemin entre Saint Etienne et la Cime. Nous y sommes vers 9 heures. Joseph, après en avoir délibéré dans le secret de sa conscience, répond oui à la question de savoir s'il convient ou non d'y faire un petit arrêt casse croûte. Devant l'entrée du foyer de la G.T.A. des randonneurs à pied déjeunent et s'équipent avant le départ. Nous nous renseignons sur les possibilités de trouver gîte au Refuge Napoléon à l'Izoard. «Les marcheurs ont priorité, nous dit on, mais s'il y a de la place vous y serez accueillis sans problème».

Il fait encore beau sur les larges lacets s'étagant dans les pâturages au dessus du hameau mais, sur les crêtes qui s'étirent vers l'est, de la Cime de Voga à celle de la Bonette, le temps s'est couvert et il est plus que probable que nous évolueront bientôt dans les nuages.

De fait, au dessus du Camp des Fourches, sinistre alignement de bâtiments militaires en ruines, nous glissons progressivement dans un univers ouaté hors du monde et du temps.

La route serpentant sur la corniche parvient à l'échancrure du Col des Granges Communes, par où s'engouffrent de sombres cumulo-nimbus. La Cime de la Bonette n'est plus très loin désormais, mais nous ne la distinguons pas.

Quelques silhouettes de touristes battant la semelle surgissent bientôt du brouillard. Nous sommes au Col de la Bonette 2.747 m. Reste, pour le plaisir, à grimper jusqu'au faite de la route qui enserre le Dôme de la Bonette, en une boucle dont on a soigné la pente, sur laquelle je vins buter, il y a quelques années, l'esprit trop tôt démobilisé et les membres engourdis dans le brouillard et sous la pluie. A gauche toute, et sans tergiverser.

Tout au long de notre ascension, nous n'avions pas rencontré le plus petit névé. Il a dû peu neiger cet hiver... Seule, une vieille plaque de glace noirâtre et sournoise subsiste encore sur cette raide portion de route culminant à 2.802 m. Il est 10 h 25. Nous n'irons pas plus haut à vélo, ni aujourd'hui ni dans les jours à venir. Nous avons atteint le point le plus élevé de notre Tour de France. A la stèle, commémorant l'ouverture, en 1962, de cette voie reliant l'Ubaye et la Tinée, le ciel s'entrouvre, le temps pour nous d'immortaliser l'événement sur la pellicule.

A la Cime proprement dite (2.860 m) que nous escaladons à pied, le panorama s'est partiellement dégagé vers le sud, en direction du Col de la Moutière, dont les ultimes lacets se dessinent en contrebas. Mais, vers le nord, bernique ! C'est dommage, surtout pour mon compagnon qui ne connaissait pas les lieux.

Les nuages se dissiperont un peu plus tard quand nous aurons entamé la descente vers Jausiers... La route a été en partie refaite au-dessus et en contrebas des casernes (désertes) de Restefond. Profitons en car,

si mes souvenirs sont bons et si les choses sont restées en l'état, la fin de la dégringolade sera des plus pénibles, sur une chaussée particulièrement délabrée. Effectivement, les choses sont restées en l'état. Il y eut pourtant du beau monde, tout le gratin des Alpes Maritimes et de Haute Provence, pour inaugurer en son temps cette route appelée pompeusement la plus haute d'Europe (une de plus...). C'était il y a vingt ans. Depuis... Midi. Le soleil est revenu à Jausiers et la différence de température est sensible. Les sacs de guidon, lestés du toujours impressionnant ravitaillement de la mi journée, nous allons faire halte à la sortie de la ville, à proximité d'un ruisseau qui se jette plus bas dans l'Ubaye grondante. Belle occasion d'y faire une petite lessive, avant de casser la croûte.

Un orage s'est formé non loin, sur la Montagne du Parpaillon lorsque nous reprenons la route. Cette fois ci, nous n'y coupons pas d'une bonne averse. Cela faisait longtemps que les vanes célestes ne s'étaient plus rouvertes à notre passage, puisque la dernière ondée nous avait rincés le 28 juin, juste avant Saint Girons. Dix jours sans pluie ! On ne fera pas mieux avant longtemps.

L'accalmie survient alors que nous arrivons au pied de la seconde difficulté du jour. 639 mètres au dessus de Saint Paul sur Ubaye, perche le Col de Vars, distant de 8 Kms. Les trois premiers ne font pas dans la sévérité et offrent même des temps de récupération pour nous permettre d'admirer au passage les Colonnes que le vent n'a toujours pas décoiffées et nous mettre en condition mentale avant le final très pentu qui nous attend. Melezen 1.662 m. Sommet à 4 km 600, pente moyenne 9,7 %. Sans sacoche, ça laisse déjà le souffle court, alors avec...

Eh bien, ça n'est guère plus dur, en fin de compte, à condition de ne pas vouloir se battre avec la pente. Avec 28 x 28 pour Joseph, 30 x 28 pour moi, ce n'est pas le genre de la maison.

Un éclair à damiers blancs et noirs (de la maison d'en face justement) nous a doublés à l'amorce des cinq derniers kilomètres fatidiques, tandis que tonne l'orage sur les sommets alentour. Joseph devant, moi derrière poursuivant roue dans roue notre lent cheminement silencieux, nous l'apercevrons plus tard, petit point clair parvenu presque au sommet quand nous en serons encore à plus de 2.000 mètres. Nous le retrouverons plus tard au Col où il nous a attendus.

«Ca s'est fort bien passé, merci, pour vous ça ne se demande pas». Sympathique notre jeune collègue, quoiqu'il se pousse gentiment du col... de Vars bien entendu... qu'il escalade tel son arbre l'écureuil, en un peu moins de vingt cinq minutes lorsqu'il est en forme, en un peu plus lorsqu'il ne l'est pas. Mais, après tout, ce bidasse en vadrouille n'est il pas le meilleur grimpeur de l'armée ? C'est peut-être vrai après tout. Enfin, petit coursier deviendra grand si la jungle des pelotons ne le dévore pas.

A Guillestre, la pluie qui nous a épargnés durant toute la montée et la descente s'est remise à tomber, vidant les rues et remplissant les magasins et les bars.

Joseph, jamais à court d'idée, a trouvé la solution du problème. Pour ne pas mouiller ses vêtements, ne pas porter de vêtements. Saluons le génie qui passe.

Avant la Maison du Roy, au carrefour des vallées du Guil et du Cristillan, nous réussissons à nous extraire, sur l'étroite route en corniche, d'un bel embouteillage qui ne nous concerne nullement. Derrière les camions et les cars obstruant la chaussée dans leurs délicates manoeuvres de croisement, les voitures en ont pour un moment à ronger leur frein et nous serons tranquilles pour remonter la combe du Queyras, en écoutant chanter le Guil.

Joseph est parti en éclaireur sur les premières pentes de l'Izoard. Dans l'histoire du Tour de France, Vars rime toujours avec Izoard, et l'un ne va pas sans l'autre. Mais passerons nous l'Izoard ce soir, c'est une autre histoire, faut voir. Je serais assez partisan de poursuivre jusqu'au col et le refuge Napoléon, où nous pourrions être vers vingt heures, si tout se passe bien, mais Joseph qui m'a attendu à l'entrée d'Arvieux est plutôt d'avis d'en rester là pour ce soir.

Demain est un autre jour et le beau temps sera peut être revenu. Sans doute a t il raison. Un hôtel fait gîte d'étape à la Chalp, l'un des hameaux d Arvieux, sur la route du Col, à deux kilomètres. Nous y parvenons sous le déluge. Le mauvais temps a fait fuir les randonneurs et le dortoir est loin d'afficher complet. Dormir dans un bon lit, après une douche bien chaude, et un excellent repas pris dans un cadre agréable, entourés de gens sympathiques, manifestant, de surcroît, beaucoup d'intérêt pour notre périple, j'ai connu des épreuves plus dures.

Daniel FRÉZÉ
BELFORT (90)

CERTITUDES

«Mais... ce n'est plus du vélo !

La sentence paraît irrévocable.

Mais aussi, pourquoi diable aller passer ce col, pas même carrossable au plein de l'hiver à peiner sur un sentier enneigé, et le vélo sur l'épaule ?

L'interlocuteur est perplexe.

Pourtant,

on sait le temps passé, penché sur la carte.

On sait l'appréhension, quand on a quitté la route déjà verglacée pour s'engager sur le sentier recouvert de neige. Un chien aboyait.

On sait le contentement, lorsqu'on a vu que, pour cette fois, la piste était bien tracée, et le plaisir de découvrir les marques rouges jalonnant le parcours.

On sait tout le pénible de la montée, les arbres tordus, les buis ployant sous la neige, les panoramas aussi.

On sait quand on a trébuché sur la pente trop raide.

On sait le morceau de pain, son goût qui redonne courage.

On se rappelle quand on a trouvé la petite plaque de bois sur laquelle était gravé «Col de Sonnaize 782» (on en a maintenant la photo, avec le vélo planté là devant, dans la neige).

On se souvient aussi dans la descente, alors que la neige avait déjà pénétré les bottines et que le froid avait déjà mordu les doigts de pied, on se souvient avoir vu, sur l'autre versant, une gouttière très raide, contournant le haut de la montagne, et au centre, on y devinait la trace du sentier menant au col des Marchands.

On sait qu'on y a pris rendez vous.

Quant à savoir si ce sera du vélo...

Bernard Chanas
Oyonnax (01)

RANDONNEE

«COMME IL VOUS PLAIRA» EN PYRENEES ORIENTALES

Mode d'emploi : pour lire les paragraphes dans le bon ordre, suivre scrupuleusement les indications données dans le texte. On obtient un itinéraire biscornu et fantasque, aux nombreux sentiers qui bifurquent. A l'image exacte des randonnées pyrénéennes.

1

Si vous détestez la montagne, passez directement au paragraphe no 8.
Sinon, passez au paragraphe no 2.

2

Les Pyrénées à Vélo, suivant le titre d'un ouvrage récent et célèbre, c'est le thème d'une de vos prochaines vacances.

Si vous souscrivez à cette affirmation, passez à 7.
Sinon, passez à 3.

3

C'est votre droit de préférer les Alpes, les Andes ou bien l'Hindou Kouch. Dans ce dernier cas, prenez cependant garde aux yétis et aux mines russes, autrement dangereux que les ours débonnaires des Pyrénées !
Lisez l'article suivant de cette revue.

A moins que vous ne vous ravisiez au sujet des Pyrénées. Auquel cas, passez à 7.

4

D'autre part, faites attention aux odeurs des nombreuses victuailles que vous transportez toujours dans votre sacoche avant. Tout le monde sait que l'ours raffole du miel. On sait moins qu'il est également fou du saucisson à l'ail (après tout, c'est un carnivore). Conclusion : une excellente tactique est d'emmener un pot de miel et un saucisson dans sa sacoche. Jetez les en pâture à l'ours dès que vous l'apercevez. Pendant qu'il est occupé à ouvrir le pot et à éplucher le saucisson ce qui n'est pas commode avec de grosses pattes d'ours vous avez largement le temps de vous enfuir à toutes pédales.

Si tous ces conseils vous ont rassuré, passez à 5.
Sinon, passez à 3.

5

Vous aimez donc les Pyrénées.

Mais aimez vous la terre, les cailloux, l'herbe, les tapis de feuilles, la neige la boue quelquefois enfin, tout ce sur quoi un vélo roule parfaitement, mais qui n'est pas du goudron ?

Si oui, passez à 14.
Si non, passez à 10.

6

Achetez un bon fusil et ayez le toujours avec vous sur le vélo (montage analogue à celui d'une pompe, sur un tube du cadre, par exemple).

Si vous êtes pacifiste et contre l'emploi des armes, passez à 9.
Sinon, passez à 4.

7

Au cas où vous auriez entendu de terrifiantes histoires sur les ours des Pyrénées, qui guettent les cyclistes aux détours des petites routes peu fréquentées, passez à 6.

Si vous n'êtes pas du tout inquiet passez à 5.

8

Adhérez au Club des 100 Plages. Ou bien, fondez sur le champ le Club des 100 Ecluses (en pédalo).

9

Achetez un pipeau et ayez le toujours avec vous sur le vélo (encore le même type de montage). Ecoutez l'Opéra de Mozart «La Flûte Enchantée» et entraînez vous à charmer les animaux. Commencez par exemple par le « chien méchant» des voisins.

Vous pouvez aussi essayer le tambourin, on raconte qu'en l'entendant l'ours se met à danser en rythme une sardane et c'est un spectacle qui vaut la peine.

Si vous vous découvrez des dons de musicien et d'oursaillès (montreur d'ours), passez à 4.

Si par contre, le chien des voisins vous mord sauvagement une fois de plus, laissez tomber tout ça. Allez en Normandie où les animaux sont paisibles.

10

Aimez vous plutôt les petites routes asphaltées, passant par des cols pas du tout célèbres

Si oui, passez à 13.

Si non, passez à 11.

11

Etes vous alors un fanatique des grands cols, ceux du Tour de France ?

Si oui, passez à 12.

Si non, passez à 8.

12

Le Col de Puymorens est l'unique col un peu «sérieux» du département, à 1.915 m.

D'ailleurs, vous y côtoierez, d'un côté comme de l'autre, de longues processions de voitures, qui vont chercher des marchandises détaxées en Andorre.

Allez plutôt transpirer dans les Hautes Pyrénées.

13

Vous allez être comblé, car les Pyrénées Orientales sont très riches en petites routes qui serpentent autour des collines, autour des montagnes.

Le département compte plus de 50 cols situés sur de telles routes, et les collectionneurs doivent faire beaucoup de tours et de détours.

Passez à 14, mais suspendez votre lecture chaque fois que le goudron s'interrompt et que c'est une route en terre qui continue. Evidemment, le plus beau risque de vous échapper.

14

Si vous aimez l'odeur de la mer, les petits crabes qui s'enfuient sous les roues et les bateaux qui passent à l'horizon, allez sans hésiter en 15.

Si vous préférez la montagne inhospitalière, les alpages et les cahots rocheux à plus de 2.000 m, allez en 16.
Si vous préférez les forêts d'altitude, allez en 20.

Enfin, si ce que vous préférez, c'est voir onduler des collines boisées de vergers, de chênes verts et de vignes, allez en 23.

15

Entre Perpignan et la frontière espagnole, il existe des hautes corniches qui dominent la N 114 et la mer. Vous serez royalement tranquille sur la D 86, passant au pied des tours de guet d'autrefois.

Jusqu'au Col de Mollo, ça grimpe pourtant pas mal. Il y a une ribambelle de petits cols sur cette rouie et les voisines. Pour les connaître, il faut une carte précise. En plus de Mollo, j'en ai trouvé 9 goudronnés (pas sur la liste des 100 cols).

A partir de Collioure, des sentiers publics et peu fréquentés longent la mer. On peut y rouler au ras des vagues. Certains tronçons sont cimentés, d'autres sablonneux. Pour les cols, c'est raté, par contre gare aux coques d'oursins qui traînent. Je doute que même du 650 y résiste.

La Côte Vermeille a toujours été chérie des peintres. Un petit hôtel restaurant bar, sur le port de Collioure, vaut à lui tout seul tous les musées d'art catalan. Au hasard des murs lambrissés de tableaux, quelques signatures que vous connaissez peut être (Picasso, Dali, ...).

Après la mer, aimez vous aussi la montagne désolée ? Si oui, allez en 16.

Si vous préférez la montagne chevelue de forêts, allez directement en 20.

Si vous préférez voir onduler les collines, allez en 23.

Si vous en avez assez vu, allez en 24.

16

Connaissez vous les étonnantes légendes du Pic du Canigou ?

Si oui, passez en 18.

Si non, passez d'abord en 17.

17

Le Pic du Canigou (2.784 m) est le sommet le plus élevé d'un massif montagneux dominant de très haut la plaine du Roussillon. Cette montagne est une vieille terre de légendes. Des fées, et surtout un chien dragon fabuleux hantaient les petits étangs situés près du sommet.

Des cérémonies de sorcellerie s'y déroulaient, où l'on conjurait le chien dragon de rester endormi, son réveil impliquant tout un tas de catastrophes. Les mots magiques pour le garder endormi étaient «Canigou ! Ron Ron ! Canigou ! Ron Ron !».

(Notons que, comme toutes les légendes, celle ci est un peu douteuse).

Si jamais vous parvenez dans ces parages par temps d'orage, vous serez impressionné par la foudre tombant autour de vous, par le tonnerre roulant sur les éboulis du cirque de Cady, et par le ciel couleur de fin du monde.

Vous ne risquerez alors rien à essayer le pouvoir des anciennes traditions et à crier longtemps de toutes vos forces les mots magiques à la montagne. Si d'aventure l'orage se calme, à ce moment précis, convertissez vous aux sciences occultes (et envoyez moi une carte postale).

Mais si les randonneurs pédestres qui passent par là vous proposent avec insistance de vous raccompagner à Vernet les Bains, où il y a d'excellents neurologues, ne vous occupez pas de ces ignorants qui ne s'intéressent pas au folklore et à l'ésotérisme local.

Quoi qu'il en soit, passez maintenant à 18.

18

Plusieurs routes s'attaquent aux flancs du Canigou.

En partant de Prades, vous passez d'abord devant St Michel de Cuxa. Cloître de Marbre rose dont l'autre moitié se trouve au «Musée des Cloîtres» à New York. L'amour de l'art mérite parfois quelques détours. Cette route monte ensuite au pied du Col de Millères et redescend sur Vernet les Bains et ses heureux curistes.

De là, il faut absolument monter à l'abbaye St Martin du Canigou. La rampe goudronnée qui grimpe à l'abbaye est en principe piétonnière, mais aucun panneau ne l'interdit aux cyclos. Prendre une grande inspiration et s'accrocher au guidon. Cette fois ci, même avec un développement pour grimper aux arbres, ce sera juste !

L'abbaye est un nid d'aigle accroché au Canigou. Un bon sentier en part, en direction du sommet. Là-haut, par contre, je ne vois guère l'intérêt de hisser un vélo. Mais de nos jours, on voit tellement d'hurluberlus... Deux routes forestières non revêtues permettent de monter au Chalet des Cortalets à 2.150 m. Une autre route non goudronnée part du Col de Jou au dessus de Vernet, et court sur la crête herbeuse des Roques Blanches, qui relie le Canigou au Pic de Costabonne. On y roule très bien. On peut aussi rouler un peu sur le pasquier (alpage) à côté de la route, l'herbe rase caresse les roues et rend la progression silencieuse. Rochers blancs polis, le col principal porte bien son nom.

S'il arrive que certains rochers bougent, ce n'est plus de la féerie, mais sans doute un troupeau de bovins ou d'ovins (selon la taille), paissant par là. Les taches plus sombres là bas sont le berger et son chien. IL parle résolument catalan. Du moins, le berger. Car le chien, comme tous les chiens de berger, reste muet, et n'est pas le moins du monde intéressé par votre équipage. Ce type de comportement étant exceptionnel chez la gent canine, on peut en conclure que le Q.I. des chiens de berger est notablement plus élevé que celui du canum vulgaris. On le voit d'ailleurs rien qu'à ses yeux qui, paraît il, hypnotisent les moutons. Si vous n'êtes pas convaincu, essayez donc de le regarder dans les yeux. Mais attention, c'est une expérience dangereuse, j'en ai vu qui ne s'en sont jamais remis et vont moutonniers et bêlants

Du Col des Roques Blanches, un embranchement descend vers La Preste. Lacets lovés les uns au-dessus des autres. Une autre branche rejoint le Col de Mantet.

Le village de Mantet est très étrangement isolé dans sa vallée, 200 m en contrebas de son col, au terminus de la route. Seuls les cyclos peu touristes trouveront absurde de descendre à ce bout du monde, pour en remonter aussitôt, dans le seul but de s'y promener un peu en mesurant son isolement.

A partir d'Arles sur Tech, il est possible d'aborder le Canigou par le sud. Par le Col de l'Ancie, au-dessus des Gorges de la Fou, Corsavy, et la route de la mine de fer de la Descargue.

Mais c'est l'extraordinaire petite route du Col de la Régine qui conduit le plus haut. Très mince ruban de goudron s'insinuant au coeur de la forêt, parmi les cascades, jusqu'à 1.762 m où elle s'évanouit soudain dans un alpage. Cette route est réservée de manière exclusive à deux catégories de promeneurs : les invétérés collectionneurs de cols et de jolies routes de montagne, et les pêcheurs de truites. Sur cette route, à Pâques dernier, la neige ne couinait pas à la différence de celle de Pierre Roques elle faisait un floc floc mouillé et des bruits de succion. Le chasse neige ne passe jamais à la Régine.

Aimez vous les montagnes couvertes de forêts ? Si oui, allez en 20.

Si vous préférez les courbes des collines, allez en 23.

Si vous en avez assez lu, allez en 24.

19

La chaîne des Altères constitue la frontière entre France et Espagne depuis la mer jusqu'au Col d'Arès, environ 70 km à vol d'oiseau.

La notion de frontière a toujours été très relative ici, où l'on parle catalan de Perpignan à Barcelone. La seule différence est que, du côté espagnol, la langue catalane est tout à fait officielle, alors qu'elle est seulement tolérée du côté français. Lequel des deux pays a raison ? La réponse est difficile.

Plusieurs petites routes permettent de flâner dans les Albères, un peu en contrebas de la frontière. On peut monter par plusieurs chemins au Col de l'Ouillat, près du Perthus. Les routes forestières s'élèvent par degrés au-dessus de la plaine et de la mer. Il y a aussi de très jolies routes au dessus de Cèret, et dans la vallée de Cerdans. Vers Coustonges, le tracé de la frontière erre un peu au hasard, et vous pourrez jouer à cache cache avec lui.

Retour à l'ours. A St Laurent de Cerdans aurait encore lieu à la Chandeleur le bal de l'os (ours). A la fin, l'ours entraîne de force une jeune fille. Beaucoup de légendes ont trait aux «enfants d'ours», élevés au milieu des oursons. C'est la très ancienne origine de nos ours en peluche. Cyclottes, pour en savoir plus, lisez l'étrange nouvelle «Lokis» de Prosper Mérimée.

Passez en 22.

20

Si vous n'aimez pas les routes qui flirtent avec la frontière espagnole, par espagnophobie ou bien par peur irraisonnée des douaniers, allez en 22.

Sinon, allez en 19.

21

Le Conflent est la vallée du Têt (Prades). Le Vallespri est la vallée du Tech (Prats de Mollo). Entre les deux, le Canigou et, plus bas, à l'Est, le massif des Aspres.

La Cerdagne est la plaine d'altitude s'étendant de Mont Louis à Bourg Madame.

Le Capcir est la haute vallée de l'Aude, de Mont Louis au lac de Puyvalador.

Le Fenouilledés est la région de St Paul de Fenouillet, au Nord Ouest du département

Retournez en 22.

22

Si vous ne connaissez pas les noms des différentes régions du département, jetez un coup d'oeil à 21, puis revenez reprendre votre lecture ici.

Si non seulement vous aimez la forêt, mais aussi les framboises sauvages que l'on peut y cueillir, montez donc l'été au col de Perthus (Conflent, au dessus d'Olette). Ensuite, redescendez sur Nohèdes par une bonne route en terre. Tendez les mains en faisant halte au bord de la route, ou même, pour les pressés, en roulant.

De Nohèdes, il est possible de rejoindre le Col de Jou par des routes forestières, pas toujours bien entretenues. Là, il faut une bonne carte. S'il, a plu, hélas vos garde boue justifieront leur nom. Si c'est en automne, attention, les feuilles mortes cachent parfois de belles bûches (dans tous les sens du terme).

Un autre coin à framboisiers, je le signale aux cyclos gourmands, c'est la forêt qui domine le Capcir à l'Est. Echappées magnifiques sur cette vallée, depuis la route Nord-Sud de Sansa au Col de la Llose.

Il y a aussi des framboisiers au Col de Pradeilles, au dessus de Bourg Madame en Cerdagne. Mais 22 tous ceux ci sont de second choix par rapport à ceux du Perthus.

A partir du Col de Pradeilles, une magnifique route, non revêtue, monte au Pla de Salivas. Par ici, les cols sont mesquins. Le Col de Pradeilles n'est toujours qu'à 1.999 m, malgré l'optimisme de la liste des 100 cols. La jonction n'est pas faite avec la route des Planes. Néanmoins, dans l'alpage, on peut très bien pousser son vélo. Par temps clair, c'est à dire après une pluie, ou par temps froid, la vue est grandiose.

Le Col del Pam, au dessus de Font Romeu, mérite une visite, non pour les framboisiers qui sont piétinés depuis longtemps, mais pour le belvédère sur la vallée des Bouillouses.
magnifiques sur Nord Sud

Si vous aimez non seulement les hautes montagnes, mais aussi les moins hautes, et jusqu'aux collines, passez en 23.

Sinon, passez en 24.

23

Se promener dans les Aspres. Grimper au prieuré roman de Serrabone. Emprunter la route des crêtes du Col Xatard au Col Fourton et admirer le christ roman catalan de la Chapelle de la Trinité. Sortir des routes goudronnées en prenant quelques jolis itinéraires au milieu des chênes verts : de Prunet à Caixas, d'Oms à Montauriol, de la Bastide à Boule d'Amont, par exemple. Cueillir des brassées de bruyère blanche. Il y a aussi des cols, bien sûr.

A partir de Sournia, vous approchez du plein pays cathare, en arrivant en Fenouilledès. Juste au Nord, les forteresses de Quéribus, Peyrepertuse et les autres, ces citadelles du vertige. Les collines au dessus de Perpignan, arides, souvent couvertes de vignes, c'est le début des Corbières. Villages blancs qui ressemblent à tant d'autres villages du pourtour de la Méditerranée, tout en ayant leur caractère propre. Routes goudronnées, ou bien routes en terre et en cailloux, qui grattent les roues.

Passez en 24.

24

La randonnée s'achève. Vous pouvez remettre votre vélo dans le train. Si vous avez aimé ce pays, prenez donc le vertigineux petit train du Conflent, qui va de Cerdagne à Villefranche de Conflent, avec force ouvrages d'art, et wagons découverts en été. Ou bien remettez votre vélo sur le toit de la voiture. A moins encore que vous ne repartiez en pédalant.

Ces pages ne sont absolument pas exhaustives. Malgré beaucoup de journées passées, je ne connais pas tout. Quant aux cols, les amateurs ne seront pas déçus, qu'ils y aillent vite !

Joëlle BRIOT GIRAUDIN

Sur une idée de R. QUENEAU qui présenta un texte « comme il vous plaira » à une réunion de l'Ouvroir de Littérature Potentielle.

DISSIDENCES

Raynods Pass (2033) supprimé

Red Rock Pass (2130) supprimé

Pine Creek Pass (2061) supprimé

Kaiser Pass (2773) supprimé

Kearsage Pass (3600) supprimé

Mais quelle mouche m'a alors piqué ?????

C'était l'été dernier, quelque part entre Billings (Montana) et San Francisco, alors que je concrétisais le rêve déjà vieux de traverser les Rocheuses à vélo. Les faits peuvent paraître dérisoires en égard des 90 cols gravis dont 45 culminaient à plus de 3.000 m. Pourtant, ils n'en restent pas moins révélateurs. A titre de comparaison seulement 2 cols «shuntés» lors de mes 4 précédents raids totalisant 409 cols !

La saturation ? Impossible ! Seulement 90 cols devrais je dire. Alors quoi ?

Le problème se pose un peu différemment pour les 2 derniers situés dans l'imposante Sierra Nevada. Voilà plus de 2 mois que j'avais quitté Billings et l'idée de passer quelques douces journées à San Francisco, que je devinais déjà au bout de ma route, se faisait de plus en plus pressante dans mon esprit. Et puis ces cols avaient le malheur d'être en cul de sac pour le premier et muletier pour le second. 30 Kms de sentiers : ma patience n'y aurait pas résisté !

Pour les autres rien de tout cela, le contraire même. Mes premiers coups de pédales sur le sol américain résonnaient encore dans ma mémoire et ces 2.000 m étaient de véritables cadeaux. Vous pensez ! Des 2.000 pour 100 à 200 m de dénivellation !

Cette facilité (comprenez le manque d'intérêt) pourrait expliquer la «chose». En fait, il n'en est rien car, comme chacun sait, il faut de tout pour faire un monde ou même une collection. Que seraient en effet nos Galibier, Iseran ou autre Parpaillon (pour ne citer qu'eux) sans Pas de la Griotte, col de Bluffy ou . . . cul du bois qui, dit en passant, atteint des «sommets» dans le genre ? Aussi je me refuse rarement ce genre de «sucreries», même au risque de friser le ridicule (1).

Les véritables raisons sont beaucoup plus profondes. J'ai tout simplement été déçu par les Rockies ! J'attendais des Super Alpes, je n'ai trouvé que des super Vosges. Pas de ravins insondables, de pics majestueux, de neiges éternelles, de glaciers étincelants, de case déserte. Pas même de routes au tracé impressionnant ou de pourcentages délirants.

Avec ses cols à 3.000 m, ses sommets à 4.000 m (au moins 40 dans le Colorado), je les voyais perdues dans les nuages avec des routes filant droit vers le ciel et je m'imaginai moi la bouche grande ouverte et le souffle court cherchant en vain cet oxygène si précieux à l'effort.

A la place de tout cela, d'immenses forêts de conifères jusqu'à 3.400 m d'altitude, des bolets à profusion à plus de 3.000 m (si !), des formes terriblement lourdes, pas un brin de neige, même sur les plus hauts sommets du Colorado, moi qui trouve la vie douce à 4.400 m (Mt Elbert) et une route qui, délibérément, se refuse à tout effort. 7 % et voilà un déluge de panneaux : «Steep grade», «Check you brackes», «Trucks use low gear». En tous cas, 10%

est un maximum pour les routes revêtues («paved» en jargon US) (2). Pas étonnant si l'accès des cols n'est pas règlementé. Imaginez ! Un 38 tonnes dans le Galibier ???

Le Pikes Peak (4.305 m terre battue péage) est l'exception qui confirme la règle. De la vraie, de la grande montagne (le reste n'était que de la grosse montagne). 2.000 m de dénivellation à mes pieds, des lacets qui s'enlacent interminablement, des panoramas infinis et, oh paradoxe, 5 cm de neige fraîche ce lundi 27 juillet 81.

Le Mont Evans (4.348 m asphalté plus haute route d'Amérique du Nord) était trop bien entouré. Le Pikes Peak, lui, est seul et il en rayonne d'autant plus. Comble de malheur, son accès est prohibé à la gent péda-lante (par mesure de sécurité).

Cette platitude des cols, prise dans les deux sens du terme, dramatique en d'autres circonstances, chacun sait combien il est pénible de gravir des cols «ingrats» (3) s'est trouvée formidablement compensée par le profond dépaysement que me procurait mon voyage outre Atlantique.

Même si le temps des westerns est bel et bien révolu (dommage !), la culture indienne en voie de disparition et du cow boy il ne reste plus que l'habit, même s'il est bien loin le temps des immenses troupeaux de bisons et même des bisons tout court, de la ruée vers l'or ou de la Pony express, vous ne pouvez rester insensibles à l'Amérique, façon 80 certes, mais dont le passé, finalement pas si lointain, ressurgi à chaque instant, chaque détour. Le 1er regard d'indien que l'on croise (sourire gêné), des cow boys tout là bas (vite le télé !), des ranchs à perte de vue, des saloons, d'anciennes mines d'or, mon 1er rodéo, une ville fantôme et le fameux «Cumbres Toltec Scenic Railroad», l'un des derniers trains à vapeur à voie étroite dont le seul sifflement vous donne aussitôt des airs à la Gary Cooper (hiiiiiiii Du calme Mercier ! Gentil !).

Mon Amérique, c'était aussi les «Prairies dogs» qui fuyaient devant mes roues, les «squirrel» qui venaient «piquer» mes biscuits, des dizaines de chevreuils aperçus chaque jour, d'autres qui venaient manger à ma table, des panneaux criblés d'impacts de balles, des cyclos venus d'ailleurs (casque blanc, miroir dans le coin de l'oeil), des voitures qui n'en finissaient pas de passer et des camions tout chrome tout vernis.

M'ennuyer dans ces montagnes dites rocheuses (vous avez dit rocheuses ?). Non ! J'étais trop absorbé par ailleurs. Trop à voir, à entendre, trop à découvrir.

Puis vinrent le New Mexico, l'Arizona, l'Utah, le Nevada et la Vallée de la mort. L'Amérique que j'attendais véritablement. Celle des plaines infinies noyées sous le soleil, des Canyons, des Mesas, des grandes réserves indiennes, des cactus et des serpents à sonnette. Quelle sensation d'infinie liberté j'ai alors ressentie. Un immense bonheur d'être et de voir. Les cols ? Je les ai alors complètement oubliés (sorry Mr Perdoux !). 3.000 kms de route plate, plus exactement sans cols : jamais je m'en serais cru capable ! Mais avec des Painted Desert, Petrified Forest, Grand Canyon, Monument Valley, Arches Nat'l P..., Capitol Reef, Bryce Canyon, Zion et Death Valley, rien n'est plus pareil. Des paysages si grandioses, si merveilleux et si fous que vous en oubliez jusqu'à votre propre identité. L'heure tourne, la pellicule file, le vélo s'efface, mais qu'importe !

Comment une région aussi vaste soit elle, peut elle afficher tant de merveilles. C'en est presque insolent !

Sublime Grand Canyon, dont la splendeur dépasse à tel point les possibilités de l'imagination, que nul ne peut s'en faire une idée exacte avant de l'avoir de ses yeux vu.

Monument Valley, le symbole même du far west, la chevauchée fantastique. Des buttes de grès rouge, orange sur 3600 et à l'infini. Une sorte d'immense jeu d'échec en technicolor. Mais de quelle imagination un tel décor est il sorti ?

Le qualificatif de «rocheuses» prenait enfin tout son sens. Que de chemin parcouru depuis Billings ! Progressivement, presque imperceptiblement, j'avais gagné le désert et appris à compter avec lui. Il y avait belle lurette que j'avais troqué ma casquette contre un chapeau plus adapté, que les pilules de sel com-plétaient mes repas et que mes grandes gourdes de réserve se rendaient utiles. Une tarentule par ci, un scorpion par là, un serpent à sonnette plus loin, des cactus, «No services road next 100 miles», «Radiator water», le désert en un mot, avec ses habitants, son décor et ses lois, parfois cruelles.

De ma traversée victorieuse de la vallée de la mort, je conserve le souvenir d'une superbe étape avec 207 kms et 2.300 m de dénivelé et cette révélation : COL DÉSERTE, MEME COMBAT !

Même défit, même appréhension au départ, mêmes souffrances et mêmes joies à l'arrivée. Joies de l'effort accompli, de la victoire sur les éléments mais surtout sur soi même. Oui, le désert donne du relief à la plaine !

Le rapprochement s'arrête là, chacun ayant, bien sûr et heureusement, ses données propres. Aussi, vous ne trouverez ni le San Raphael Desert, ni Death Valley dans ma liste de cols.

Mais comment alors ne pas imaginer un club des «20 déserts» (100 ça ferait beaucoup) dont le règlement pourrait être celui ci.

- 20 déserts différents

- au moins 5 de plus de 500 Kms.

Le prochain rassemblement pourrait avoir lieu dans le Sud Marocain, nos amis du front polissario se chargeant de l'organisation (qu'ils en soient remerciés).

Apparaît alors la grande idée du prochain millénaire : l'unification du Club des 100 cols à celui des 20 déserts.

On peut rêver.

Jean François MERMET
ANNECY (74)

(1) Tout bien réfléchi, je crois que si cela était à refaire, je choisirais plutôt la nuit pour passer le fameux cul du bois. Au cas où on me verrait

(2) Pour les «Four wheel drive only» ce serait plutôt 30 %.

(3) Ceux pour lesquels vous transpirez beaucoup et ne retirez que peu (ou pas) de satisfactions.

HISTOIRE DE 300 GRANIER

Son profil racé, aux formes géométriques, ferme l'horizon de la Combe de Savoie. Tous azimuts, il s'impose aux regards, comme un dièdre colossal qui aurait été taillé par la hache d'un géant. Il a séduit tous les peintres et les photographes. En un mot, une montagne pas comme les autres : étrange, insolite et fascinante, qui a son HISTOIRE et sa légende.

MON GRANIER

L'éboulement de ce géant créa ainsi, soudain, dans la nuit du 24 au 25 novembre 1748, le fantastique terroir des Abymes de Myans, 1500 mètres plus bas dans la vallée. Aujourd'hui encore, le dégel produit des cascades de rocailles au grondement sourd, tandis que juillet révèle alentour un paradis floral : gentianes bleues, rhododendrons, primevères, oeillets rouges des Chartreux et lys Saint Bruno viennent marier leurs parfums et leurs couleurs. Là, le géologue émerveillé découvrira un empire du Karst aux rocs ciselés, ouvragés en grottes et entonnoirs abrupts par les eaux.

Tel est le MONT GRANIER, cher au coeur de tous les Savoyards, cher à mon coeur depuis toujours. Enfant, je rêvais de gravir à vélo la route du col qui mène au pied du géant. Le professeur de calcul et le curé de la paroisse, pris par leurs démonstrations, se doutaient ils que, derrière ce visage attentif, un vélo vagabondait vers un Everest voisin, vers cette formidable falaise du Mont Granier que le soleil enflamme encore au crépuscule ?

LE TEMPS DES ESSAIS

Mai 73 : épuisés, poussant le vélo sur la fin, par un matin humide noyé dans un brouillard style londonien, nous avons conquis le col du Granier, un voisin et moi. Une première à 15 ans : 300 autres ascensions suivront.

Après une investigation minutieuse des diverses routes d'accès au col, vinrent les premiers rendez vous officiels. Tel cet après midi printanier de 1975 où j'ai délaissé le lycée pour assister à l'irrésistible envolée d'un Thévenet prometteur lors du Critérium du Dauphiné Libéré.

Novembre 1976 : l'époque des premières hivernales, celle d'une ascension héroïque avec le «prof» de maths qui vomit à mi col les séquelles d'un départ en sur régime, puis ressuscita à la descente, entre deux «tête à queue» sur une neige poudreuse (instable dans les virages), le souvenir d'une fameuse envolée de Charly Gaul au Mont Bondone, lors du Giro, dans des conditions analogues.

Ascension 1977 : un jeudi dignement fêté, avec deux Granier, le second avec ma sueur, un après midi où la falaise glacée s'éboulait à grands fracas. Déjà les premiers records : 48 minutes cet été là, puis 45 en septembre.

Je commençais à connaître la route : 85 Granier dans l'année. Autant en 1978, avec un nouveau record 43 minutes. 1979 fut moins faste : 40 Granier et record égalé.

L'hiver est consacré à des sorties très techniques. Avancer sur une couche neigeuse très compacte exige de rester sur la selle (pour l'adhérence de la roue arrière), d'écartier les mains au maximum (meilleure stabilité, guidage de la roue avant), d'adopter un braquet unique (les autres pignons sont enneigés) et réduit (pour les reprises, à la suite des dérapages). Pour descendre, ne pas enfiler les cale pieds, freiner avec un pied en bloquant les pédales et, au besoin (ça se passe très vite), foncer en catastrophe droit dans les murs de neige et basculer dans la poudreuse. On évite ainsi les chutes sur sol damé ou verglacé, plus douloureuses.

TEST SUR LE GRANIER

Un samedi matin d'octobre 1980. Bientôt dix heures. Il fait froid à Chambéry et le violent vent qui descend du Granier ne nous réjouit guère, Michel et moi. Dans la semaine, Michel a fait un test, seul : 42 minutes pour les 13 derniers kilomètres du col. Autant dire qu'il est au point, le copain.

Au téléphone, nous avons discuté de la tactique à suivre. Michel avait envie de monter à une allure rapide mais constante, au train. Je préférais partir à fond quitte à «coincer» par la suite. Finalement, il fut convenu que j'irais en tête au début, en me retenant un peu et qu'il essaierait de ne pas se laisser distancer.

On se retrouve donc vers dix heures et Michel tout de go me dit : «écoute, on ne devrait pas faire des choses pareilles ; c'est pas normal, c'est trop bestial ; je regrette déjà d'être venu et puis, je sens que je vais me faire larguer ! ». Bref, on y va. Je pars très vite. Michel crie au fou, avec un gros rire résigné. Je continue, en contrôlant mon effort et Michel, peu à peu, revient affichant le visage du gars qui va au massacre. Déjà deux kilomètres accomplis ; voici la plus dure rampe : un bon 10 %. L'effort total, en danseuse, les yeux rivés à la roue avant. Sur le faux plat qui suit, un bolide me dépasse. C'est Michel qui maintenant ne sent plus les pédales.

La pente est moyenne (4 à 5 %) : on grimpe côte à côte, avec le 40 x 14 dès que c'est possible, et même le 52 sur le moindre replat. Là haut, sur la falaise, rayons incertains d'un soleil invisible illuminent une crête mouvante de brumes blanc immaculé.

Le vent de face est, bien sûr, gênant ; mais, ce qui me fait souci, c'est l'allure décidée de Michel, alors que j'ai de plus en plus de mal à trouver mon souffle. Et si j'arrêtais ? Ridicule !

Plus que sept bornes. Une épingle à cheveux, et la route s'engage le long d'une falaise balayée par la bise. On se relaie très souvent, car celui de devant faiblit vite dans ces conditions. Chassé-croisé incessant, effort total, rythme infernal : du bon travail !

C'est Michel qui entre en tête dans le tunnel et crie : «22 25». Restent six kilomètres : 22 minutes et 25 secondes pour les 7 déjà parcourus. C'est du tout bon. On va faire sauter la baraque, pour sûr !

Je sors en tête, sur mon 52, et la séance de relais, épuisante épreuve de force, continue. Je suis essoufflé et transpire beaucoup, mais les jambes vont très bien.

Pour ralentir ma respiration, je tire plus gros, je vais à fond. Je prends des relais assassins. Mais Michel chaque fois s'écarte, se cale dans mon sillage le visage certes marqué et, sans se désunir, revient à ma hauteur et passe devant.

Après le pont (altitude 900 mètres), voici un méchant raidillon. Je relance l'allure. Quelques instants après, Michel passe et moi je n'en peux plus. Il a pris cinq mètres, puis dix. Il crie : «accroche !». Je réponds «fonce ! ». Il n'y a plus de vent mais l'effort est bien pire qu'avant.

Michel fonce et continue sans faiblir. Je m'accroche et ne cesse de faiblir. Je «joue de l'accordéon» et maintiens l'écart à dix vingt mètres grâce à des sprints fous, où je profite des brefs replats pour repartir sur le 52.

C'est le dernier kilomètre et, au moment où j'essaie de m'arracher une fois encore, le coup de barre : les jambes ne répondent plus ! Michel disparaît dans le brouillard. Sur les derniers virages, je suis à bout.

Au sommet, Michel est là, complètement défait. Un coup d'oeil vers la montre : 41 minutes. Michel a réussi 40 minutes 30 secondes. Record battu !

On se réfugie dans la baraque du col pour y avaler un thé brûlant, avec dans la bouche une vague odeur de sang (ou, du moins, une curieuse impression analogue), dans le ventre une bizarre sensation de vide et à l'esprit un grand soulagement.

Elle vaut d'être vue, notre drôle de tête de recordmen !

Mais les 40 minutes, c'est pour l'an prochain, c'est promis !

COMME UN ALLEGRO DE BACH...

31 mai 81 : la barrière est tombée : 39 minutes 45 secondes.

Foncer ainsi. . . à quoi bon ? Simplement parce qu'il faut rêver d'une escalade où l'on ferait un bon temps, mais où la pédalée serait souple et facile, comme un allegro de Bach... mais c'est un rêve fou.

Peu de grimées procurent une presque plénitude de bonheur ; toutes les autres ont quelque chose de pénible, d'inachevé, de loupé, de faussé Pourtant, à chaque fois, c'est comme si c'était une première fois, c'est comme si ça allait être la meilleure. Et la prochaine fois ce sera la meilleure. C'est toujours la prochaine qui sera la meilleure.

Poursuivre ainsi, de demi échec en demi réussite, le succès idéal qui n'existe que dans l'imagination, c'est un peu comme ces écrivains qui écrivent vingt fois la même page, la même histoire, qui la déchirent parce qu'ils veulent que ce soit mieux que cela... et qui recommencent sans cesse, sans jamais arriver à sortir le texte idéal .

...31 décembre 1981 : malgré le verglas, un nouveau Granier, c'était peut-être le trois centième.

Gérard TEISSIER
CHAMBÉRY (73)

MES DEBOIRES AU PARPAILLON

Si le Parpaillon figure bien parmi les cols à mon actif, je n'en garde cependant aucun souvenir agréable. Je ne peux imaginer son décor qu'au travers des récits publiés çà et là de ceux qui, plus favorisés que moi par les conditions atmosphériques, ont pu admirer son caractère grandiose, sauvage et autres termes laudatifs.

Mon passage remonte à 1929, à l'issue d'un voyage cyclotouriste décidé inopinément à la journée Vélocio avec un ami lyonnais retrouvé et libre comme moi pour la semaine. Sans but défini, au hasard de nos inspirations journalières, nous avons vagabondé du Vercors au Dévoluy, de la Bérarde au Briançonnais. Au soir de l'étape qui précédait le retour à Lyon, nous trouvant dans la vallée de l'Ubaye, vers Jausiers, la proximité du Parpaillon nous suggère l'idée de mettre la traversée du col au programme du lendemain pour prendre ensuite le dernier train du soir à Embrun et finir ainsi en beauté avant de reprendre nos occupations respectives.

Hélas, le lendemain matin le temps était complètement bouché, il pleuvait même un peu. Seul l'hôtelier affichait un optimisme sans faille, affirmant que le ciel allait se dégager sous peu et qu'une bonne journée pouvait être assurée. La pluie, légère au départ, s'intensifia, après Sainte Anne, devint déluge avec mélange de neige à mesure que nous progressions. Nous aurions dû abandonner mais, une fois embarqués dans notre aventure, il aurait été tout aussi pénible et aussi long de revenir en arrière. Aussi, poussant plus souvent le vélo que le chevauchant, sous la pèlerine devenue inefficace et les pieds dans l'eau, mouillés, transis... et affamés (nous n'avions qu'un trop léger casse croûte), nous sommes passés devant Crévoux en fin d'après-midi sans prendre le temps de nous arrêter à l'auberge Faure, torturés par le souci de notre train, sans avoir eu d'autres visions que des sommets noyés de nuages derrière un rideau de pluie et du terrain où nous posions nos pieds. Dans notre wagon, nous nous disions avec philosophie que la beauté inoubliable (?) du Parpaillon serait pour une autre fois.

Celle ci aurait pu se présenter pour moi, en 1931, mais de façon toute différente et il n'était pas question de cyclotourisme. Convoqué comme réserviste au 14ème train auto pour une période de 21 jours, j'appris à mon arrivée à la caserne que la compagnie auto participait, réservistes compris, aux manoeuvres alpines du 14ème corps. Camions, camionnettes, hommes et chevaux furent pris en charge par le P.L.M. et débarqués le lendemain matin dans une petite gare de la vallée de la Durance pour prendre la route jusqu'à Embrun. C'est à cet arrêt que le lieutenant du groupe auquel j'appartenais me demanda de prendre le volant d'une camionnette et de monter une dizaine de réservistes au col du Parpaillon, qu'il crut devoir me montrer sur sa carte. Plutôt interloqué par cet ordre saugrenu, je lui demandais si c'était sérieux car le chemin du col n'étant, à ma connaissance et pour y être passé, qu'un sentier seulement accessible aux mulets des chasseurs alpins, je ne pensais pas qu'une camionnette ou même une voiture ordinaire puisse aller très loin au delà de Crévoux. C'était cependant le col qui était prévu sur les instructions qu'il possédait. Je ne pouvais que lui dire que je me sentais pas capable d'une telle mission, n'ayant pas l'habitude de la conduite d'une camionnette sur un tel terrain, je ne voulais pas risquer l'accident grave pour mes camarades ... et pour moi. C'était un officier réserviste aussi et compréhensif, il n'insista pas : «Bon, je vais trouver un autre conducteur et en ce qui vous concerne, vous vous occuperez d'assurer la circulation au col de Vars avec quelques autres réservistes que je vais désigner, pendant et jusqu'à la fin des manoeuvres. Comme je n'ai pas de véhicule disponible, à partir de Guillestre où la camionnette va vous conduire, vous monterez à pied jusqu'à Ste Marie de Vars, logement en grange qui sera désigné. Le ravitaillement vous sera monté tous les jours.

Et voilà comment ayant décliné la tentative du Parpaillon en camionnette ! J'ai eu le privilège avec 5 ou 6 compagnons, d'une villégiature en montagne qui, si elle n'avait pas le confort d'un 2 ou 3 étoiles, nous a fait passer quelques jours de bons moments, sans corvée ni marche militaire, les occupations de notre commission régulatrice de la route au col de Vars étant peu astreignantes et limitées lors du passage de quelques convois militaires. A cette époque, on ne connaissait pas les jeeps, half tracks et autres véhicules tout terrain. A la fin des manoeuvres, j'appris qu'aucune camionnette ou voiture n'était montée.

Plusieurs années passèrent sans l'occasion d'une nouvelle approche avec le Parpaillon. Mes vacances cyclistes se passaient ailleurs que dans les Alpes : Tyrol, Dolomites, Suisse, Corse, Pyrénées, Espagne, etc... puis vinrent les années 39/45 peu propices pour s'aventurer sur une route stratégique. D'autres années, d'autres voyages et c'est seulement en 1970, à l'occasion de la Semaine Fédérale de Gap qui comportait la randonnée du Parpaillon que j'ai pu penser à régler mon compte arriéré avec lui. Sans qu'il soit question de me lancer dans cette épreuve que j'estimais trop dure pour moi, j'envisageais d'utiliser la voiture pour me faciliter l'approche jusqu'à Savines ou Embrun et, après avoir fait la traversée, de retrouver la Condamine ou à Jausiers, la voiture d'un ami qui m'accompagnerait ou, à défaut, de fréter un taxi ou autre véhicule à Barcelonnette pour rejoindre mon véhicule à son point de parking.

L'homme propose... mais mon projet ne devait pas se réaliser. Le lundi 3 Août, en montant au Giobernay dans le Valgaudemar avec quelques amis, un infarctus m'a stoppé à la hauteur de Rif du Sap. Déjà un «avis sans frais» m'avait forcé à mettre pied à terre lors de la journée Vélocio quelques semaines auparavant et la veille, le 2, dans le col de la Sentinelle, j'avais éprouvé des difficultés inhabituelles. J'aurais dû m'inquiéter de ces premiers avertissements.

Passons... j'ai échappé à l'accident grave mais le vélo me fut strictement interdit pendant plusieurs mois et ensuite autorisé, mais avec de telles réserves que, maintenant, ayant onze fois l'âge de raison, j'ai en plus, une raison de penser que je n'irai pas refaire le Parpaillon...

Francisque FERLAY

CHARBONNIERES (69), Sociétaire au CT LYON depuis 1925 (57 ans au même club, qui dit mieux!)

LA REVANCHE DU MOTEUR

La grimpée avait été longue et assez rude.

Peu de voitures cependant étaient venues déranger la tranquille solitude des lieux. Vers le sommet seulement, quelques touristes sortaient leur appareil photo de part et d'autre du tunnel.

Une trouvaille ce tunnel ! Malgré le beau temps stable qui régnait depuis plusieurs jours, son sol bosselé était recouvert d'une boue glissante dont la traîtrise était encore renforcée par l'obscurité complète. Il avait fallu écarter les jambes et serrer les fesses tout ensemble pas si facile en priant que tout aille bien. Mais de l'autre côté, le beau maillot rouge était toujours immaculé.

Le temps de photographier quelques pierres en premier plan sur fond de cailloux, de rêver d'un lac à proximité qui eût permis une infinité de ricochets et la descente avait commencé. D'abord fort acceptable, la route s'était faite paradoxalement plus rugueuse à mesure que l'herbe augmentait sur les bas côtés.

Plus bas, la rencontre d'un cyclotouriste haut savoyard sur une lourde bécane avait été l'occasion d'une longue pause et d'une discussion sympathique. Puis les bergeries et les premiers arbres étaient venus à la rencontre de la bicyclette, tempérant quelque peu la rigueur d'un paysage très pur.

C'est alors que la course avait commencé.

Dans un grand bruit de bois remué et de pot d'échappement, le tracteur dépassa la bicyclette en tirant un tombereau qui, dans les cahots de la route, faisait comme des hoquets au vacarme du moteur.

Sur le siège du conducteur et dans le tombereau deux faces hilares et des grands bras qui s'agitaient sa-luaient le cycliste et semblaient en même temps le défier. Vexé, malgré l'air sympathique de ses rivaux, le cycliste accéléra soudain, les mains en bas du guidon et la manette du dérailleur entièrement repoussée vers le cadre, puis redépassa bientôt le bruyant attelage. Il emmena quelque temps cet étrange convoi, talonné par le tracteur qui lui semblait rire dans son dos, puis ses adversaires abandonnèrent apparemment la lutte et il se retrouva seul avec sa bicyclette.

Arrivé à Ste Anne, il se désaltéra à la fontaine et s'en fut sur le détestable goudron de la route de la Condamine.

Soudain un sifflement caractéristique retenti en provenance de sa roue arrière. Il stoppa précipitamment et ne put que constater les dégâts.

Pour la première fois depuis qu'il possédait cette monture, il avait crevé. Le pneu, pourtant de bonne famille, n'avait pas résisté aux efforts précédents. Et la pompe, oubliée à Lyon ! C'est beau la confiance mais tout de même...

Il s'apprêtait à continuer son chemin à pied, espérant trouver un vélociste à Jausiers, lorsque le tracteur se manifesta à nouveau.

Un pouce levé, une moue significative, deux puis trois éclats de rire et le tour fut joué.

En cet après midi de fin de mois d'août, les nombreuses demoiselles qui, sac au dos, descendaient la route vers la Condamine et Jausiers eurent droit à un spectacle insolite : un tracteur tirant un tombereau de bois avec dans ce tombereau un berger, trois brebis, deux jeunes agneaux de la veille, une bicyclette de randonnée et, dans un magnifique maillot rouge, son habituel cavalier.

Loïc DUPRÉ LA TOUR
St GENIS LAVAL (69)

UN DE MIEUX !

Les Canaries, vous connaissez ? Ce sont 7 îles volcaniques et une poussière d'îlots, jaillis du fond des mers au cours des siècles. Parmi ces 7 îles, TENERIFFE en est la plus grande avec presque 2000 km² de surface et son point culminant : le TEIDE (1) qui perce les nuages à plus de 3700 m, accessible par téléphérique.

Les hasard de ma vie de marin m'ont mené à faire escale dans la capitale de ce petit paradis terrestre SANTA CRUZ DE TENERIFFE, à l'occasion d'un transit vers l'Afrique Noire. J'avais, bien entendu, arrimé ma bicyclette à fond de cale afin de me dérouiller les mollets à l'occasion.

Le matin de l'arrivée, les fourmis me couraient déjà dans les jambes tandis que je contemplais du large la route qui partait à l'assaut de la montagne. De quoi se faire plaisir !

Il me fallut toutefois attendre le 3ème jour d'escale pour enfourcher ma monture (dans ce genre de métier les escales ne copient pas exactement les croisières PAQUET). Donc deux jours après, comme prévu je franchis la coupée de mon bâtiment, vélo à la main et me dirige vers la sortie Nord Est de la ville. Au programme, une petite remise en train de 60 kms, via SAN ANDRES, le «puerto de BAILADERO» et retour par la MONTE DE LA MERCEDES (vous connaissez, bien sûr. . .).

Bien entendu, la pluie qui ne s'est pas manifestée durant les deux premiers jours, est au rendez vous ce matin juste comme je donne les premiers coups de pédale et les chauffeurs de bus locaux étrennent avec joie un jeu d'autant plus rare qu'il y a peu de cyclistes sur cette île : l'asperge cycliste. Amusant ! (pour eux, bien sûr). Heureusement, la pluie ne dure que le temps de me transformer en éponge. Une dizaine de kms le long de côte sauvage avant de commencer les choses sérieuses à partir de SAN ANDRES. J'attaque gaillardement en danseuse, mais cela ne dure pas longtemps et je me cantonne assez vite sur un sage 38 x 22.

Le soleil a repris sa place dans le ciel qui reste néanmoins nuageux et il fait frais malgré tout avec le vent qui me giflé à chaque tournant. La route monte au milieu de cactus et de senteurs épicées. En la contemplant d'en bas, elle rappelle quelque peu les dernières rampes du col d'ALLOS, mais vu d'en haut en se retournant ce serait plutôt les interminables lacets de l'ESPIGOULIER. Bref, c'est un col comme tant d'autres et qui possède un pourcentage tout à fait honorable.

Je prends tranquillement mon rythme, hasardant de temps à autre un timide 45 x 22, mais je reviens très vite sur la 38 dents. Je double quelques touristes à pieds et me fais dévisager par de rares automobilistes (qui c'est çui là ?). Je ne verrai d'ailleurs en tout et pour tout qu'un seul cycliste dans la matinée, et encore il descendait. En croisant quelques chiens, ma main se pose prudemment sur la pompe, seule arme de défense à ma disposition, mais ces bons toutous insulaires ne se préoccupent pas de ma personne ; tant mieux (brave bêtes, va !).

Je m'arrête deux fois pour faire profiter du paysage à mon CANON (publicité gratuite, merci). Les flancs de la montagne sont ça et là aménagés en paliers pour des cultures plutôt rares dans ce coin de l'île, avec en toile de fond l'océan qui brille de mille paillettes sous le soleil et quelques bateaux de pêcheurs matérialisés par de points figés sur l'eau. Il n'y a pas de bornes kilométriques sur les bas côté, pas plus que d'indication d'altitude sur la carte routière achetée localement. Au bout de 10 kms de grimpe environ, je pense arriver à mon but mais non : juste un embranchement et ça continue de grimper des deux côtés ! (Vous avez dit bizarre ?). Il faudra que je dise deux mots aux typographes espagnols. A t on idée de signaler un col en pleine côte... Je me résigne donc à continuer mon laborieux chemin. Les mollets commencent alors à me tirer délicatement par la manche en me suggérant une petite pause. Il faut dire que comme remise en train, c'est assez rude après trois mois à pied levé. Allons, pas de mollesse ! (MOLESSE : affection caractéristique du mollet se manifestant par un état de faiblesse prononcé dans ledit mollet, provoquant une curieuse métamorphose de tissus musculaires en coton. Maladie non contagieuse).

Je continue donc. Deux ou trois kms plus loin (toujours au pif, puisque les bornes, etc, voir plus haut) la route bascule. Entre-temps, la pluie s'est quelque peu mise de la partie, mais ce ne sont que quelques gouttes qui ne durent pas longtemps. Par contre, je suis très vite entouré par un brouillard épais qui remonte de l'autre côté. J'ai juste le temps d'admirer le panorama qui s'offre à moi avant d'enfiler le K.WAY et de plonger dans la descente et le brouillard.

La route est défoncee et glissante et la visibilité pratiquement nulle. Descente prudente donc, avec la satisfaction du devoir accompli. Hélas, je ne suis pas au bout de mes peines. Après 4 kms, je vois la route remonter brutalement et disparaître derrière un piton rocheux. Logiquement (mais y a t il quelque chose de logique dans ces cas là) elle devrait redescendre de suite après ; j'attaque donc le raidillon à l'arrachée, debout sur le, pédales. Eh bien non ! après le piton, ce n'est pas la route, mais moi qui descend. Ce n'est pas sérieux comme blague ! Le temps de mettre tout à gauche (à l'arrêt bien sûr) et je me relance péniblement à l'assaut d'une côte qui oscille maintenant entre 10 et 15 %.

Très vite, les jambes déposent un préavis de grève pour très bientôt si je persiste à faire la sourde oreille. L'humidité ambiante en profite sournoisement pour réveiller les tendons de mon genou droit et proposer un début de crampe à ma cuisse gauche. Bon, bon, ne nous fâchons pas, je capitule provisoirement. Pied à terre, histoire d'user un peu les cales des chaussures sur le goudron.

C'est maintenant l'estomac qui se lance dans un lugubre concert de gargouillements. Le petit déjeuner remonte maintenant à plus de 4 heures et je prévoyais un ravitaillement dans un quelconque bistrot ou magasin qui, vu l'isolement dans lequel je suis, est bien loin.

Bon, ce n'est pas tout, mais à pied, je risque d'y être encore ce soir. Les jambes se remettent donc au travail en rechignant. Dans le brouillard, je n'aperçois qu'une parcelle de route qui ne change pas d'inclinaison. Puis, comme par enchantement, le brouillard s'effiloche ; un virage à gauche, une brèche dans la montagne. Cette fois, c'est pour du vrai. Un arrêt pipi, sacro sainte tradition après avoir vaincu une côte, avant l'interminable descente sur les freins qui me ramènera vers SANTA CRUZ.

Le lendemain, c'est à nouveau la mer, le coursier amarré dans la soute, et surtout une foule de projets «au cas où l'on reviendrait». Car il reste plus de 500 kms de route à découvrir, notamment le belvédère du TEIDE qui crève le plafond des 2000 mètres.

Si cela vous tente, n'oubliez pas votre appareil photo (splendides panoramas) et surtout, surtout, de tout-petits-petits petits braquets.

Jean Marie JOUGLARD

(1) Le TEIDE a un peu plus de 3700 m est le plus haut sommet du Royaume d'Espagne. Jules Verne le désigne sous le nom de Pic TENERIFFE (NDLR).

Jean-Marie JOUGLARD
GAP (05)

MON RENDEZ-VOUS D'AMOUR

En hommage aux beaux passages muletiers
Ces sommets du Cyclo Tourisme

Allô !... Allô !...

C'est la DOMBES ?... ici l'arête abandonnée,
Ami cyclo de l'AIN viendras tu cette année ?

Allô ! chère inconnue, où te découvre-t-on ?
Es tu de l'Oberland ou d'un autre Canton ?
De l'Italie aimée ou bien de Belledonne ?
Tes sites valent ils tout le mal qu'on se donne ?
La neige est elle encore une difficulté ?
Qui s'ajoute aux cailloux !... Dis moi la vérité.

Je suis un col sans Nom, mais j'attends ton passage.
Depuis longtemps déjà je connais ton visage,
Car je t'ai vu souvent sur les monts d'alentour.
Pourquoi donc, l'an dernier, as tu fait demi tour !?
Ce jour là le soleil prenait part à la fête,
Et l'obstacle franchi... ta grimpeée était faite.
J'avais mis tant de fleurs pour te faire plaisir,
Au sommet tu pouvais contempler, à loisir,
Surprendre une marmotte et puis casser la croûte
Et, bicyclette en main, rejoindre l'autre route.

Ainsi donc, c'était toi ! ce charmant muletier.
J'avais pris du retard à chercher ton sentier,
Et depuis le matin j'étais fort à l'ouvrage,
Mais j'aurais pu passer, avec plus de courage.
Je compte y parvenir, sans doute cet été,
Afin de me repaître encore à ta beauté.
J'ai couru tant de monts en partant de ma plaine
Que mes pas se font lourds et plus courte l'haleine.
Cette fois je viendrai... mais pour toi seulement !
On ne résiste pas quand on aime vraiment.

Jean LONGEFAY
SAVIGNEUX (01)

Poète Lamartinien, Poème inédit

CELA S'EST PASSE IL Y A 50 ANS !

Deux récits écrits il y a... 50 ans ! J'avais alors 25 ans. Je roulais depuis l'âge de 10 ans. C'est à 18 ans que j'entamai la véritable randonnée en reliant en 8 heures Cruseilles (Haute Savoie) à Grenoble (130 kms) sur une Française Diamant à guidon anglais, au développement unique de 4 m 80.

En 1930, je montais une Automoto (c'était la marque de Bottechia dans le Tour de France) à 4 vitesses par 2 roues libres à 2 dentures permettant de choisir son développement en faisant sauter la chaîne de l'une sur l'autre, ou en «retournant» la roue arrière.

Mais surtout, mon marchand de Grenoble m'avait procuré, avec le même équipement de 4 vitesses, un fin vélo destiné primitivement à un coureur du Tour de France. Poignées de freins soudées au guidon ; jantes en bois ; boyaux ; patins de freins en liège. Ni garde boue, ni éclairage. Mais une petite chaînette frottait sur le boyau pour en arracher un éventuel clou avant qu'il fasse du dégât. Je l'avais baptisé « Fléchette ». Et en Mai 1930 ce fut...

L'ADIEU

Adieu Fléchette ! Je t'ai dit l'arrêt rendu par l'implacable Faculté ! En ce radieux jour d'avril. Rouler à seize à l'heure, monter les côtes à pieds. Tu as frémi, te demandant si je te ferais l'affront de te mettre au rang d'un vélo de pédaleur, toi, un vélo de pur . . . Non, sois sans crainte, je préfère ne pas rouler...

C'est fini ! Nous ne connaissons plus la joie d'être tous deux sur la route, toi heureuse de manger des kilomètres, tes boyaux et ta chaîne lançant en sourdine leur chanson d'allégresse, moi heureux de faire corps avec toi, d'être jeune, et de vivre au grand air... Nous ne connaissons plus l'enivrement de la route ensoleillée ou à l'ombre, goudronnée ou empierrée, parcourue à toute allure pour arriver plus vite ; nous ne connaissons plus l'ascension lente du col, où le chemin s'élève en une pente dont on ne voit jamais la fin, et que l'on grignote mètre après mètre. Te souviens tu, Fléchette, de ton premier col, ce Col du Frêne que nous gravîmes l'an dernier ? Te souviens tu du Glandon et de son pourcentage caillouteux : tu avais le vertige, et nous oscillions bien fort dans ce paysage de déluge, et ta chaîne gémissait dans la pluie qui faisait rage...

C'est fini ! Nous ne connaissons plus la joie d'être tous deux au sommet du Col. Toi, pimpante ; moi, un peu brisé par l'effort, mais si heureux de t'avoir conduite jusque là. Nous ne connaissons plus les délices de la grande descente qui nous engloutit à quelque soixante à l'heure, l'élan brisé seulement pour prendre le virage qui accroche la route à la paroi pour une nouvelle ligne droite. Nous ne connaissons plus l'âpreté de chasser le croquant et de le semer... Nous ne connaissons plus l'enthousiasme de rouler avec «Pignonette». Nous ne connaissons plus les randonnées avec la «Bastide sans Nom»... (1).

C'est fini ! Nous ne connaissons plus rien. Les journées ensoleillées seront mornes. Je ferai ta toilette et nous nous dirons nos souvenirs, et nous parlerons de tous ces paysages que nous découvrîmes au cours de tes trois mille kilomètres d'existence. Je te laisserai au garage parce que tu préfères l'inaction au déshonneur. Je te laisserai au garage et nous nous reposerons tous deux...

Et peut être l'an prochain... Au revoir, Fléchette !...

(rédigé le 4 mai 1930)

1982 - Je ne sais ce qui avait dicté le verdict de notre médecin de famille qui m'avait prédit les pires conséquences si je continuais ce dangereux sport. Je soupçonne que ma chère Maman, inquiète de tous les dangers de la route, lui avait glissé un mot pour qu'il tempère mon ardeur...

Vous vous doutez, puisque je suis Membre du Club des 100 Cols, que mon arrêt ne fut pas de longue durée, et j'ai pas mal de souvenirs de randonnées même récentes, en solitaire ou avec mon compagnon de chaîne préféré...

Je vous livre simplement le récit d'une courte sortie expresse près de Grenoble. C'était en Mai 1931, un an après le verdict de la Faculté...

GENTIANES

Fléchette était donc de nouveau sur la route. Ce jour là, c'était une sortie expresse après une matinée de grains orageux et avant le départ du train par lequel je devais, le même soir, revenir à St Rémy de Maurienne. Mon outil n'était pas éblouissant comme au départ de certaines randonnées fameuses : son émail encore moucheté du goudron récolté au cours du dernier St Rémy Grenoble, se voilait d'une légère couche de poussière. Seuls, les roulements, comme toujours, regorgeaient de graisse.

« Partons... partons pas ?... » La même question était revenue qui toujours se pose lorsque le ciel est gris et que l'humidité de la dernière pluie ne s'est pas encore évaporée de la route goudronnée qui en apparaît plus noire... J'étais parti, préférant le grand air à quelques disques que me distillaient, plaqués aux oreilles, les écouteurs de mon poste de T.S.F. à galène... J'étais parti, revoyant là haut entre Engins et Lans, les clochettes au bleu si pur, gentianes accrochées aux rochers de la gorge, découvertes en un temps où les kilomètres avalés à toute allure importaient plus que quelques fleurs aperçues au bord du chemin... J'étais parti avec un pull over et des gants, et mon inséparable béret, trouvant bien dure cette sortie de Grenoble sur les pavés du Cours Berriat et le pont suspendu sur le Drac, et Fontaine... Flûte ! un grain de pluie ; je lève le nez pour découvrir le Néron et la Chartreuse en plein orage. Alors se produit le dédoublement si fréquent de l'individu : l'un, follement, veut poursuivre ; l'autre, sagement, « dégonfle » ; et naturellement, c'est le premier qui l'emporte... Heureusement d'ailleurs, puisque déjà la pluie se calme.

Voici Sassenage que domine le château de toute la fierté de ses tourelles aux clochetons de tuiles. C'est le classique retournement de roue au bas de la rampe à 10-12 % que je gravis pour la première fois sur Fléchette. Surprise de grimper avec aussi peu d'effort ce kilomètre qui m'avait laissé un souvenir terrible ; émerveillement de cette perspective sur Grenoble, toits rouges posés, là bas, ceinturés par ces deux rubans boueux : l'Isère et le Drac. Comme il est petit le polygone où j'évoluais en octobre dernier ; comme ils semblent bas les clochers de St Louis, et de St Joseph, et du Sacré Coeur dont les tours blanches se distinguent bien nettement !

Maintenant, je domine le château, suivant la route goudronnée qui, par des S bien tracés et des épingles à cheveux soigneusement relevées, escalade en une rampe plus douce les pentes du Vercors. J'ai quitté mes gants pour avoir mon guidon mieux en mains ; mon béret est dans mon porte bidons double de guidon, et insensiblement un mirage transforme le violet de sa doublure dans le bleu si lumineux des fleurs que je vais chercher. Elles sont là, étalant devant moi leur gerbe énorme, se déplaçant devant mon vélo ; attraction mouvante qui fait paraître les kilomètres moins longs et la pente moins abrupte.

La grande falaise qui domine Sassenage vient de masquer la vallée, et le tunnel franchi, je pénètre dans un paysage nouveau : les Gorges d'Engins où la route déroule toujours ses virages en une pente bien régulière. Voilà un premier bois de sapins avec son odeur de résine ; des arbres balancent des fleurs jaunes en grappes semblables aux fleurs d'acacias ; quelques orchidées pointent dans la mousse. Allons ! je ne reviendrai pas bredouille : à défaut de gentianes je pourrai, tout à l'heure, m'arrêter dans ce coin parfumé. Et je poursuis sur une route forée dans le rocher et qui cherche à imiter sa grande soeur des Grands Goulets. Le Furon gronde en bas ; le roc est à pic, dominé par des sapins ; de la brume et des nuages s'effilochent à toutes les crêtes : il fait froid !...

Engins : quelques maisons le long du chemin devenu horizontal ; deux habitants jouent aux boules, et je ne sais pourquoi il me semble qu'en passant je vais en recevoir une dans les jambes. La gorge se resserre :

le Furon murmure maintenant à côté de la route, au milieu de l'herbe. Et sur l'escarpement où s'accrochent les sapins, à portée de la main, point de gentianes : des fleurs bleues, genre de myosotis, quelques orchidées, et c'est tout !... Quelle déception !...

Et puis, de la joie a dû briller dans mes yeux ; la lassitude de dix huit kilomètres de côte s'est envolée : une gentiane pointe son calice bleu à travers la mousse, toute fraîche de la dernière pluie. D'un coup d'oeil j'ai repéré l'endroit, là ; à côté d'un sapin abattu et écorcé : je la prendrai tout à l'heure. Virage de la route, rampe douce et les rochers où j'« en » avais vu. Il y « en » a : tous les redents, toutes les vires, en sont bleus ; le rocher gris en est constellé. Escalade, cueillette, tandis que des automobilistes passent en trombe, en contre bas, pauvres fous qui ne savent pas apprécier le trésor que je vais posséder. Des orchidées, des fougères pour faire de la verdure autour de ma gerbe bleue, et me voilà heureux, contemplant ce que je n'avais jamais espéré découvrir...

Un mouchoir noué comme pour une cueillette de morilles, un braquet remis à sa valeur normale, les gants aux mains pour parer aux écorchures d'une chute toujours possible, le foulard autour du cou pour me garantir du froid, et c'est le retour rapide. Il y a longtemps que je n'ai pas fait de descente, aussi les premiers virages me trouvent ils craintif, freinant trop, ne prenant pas d'instinct l'inclinaison qui permet d'inscrire une courbe impeccable dans la courbe régulière de la route. Puis l'assurance est revenue et, avec elle, l'enivrement de la vitesse que l'on coupe au dernier moment par un freinage qui fait frissonner Fléchette, pour prendre le virage aussi vite que le permet le dévers. Le tunnel me distille au passage deux ou trois gouttes d'eau qui me mordent de leur glace ; descente à toute allure du dernier kilomètre dont les 12 % semblent aspirer Fléchette ; traversée en trombe de Sassenage où triomphe la vogue... Grenoble, enfin.

J'ai laissé avenue Alsace Lorraine, une petite orchidée qui s'était brisée dans le vent de ma vitesse : peut être était-ce une protestation contre l'exil que je lui imposais ? Je l'ai revue, en allant prendre le train, le soir. Les Grenoblois se doutaient peu, sans doute, que cette fleur abandonnée avait vu le jour à quelque mille mètres d'altitude. Mais l'ont ils seulement remarquée, le long du trottoir, entre une petite Renault noire et une énorme Delage bleu roi ?...

(rédigé le 4 juin 1931).

J. NOBLE CAPITAINE
GRENOBLE (38)

(1) C'étaient les noms des 2 vélos de mon habituel «compagnon de chaîne» qui le demeura par la suite. Le premier à cause de ses 4 pignons, le second, une Bastide non encore baptisée.

DERNIERS JOURS D'AOUT

Pas de la Bida. C'est une fissure horizontale au profil tourmenté et encombrée d'un gros caillou, ultime cadeau du col de Bossetan après une vertigineuse descente dans la caillasse. La débonnaire montée par Samoëns n'en laissait pas tant espérer. En face se déploie un vaste paysage pastoral aux verts multiples où montent des chemins vers la frontière ou les crêtes : col de Coux, Portes du Soleil... Le soleil couchant joue à travers les Dents du Midi.

Mais nous ne voyons rien de tout cela. A reculons, je tire le vélo dont le guidon n'est heureusement pas trop large, mon compagnon pousse, guide par l'arrière le récalcitrant, très conscient que nous écrivons une belle page de l'anthologie du loufoque, pour ne pas dire plus. Encore quelques figures compliquées pour sortir de là, quelques pas dans les herbes, pour enfin arriver à Barmaz, où la Suisse, chère à nos coeurs et à nos finances, maintient sa réputation d'hospitalité montagnarde.

Le pas d'Ansel, porte du vallon de Susanfe, fait une sombre gueule dans le contre jour. Le passage n'a pas l'air évident avec des vélos, mais, pour savoir, il faut voir de près. Mon compère ne se laisse pas convaincre et, ne se sentant pas en état de grâce, me quitte, la mort dans l'âme. En descendant, il fera tourner le lait de quelques bovidés et les sangs de la fermière qui ira jusqu'à lui reprocher son accent franc comtois. En pays valaisan, faut oser !

Il aurait dû venir, il est très amusant ce pas d'Ansel. C'est une escalade facile le long d'une gorge, un peu à la manière de la Gemmi. On peut même se passer du câble qui court çà et là. Le reste est moins intéressant, mais à la cabane de Susanfe, l'ambiance est sympathique et le fendant glisse bien dans le gosier dauphinois.

Les derniers pas dans les grises croupes marneuses du col m'offrent tout l'Oberland qui jaillit dans la lumière de l'été. Ce cliché pour vous dire que ça en valait la peine. Mais quel vacarme ! L'armée suisse teste son artillerie dans le fond du vallon de Salanfè et un jeune soldat, naïf et bon enfant, m'arrête dix minutes pour me régaler de son délicieux parler valaisan. Helvètes, continuez encore longtemps à envoyer votre poudre aux choucas.

Col d'Emaney. Triple panorama sur le revers des Dents du Midi, les Alpes Pennines et de hauts sommets qui pointent leur nez derrière le col de Barberine. Il a l'air aussi accueillant qu'une face nord, celui là, et ma première réflexion est : « fais vite une croix dessus ! ». C'était encore un coup du contre jour : à la descente, j'entrevois un semblant de sentier qui part à l'assaut. Bah ! je me renseignerai à Emaney, on verra bien demain. Il n'est pas tard, mais il faut trouver un gîte.

Je le trouve. Une famille des Marécottes m'accueille très gentiment dans son chalet en cours de réfection. Je mange mes provisions, la nuit vient, on devise autour de la table en buvant des cafés et des boissons fortes. Des voisins arrivent, la maison se remplit, c'est une bonne soirée qui s'achève fort tard, vers minuit. Belle journée de vélo : j'ai dû faire 1500 m dessus, en trois fois. Credo quia absurdum, comme dit le Petit Larousse.

Tout dort, je pars discrètement, savourant les quelques hectomètres de chemin facile remontant le fond du vallon. Des vaches viennent à ma rencontre et le soleil gagne lentement la paroi des pointes d'Aboillon. « Col pas plus difficile que celui d'Emaney » m'a t on dit. Oh si ! Le névé est dur, et comme il domine une cascade et que je n'ai pas de crampons, il faut faire le tour par des pentes raides et délitées, exercice épuisant qui se passe bien de témoins. Après c'est plus facile, mais dans les dernières pentes d'éboulis très fins, je suis à la limite de l'adhérence. Ce n'est pas le col à faire les années de fort enneigement, avis aux amateurs.

En haut, l'émerveillement habituel, puis dans l'ordre, une descente aussi raide au départ, les commentaires rigolards et heureusement incompréhensibles d'une cohorte germanique, le jeune lac d'Emosson dans

toute sa splendeur avec son décor de pics, et enfin une longue causette avec un septuagénaire de 50 ans qui fait nettement plus jeune que son vélo et son piolet. Sacré bonhomme, il avait envie de parler et pas pour ne rien dire. Mais du cyclomuletier, non, il n'en fait plus...

Sallanches Modane, bref intermède automobile.

Au dessus de Bramans, on peut se hisser à vélo jusqu'à 2.000 m environ, après c'est un long cheminement de plus en plus confus en direction d'un cirque qui se dérobe sans cesse. Puis il n'y a plus rien, semble t il. L'homme des altitudes qui, chaque année à pareille époque, poursuit ses chimères et abuse de ma crédulité (chacun son tour d'être la victime) scrute circulairement et doit bien convenir que c'est par là que ça passe : cet horrible pierrier qui mène on ne sait trop où. J'y vais sans joie aucune et puis... et puis ... les rochers sont stables, une vague trace se montre de temps à autre, et dans la demi heure on est au sommet. Le col d'Ambin est en courbe de niveau, à quelques minutes au bout du névé. Désert de pierres côté France, pas de vue sur le versant italien où règne une brume trop fréquente, col peu payant donc, d'autant plus qu'à la descente on a pris à droite et qu'on s'est trompé. En face, c'était si peu engageant... Disons, pour nous consoler, que cette «bavante» dans la pierraille manquait au répertoire de 81. La lacune est comblée. Plus bas nous attend la dégustation de grappa et le confort du refuge Levi Molinari.

On nous met le lendemain sur le bon sentier qui conduit sans histoires, en 4 h 30 au passo dei Fourneaux, 3.194 m. Presque un record d'altitude dans le genre, mais sans véritable grandeur. Dans l'immensité pierreuse, le refuge Galambra nous montre visage de bois. Dire que si tout s'était bien passé la veille, nous venions coucher là... Un lac manque à l'appel. Quant aux célèbres jardins de Galambra, c'est pure invention ! Soyons justes : on voit tout de même le Pelvoux dans le lointain et les derniers lacets du Sommeiller.

On essaie sur des bouts de névé pentus des crampons emportés à tout hasard. Puis on dévale sur la bergerie de Valfredda. Mon compère se fait servir un plein bidon de grappa, non, de lait voulais je dire. Et l'on remonte sur la route de la Jafferai à travers les alpages. Ça cahote dur sur cette route militaire comme il y en a tant par ici. Avec un peu de chance, si vous passez par là un dimanche, vous trouverez des Turinois pansus, volubiles et généreux qui vous étourdiront de paroles mais vous nourriront sans vous laisser mourir de soif. On opine, on acquiesce, on glisse un mot quand c'est possible. Les femmes se taisent, résignées et peut être réprobatrices, mais ils ne sont pas hommes à écouter les reproches muets. Nous arrivons quand même à partir, l'estomac plein et le coeur gai. Nous enverrons quelques photos de ces agapes champêtres.

(C'est vrai qu'on boit beaucoup dans ces randonnées, mais ce serait bien mal poli de refuser, vous en conviendrez).

La route s'engouffre dans des tunnels (77 9 10 165) mais le sentier, très dégradé, permet d'admirer un ensemble fantastique de grottes et de porches géants, puis semble se perdre dans le vide pour emprunter un tunnel dérobé qui rejoint la route. Ce n'est pas très clair ? Le mieux est d'aller voir. Le site est remarquable.

La partie endiablée de manivelles le long de la Dora se termine par un repas de misère sous un lumignon et une nuit agreste sous les nuages. La première grange était encore à une heure dans la montée au col de Lis, passé le lendemain dans le brouillard.

Le Val di Viù est une belle vallée encore intacte et de rudes pentes nous conduisent à Malciaussia. Un rude morceau nous attend que je lorgne depuis des années : le col de l'Autaret et ses 3.073 mètres. Dans les temps anciens, un large chemin devait aller jusqu'au sommet, mais la terre a glissé, l'herbe grasse a poussé, reste quand même une bonne trace qui nous élève insensiblement vers un autre monde. Les crampons serviront bien pour passer à flanc ce névé en forte pente au dessus d'un lac qu'on devine d'un froid mortel. Aucun danger, mais le temps se gâte et le décor est plutôt sinistre...

18 heures, le sommet, le vent glacé et la pluie. Sur la France, rien, qu'un paysage de débris glaciaire, sans trace de chemin. Ma foi, il faut descendre dans le thalweg, en espérant que plus bas il n'y aura pas de mau-

vaises surprises. Non, rien qu'un terrain dég... au possible jusqu'aux premières prairies. Un sentier apparaît, se perd, ressurgit, se termine au bord d'un torrent fort large où il faut se déchausser, passe un pont de neige, remonte pour contourner une gorge abrupte... Il y a des bouses pourtant. Où passent donc les vaches ? Les heures ont passé, on ne sera pas à Avérole ce soir, l'évidence se fait jour, car il fait nuit : on va coucher là, à 2.500, sous un ciel qui en dit fort long. Il ne pleuvra pas. Nous nous tortillerons dans nos sacs en Rexotherm peu faits pour ce genre de bivouac. L'homme au petit balluchon, épris de légèreté, a eu froid. Moi aussi d'ailleurs, avec toutes mes pelures.

Avérole, Vincendière achèvent leur été trop court. Nous descendons lentement cette vallée de la Lombarde, laissant pour des jours meilleurs la suite du périple dans les Alpes Grées. On voulait repasser encore en Italie, mais avec ce temps...

Michel marque l'arrêt à Lanslebourg et va exécuter un programme de remplacement à travers la Vanoise, avec des fortunes diverses. On est le 1er septembre... Je rentre sur Modane, point mécontent. Il faut faire ce qu'on aime. Comme écrivait un jour un candidat à la sixième : «Il dit qu'il voulait y faire, et en effet, il y fit».

Rien à ajouter. CREDO QUIA ABSURDUM.

Marcel BLOUD
CLAIX (38)

LE VELO ET LA MONTAGNE

Ami «cyclo», tu peux bien passer pour un fol
Aux yeux des veules, en bas, qui ne peuvent savoir
Que rouler en montagne est un acte d'espoir
Car tu sais, toi, ce que tu cherches au bout du col.

C'est la satisfaction de pouvoir être fort
Et, par la volonté, dominer ta nature
C'est la joie de trouver, après la montée dure,
La récompense méritée de tes efforts.

C'est la grimpe, les yeux fixés vers les étoiles
Et l'aube se montrant au détour d'un lacet ;
C'est la satisfaction d'arriver au sommet
Quand, de la nuit, le chaud soleil perce le voile

C'est d'avoir réussi et, ainsi, pu gagner
Le droit de regarder la montagne en amie.
C'est de savoir, enfin, combien vaut, dans la vie
Le bonheur de vouloir dans les cols S'ÉLEVER.

Pierre OSWALD

UN TOUR EN PROVINCE

Un léger brouillard s'attarde dans les vallons ; les colchiques se répandent en larges nappes mauves le long des haies ; l'air d'une fluidité exceptionnelle véhicule fidèlement la moindre résonance.

C'est Septembre avec ses beaux jours parés de couleurs chatoyantes, sa douceur et son calme rassurants.

Le randonneur assidu constatant que la forme affinée par Sept à huit mille kilomètres de route rêve encore d'horizons inédits. C'est l'époque où le cycliste de grand fond, mû par un certain mécanisme « pédalistique » peut combler quelque lacune en profitant en toute quiétude des belles journées d'automne.

SAUVETERRE, toujours habité par une égale ferveur sportive, émerveillé par la suavité de la saison, projette de réaliser une randonnée au long cours. Il jette son dévolu sur le Tour du Cantal en raison de la proximité du département et aussi pour le caractère tourmenté de la randonnée.

En ce mercredi, 17 septembre à 8 h 30, sur un vélo alourdi par les bagages, c'est le début du périple avec la célèbre côte de Vieillevie. SAUVETERRE ne peut cacher un certain pessimisme et un trac de débutant, car ce raid en solitaire le ramène quelques années en arrière. En effet, la plupart des grandes épopées ont été effectuées en équipe. Aujourd'hui, c'est presque un défi, un pari avec soi même, une épreuve de volonté. Certes, ce n'est pas un projet extraordinaire exigeant une forme particulière, mais «il faut vouloir» et «vouloir seul, toujours seul». C'est en gravissant la pente à 16 % que SAUVETERRE accumulait des réflexions un peu amères, mais en jetant un dernier coup d'œil sur la vallée tortueuse du LOT, il constata que sa respiration et son coup de pédale étaient aussi aisés qu'à vingt ou trente ans !!! Alors, enroulant un braquet de grande forme, il fila vers AURILLAC, zigzagua parmi les maisons cossues jusqu'à THIEZAC. Le Super Lioran constitua une sérieuse mise en train, puis la descente sur MURAT accorda un répit. Le large dôme du Plomb du Cantal paraît doux et accueillant, pourtant dans le col de Prat de Bouc, SAUVETERRE commit l'imprudence de monter comme dans un «contre la montre». Le toboggan Cantalien se poursuivit par PIERRE-FORT, la plongée sur le Pont de Tréboul, puis Lieutadès-St Urcize. Partout les troupeaux s'enivraient d'herbe verte et d'air pur sur ce plateau austère de Viadène. A Chaudes Aigues, SAUVETERRE rassuré et heureux fit étape après 200 km de routes rudes mais agréables.

En ce jeudi matin, le soleil blanc ne parvient pas à se débarrasser d'un épais voile de brume. Pis encore, les vêtements s'imprègnent rapidement de bruine et les jambes s'enduisent d'une fine pellicule blanche. Il est vrai que par des montées et des descentes incessantes, il faut traverser une large zone de barrages. Celui de Grandval n'est découvert que lors du passage du pont enjambant la Truyère. Des sites merveilleux sont certainement cachés par le brouillard tenace. SAUVETERRE imagine les ruines du château d'Alleuze dans un décor sauvage mêlant les roches basaltiques et les sapins noirs. Transi, mouillé, SAUVETERRE atteint St Flour mais ne s'attarde guère au contrôle. Les doigts gourds, il se hasarde sur la nationale, frêle et peureux parmi les voitures et les camions agressifs. Soudain, un soleil d'été entasse le brouillard dans les vallées et découvre l'arche métallique de Garabit au dessus de la retenue éblouissante de Grandval. La température change trop brutalement, rendant le souffle court en montant vers Ruynes en Margeride. La route difficile déambule heureusement parmi les frais ombrages de la vaste forêt de la Chapelle Laurent chargée d'histoire de la dernière guerre. A Massiac, commence un parcours particulièrement difficile tandis que les sauterelles qui crissent dans les chaumes grisâtres annoncent une chaude soirée. Les gorges de la Sianne offrent un calme de rêve qui s'efforce de faire oublier la rugosité de la petite départementale. La rivière coule paisible et enchanteuse tandis que l'effort est soutenu et serein. Soudain, après le pont caché par la puissante verdure, la chaussée se rétrécit encore et abandonne les rives du ruisseau. Rapidement le clapotis s'estompe, la pente s'accroît et SAUVETERRE livre bataille à des pourcentages inhabituels. A Vèze cependant, entre deux gouttes de sueur, il peut jeter un regard embué vers l'église romane égarée dans un décor de haute montagne. A Allanche, le «demi-panaché» apporte une délicieuse sensation de fraîcheur qui sera bien utile pour traverser le sévère plateau du Cezallier et parvenir au bassin verdoyant de Condat. Le plus vite possible SAUVETERRE s'éloigne de ce carrefour terriblement bruyant et dangereux pour se

hisser A Montboudif, village qu'un récent président a rendu célèbre. Par une succession éprouvante de montagnes russes, par des routes étroites longeant tantôt de maigres pâturages, tantôt des lacs froids et calmes, SAUVETERRE parvient à Lanobre terme de la 2ème étape (190 km).

Vers 8 h 30, le cycliste équilibre le sac de guidon pour la troisième fois. Le ciel d'un bleu foncé, les innombrables et brillantes toiles des araignées de nuit sont des indices d'une journée ensoleillée. Une légère ouate s'accroche au majestueux château du Val enserré par le lac de Bort. SAUVETERRE en emportant le merveilleux souvenir du site enchanteur, parcourt le plateau d'Artense, région d'une tranquillité mais aussi d'une froideur impressionnantes. Brusquement après Coindres, il faut tourner à droite et abandonner les douces rêveries car la pente qui permet d'atteindre St Amandin mobilise toute l'attention. Tiens, le vent de face va t il contrarier la randonnée, car même dans la descente sur Riomes Montagne, il faut pédaler ? Les ruines d'Apchon constituent un site remarquable mais qu'il est long à atteindre ! Le vent frais balaie les basaltes d'Auvergne ; l'effort est intense alors que la chaîne régulière des volcans s'approche immuable, inquiétante. Le paysage est grandiose et vraiment il est dommage que le vent perturbe la progression et l'observation. Durant la halte déjeuner au Claux, la violence de celui ci a encore augmenté. Au col de Serres, SAUVETERRE s'inquiète ; alors il décide de tenir un de ses paris stupides et enfantins «ne pas desserrer ni les dents ni les cale-pieds avant de parvenir au col !». Usant d'un braquet plus grand qu'à l'ordinaire, il profite des moindres tourbillons aplati sur sa machine dans la meilleure position possible. Il passe sans coup férir, deux groupes de jeunes cyclistes et ... brutalement, à 500 mètres du sommet ... il doit s'avouer vaincu et opter pour plus de raison ! Ainsi il pourra admirer le magnifique panorama offert par les volcans auvergnats, par le Cezallier, le Puy Mary et la vallée de Mandailles. Au chalet du Pas de Peyrol le vent démoniaque transforme l'étal des souvenirs en des sonnailles variées bien appropriées à ce paysage agreste.

La descente est abrupte mais l'ascension au col de Neronne sera aisée car le vent, enfin favorable, permettra à SAUVETERRE d'apprécier pleinement la vue sur la vallée du Falgoux et le col d'Aulac. Au terme d'une descente facile et agréable, la cité de Salers offre les vestiges d'un brillant passé, mais aujourd'hui ce n'est pas le jour des visites et SAUVETERRE s'engage sur la route du plateau basaltique profitant au maximum des conditions atmosphériques favorables jusqu'à Mauriac.

Inquiet, il lui faudra désormais lutter contre les vents défavorables alors que leur fureur s'amplifie dans les rues de la ville. L'Abbaye Royale de Brageac ne se découvrira qu'après une progression par saccades et des efforts violents sur une route jonchée de débris et rendue dangereuse. Après Pléaux, sur la petite route déserte et tourmentante SAUVETERRE devra abondamment «jouer du dérailleur». Cependant, sur les rives du lac d'Enchanet, alors que le soleil déclinant projette, par intervalle, des ombres gigantesques, il s'accorde un bienfaisant répit tandis que dans le ciel bleu, quelques nuages noirs s'affairent et indiquent que sur les hauteurs règne l'inclémence. Après le contrôle glacial d'Arnac (par l'accueil aussi bien que par le temps), SAUVETERRE concentre ses forces pour atteindre rapidement la cité moyenâgeuse de Laroquebrou terme de la 3ème étape, après 190 Km rendus pénibles non seulement par le relief mais surtout par les conditions climatiques.

En ce samedi matin, Eole s'acharne toujours sur les plateaux alors que le ciel est obscurci par de gros cumulus annonciateurs d'orages. Certes, il ne reste que 120 Km à parcourir, mais ils vont exiger énergie et vigilance. A l'abri, dans sa Vallée, le lac de St-Etienne de Cantalès est un havre idéal pour les pêcheurs, tandis que dans les bois avoisinants les chercheurs de champignons s'adonnent à leur passion favorite. Malgré la rage éolienne, courbé sur sa machine, évitant les branches éparpillées sur la chaussée, SAUVETERRE se laisse émerveiller par le cadre de Sansac de Marmiesse. Pour atteindre St Mamet La Salvetat, il doit s'arc-bouter sur les pédales ; il est même contraint par une rafale de mettre pied à terre. Après Vitrac, la Vallée de la Rance offre une accalmie très appréciée bien que la route présente des embûches engendrées par la tempête. Au contrôle de Maurs la Jolie, la feuille de route a failli être emportée par l'adversaire invisible et bruyant ; c'est grâce à un rugbyman que le précieux document a pu être «plaqué» avant un envol décisif.

Dans la montée vers Calvinet, les fruits se détachent de leurs supports et vont s'agglutiner dans les fossés. SAUVETERRE n'aurait qu'à ouvrir son sac de guidon pour faire provision de pommes, et de poires juteuses !

Malgré le vent intempêtif, le but approche, le coup de pédale conservant toujours sa facilité. Le Lot glisse dans sa gorge profonde ; le château de Vieillevie marque la fin de l'épopée. L'orage gronde et va s'abattre avec une rare vigueur sur la région. Il était temps !

SAUVETERRE savoure en solitaire la victoire sur soi même et conclut :

Le Tour du Cantal offre des panoramas magnifiques par de petites routes tranquilles, mais c'est une «épreuve» sportive assez exigeante si les délais que l'on se fixe sont restreints surtout en cette saison d'automne où les jours sont relativement courts.

De toute façon, si le Tour du Cantal était une randonnée qualifiée de «facile», SAUVETERRE ne l'aurait jamais choisie !

«Quoi de mieux, à notre époque, que de se rapprocher de la nature simple et généreuse, pour se sentir de nouveau un être humain ? .. ».

Walter BONATTI.

« Etre à la merci de la pluie, du soleil et du vent donne un rythme de qualité à chaque jour,... »

Jean GIONO.

Jean BARRIÉ
RODEZ (15)

LE COL

J'aime les airs du col, le soir, au bord des bois
Soit qu'il chante les sueurs du cyclo aux abois
Que les petits braquets amènent jusqu'au seuil
Ou l'adieu des lacets que le sommet accueille.

Alfred de Vigny et Pierre Rey
St Paul 3 Châteaux (26)

ÉPUISEMENT ET SOULAGEMENT

Je n'en puis plus
J'en ai ras le cul
Mais j'ai du bol
Je suis au col

Je n'en puis plus
J'en ai ras le bol
Ah ! je l'ai eu
Enfin ce col.

ENTRE CERVIN ET MONT ROSE

JEUDI 27 AOÛT 1981

10 h 15. Juchés sur nos vélos pour quelques minutes encore, nous traversons Zermatt. Ici, la voiture étant interdite, c'est le train qui amène cette foule hétérogène de touristes et de randonneurs à pied. Sur la gauche, une échoppe expose des bicyclettes à louer, les engins sont rutilants, mais les braquets semblent Merckxiens.

Nous préférons nos engins, car nous sommes partis pour quatre jours avec un objectif majeur : le franchissement de la Theodul Pass, affaissement entre le Cervin et le Mont Rose, mais surtout trait narquois souligné de rouge sur le pli 4 de la Michelin no 26, et suivi du nombre 3317. Pour passer, l'équipement se résume à de la bâche, bâche pour le jour et la nuit, et de la bouffe. Tout ça dans un gros sac arrimé sur chaque porte bagages arrière. Dans le muletier, un tel barda est préférable au chargement à l'avant : l'adhérence du vélo est meilleure, on peut rouler ou pousser sans taper dans chaque pierre, et enfin porter sans être obligé de s'arc bouter.

A la sortie de Furri, un bruit sec. La patte d'appui gauche du porte bagages vient de céder. Une pause supplémentaire pour effectuer une réparation de fortune au moyen d'un sandow.

1900 m. Adieu goudron et pentes raisonnables. Le chemin traverse tout d'abord la forêt sur quelques hectomètres pour atteindre l'hôtel Hermetti. Ensuite, il n'y a plus d'arbres, mais le sentier qui prend parfois des allures de corniche, demeure bon. On peut même presque se passer de porter, quel luxe ! On passe ainsi de 2200 à 3000 m en traversant tantôt un pierrier, tantôt une barre rocheuse avec tour à tour des vues sur Zermatt, le Cervin, le Gornergrat, ou... les oeufs qui passent au dessus de nos têtes.

Quelques pas dans la neige et nous sommes à Gandegg. Altitude 3029 m. Il est 14 h. Le hors sac pris à la terrasse du chalet sous un chaud soleil est reconstituant. Hervé, qui profite d'habitude au maximum des troquets sans consommer, commande à présent du café. Le soleil, associé à l'altitude, lui tourne sans doute la tête.

D'ici, nous distinguons très bien le col distant à vol d'oiseau de trois kilomètres, et les pics qui l'entourent et, grosso modo, nous pouvons deviner l'itinéraire qui y conduit. Hormis les 300 premiers mètres, tout est enneigé, mais la pente paraît raisonnable. Il n'est pas tard et l'optimisme est de rigueur. C'est alors qu'un italien nous explique qu'il y a des crevasses et qu'essayer de passer sans corde, c'est courir un gros risque. Ses dires sont confirmés par d'autres randonneurs. Le doute s'installe dans notre esprit et d'aucuns se voient déjà dans la Croix de Coeur ou le Pas du Lin, vision cauchemardesque, pourquoi pas le tour du Léman cyclotouriste ?

Après une rapide réflexion, nous décidons de continuer en avant, quitte à faire demi tour si le danger devient réel. Des fissures courent en effet un peu partout sur le glacier et nous progressons en essayant de les éviter au maximum, pas trop près l'un de l'autre pour ne pas tomber en même temps, pas trop éloignés non plus pour pouvoir se localiser facilement en cas de pépin. Enfin, cela en théorie, car en fait, Hervé «court» devant avec son vélo sur l'épaule et moi, j'essaie de le suivre sans trop me laisser distancer. S'il tombe dans une crevasse, le cyclo peut toujours faire un «pont» de son vélo en mettant celui ci en travers mais, à toutes fins utiles et bien qu'il fasse toujours aussi bon, je renfile mon maillot.

La traversée du glacier proprement dit dure quelques centaines de mètres. A mi chemin du col, et moyennant un tout petit détour, on rejoint alors une piste de Ski. Là, on est sauvé, c'est damé, on peut pousser le vélo, et il n'y a plus qu'à atteindre tranquillement la Théodul Pass. Il est 16 h 30.

Pas très loin, au dessus de nos têtes, se dressé la Testa Grigia et, attendant, le Passo Ventina Nord, alt. 3455

m. Aussi, on enlève tout le barda et, vite fait, on attaque le col. C'est en l'occurrence un cul de sac mais quel pied de descendre à vélo une piste que d'autres dévalent à ski. Une petite heure plus tard, on est de retour au Théodul Pass.

Un bavardage animé s'instaure avec quelques randonneurs cramponnés, encordés et piolettisés à souhait. Ils nous montrent au loin les massifs du Grand Paradiso et des Ecrins, et comme leurs collègues de Gauddeg, prennent les deux cyclos en photo.

Le versant Sud ne présente pas le même aspect que celui du Nord. Il est beaucoup plus abrupt et il n'y a que peu de glace. Le seul névé est rapidement dévalé «en ramasse» et à 18 h, nous sommes à Plan du Bar.

Alt. 3050 m. Plan du Bar : un télécabine en voie de développement, un baraquement, un restaurant et une petite chapelle désaffectée. Ce n'est pas encore la fin de l'été et pourtant, il n'y a personne, tout est vide.

La chapelle, non fermée à clé, est vite investie. L'intérieur est en plancher et il y a même des couvertures. A proximité, un torrent apporte de l'eau fraîche. Ce site a décidément été créé pour accueillir les cyclos.

D'autant plus que le panorama est superbe. Tout en mangeant nos nouilles sous le soleil déclinant, nous contemplons l'horizon : là bas, dans le fond, à 2000 m et déjà dans la pénombre, se terre Cervinia Breuil où nous avons initialement prévu l'étape. Plus près, à 2.500 m, Plan Maison et son refuge, plus à gauche les Cima Bianche où il faudra passer demain. Encore plus à gauche et en levant les yeux, le Theodul, objectif essentiel de la balade, engrangé dès le premier jour. Une seule déception peut être : le Cervin qui n'a pas, vu depuis 3000 m, le caractère élancé et les couleurs éclatantes qu'on lui connaît sur les cartes postales. C'est au contraire une montagne massive à l'aspect terne. Mais rassurez vous, ce n'est pas non plus le Gerbier de Joncs

Serions nous allés plus vite sans vélos ? La question est posée. Nous n'aurions en tout cas pas suscité autant de curiosité, le plus souvent sympathique, de la part des autres randonneurs. Nous n'aurions pas non plus, pour rejoindre Zermatt en trois jours, pu franchir les cinq ou six cols muletiers supplémentaires avoisinant les 3000 m et qui nous faisaient connaître autant de vallées, pas plus que monté le Simplon le Dimanche après-midi.

Mais cela est une autre histoire...

Marc LIAUDON
PESCHADOIRES (63)

P.S. : Mon acolyte était Hervé BURTSCHHELL. Quand je dis, plus haut, qu'il profite au maximum des cafés..., il faut comprendre pour s'y laver, s'y asseoir ou s'y abriter, mais pas pour s'y faire tamponner, il ne pratique pas ce genre d'activités...

UN 2000 DANS LES CARPATHES

Ayant déjà réalisé deux voyages en cyclocamping dans les Alpes durant les étés précédents,, je me suis dit : «pourquoi ne pas aller voir au delà, dans leur prolongement ?». C'est ainsi que nous nous retrouvons à trois, mon frère, un jeune du club et moi même, à cyclocamper dans les Carpathes fin juillet 1981.

Vous vous demandez sûrement : « Les Carpathes, c'est où ça ? Comment on fait pour y arriver ?». Rien de plus simple, après Vienne (Wien en autrichien), vous piquez plein est (à l'Est, quoi de neuf, docteur ?) ; vous pouvez y aller à fond de manettes, car même si vous passez la frontière sans vous en apercevoir il faut déjà que vous ayez une vitesse ultrarelativiste ,les tireurs d'élite hongrois se feront un devoir de vous crever un pneu afin de vous ralentir et de vous permettre de passer les formalités douanières.

Il faut effectivement avouer que les douaniers hongrois, accoutrés dans leur uniforme militaire et le pistolet-mitrailleur en bandoulière, n'ont pas l'air sympathiques (et ne le sont d'ailleurs pas). Une fois ce premier obstacle franchi, ne vous attardez pas trop en Hongrie. Bien que ce soit un pays charmant, le relief ne convient pas à un «Cent Cols» (comment, vous ne connaissez pas la grande plaine de Hongrie ?). D'autre part, vous serez sans cesse traqués par des flics trop zélés, vu que la majorité des grands axes sont interdits aux deux roues (leiveve ceferlogalom !). C'est donc avec soulagement que vous arriverez à la frontière roumaine ; eh oui, à l'est de la Hongrie se trouve la Roumanie. Et là, vous êtes quasiment à pied d'oeuvre ; finies les chaleurs étouffantes de la plaine hongroise (40°), à nous la fraîcheur des Carpathes (10°). En effet, les Carpathes forment un grand arc de cercle partant du sud ouest de la Roumanie, se déroulant entièrement dans ce pays vers l'est d'abord, puis le nord, pour revenir vers l'ouest au nord du pays, la chaîne se prolongeant en URSS pour se terminer en Tchécoslovaquie dans le massif des Tatras. Personnellement, nous avons uniquement parcouru les Carpathes roumaines (c'est le plus gros bout).

Après cette leçon de géographie (gratuite), venons en au sujet. En tant que membre du club des «Cent Cols», je ne pouvais pas parcourir cette chaîne montagneuse sans en ramener un col à 2.000 ; du moins, c'est ce que je me suis dit lors du projet. Après une étude fort délicate des cartes (les seules que j'ai pu me procurer sont au 1/1.000.000è), le col le plus haut des Carpathes se révélait être le col du Prislop, en Roumanie : 1.414 m. On est loin du compte. Non satisfait de cette découverte, j'ai replongé mon nez dans les cartes ; c'est alors que j'ai découvert une route (en pointillé sur la carte serpentant dans le massif du Fagaras, au sud de la Roumanie. Evidemment, rien sur la carte n'indiquait de col, ni d'altitude ; mais le massif du Fagaras étant le plus élevé des Carpathes roumaines avec des sommets culminant à 2.500 m, j'avais tout lieu d'espérer arriver à mon compte, d'autant plus que la «route» franchissait le massif transversalement. De toute façon, c'était la seule chance de glaner un 2000 dans les Carpathes.

C'est ainsi que nous nous retrouvons le 24 juillet au pied du massif du Fagaras, les vélos lestés au maximum. En effet, au vu des routes déjà empruntées, nous avons la quasi certitude que notre «route» menant au sommet n'est qu'un sentier cyclomuletier ; c'est pourquoi nous avons acheté pour quatre jours de nourriture (l'approvisionnement est très difficile dans la campagne roumaine), considérant le franchissement de ce col comme une petite expédition (il y a environ 80 kilomètres de «route» en pointillé sur la carte). Nous attaquons le col proprement dit dans la fraîcheur du soir, après nous être échauffés sur quelques collines marquant la fin de la longue vallée de l'Arges. Après le dernier village, Capatinei, la route s'élève doucement et nous rentrons dans les gorges de l'Arges, retrouvant du même coup la forêt, cette magnifique forêt de sapins caractéristique des Carpathes, dégageant une odeur vous faisant regretter d'habiter à la ville (c'est mon cas du moins). Là, la route commence à prendre sérieusement de la pente, et enjambe deux viaducs desquels on a une vue magnifique sur les gorges et la rivière coulant en cascades en contrebas. En face, sur un promontoire rocheux, se dressent les vestiges d'une citadelle semblant garder l'entrée des gorges. Après une dizaine de kilomètres de forte montée nous amenant aux alentours de 900 m d'altitude, la route redevient plate ; en effet, nous débouchons dans la vallée «haute» de l'Arges, dont l'entrée est marquée par le barrage de Vidraru, construit en 1966, et dont les Roumains ne sont pas peu fiers ; imaginez, il retient un lac d'une longueur de 25 kilomètres, encaissé dans un des sites les plus grandioses des

Carpathes. Mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que nous roulons toujours sur une route asphaltée, alors que d'après la carte, nous sommes sur les pointillés ; même que c'est la meilleure route roumaine sur laquelle nous ayons eu l'occasion de rouler. Cela nous réjouit d'autant plus que nous nous attendions au contraire. Cette allégresse nous donne des ailes. Bien qu'il soit déjà huit heures du soir, nous décidons de rouler encore vingt kilomètres, car nous sommes encore à soixante kilomètres du sommet d'après les bornes kilométriques longeant la route (quel luxe !). Au passage, nous nous restaurons au restaurant du lac ; je ne sais pas quelle est la raison pour laquelle il nous est impossible d'avoir du poisson, le lac me semblant poissonneux à souhait. Allez savoir. Après une brève rencontre nocturne avec deux boeufs en ballade sur la route, nous plantons notre tente au bord du lac à dix heures du soir.

Le matin, nous nous faisons évidemment réveiller par les deux boeufs rencontrés le soir ; sans se soucier de notre présence, ils font leur caca à deux mètres de notre tente. Nous ne décollons cependant pas avant midi, ayant fallu réparer un pneu tailladé sur le flanc. Nous n'arrêtons pas de longer le lac, la route suivant ses moindres méandres. Lorsque nous le quittons définitivement, la forêt commence à s'éclaircir. C'est lorsque nous en sortons définitivement que la vraie montée débute : 12 km à 8 % environ. Nous sommes là au coeur des Carpathes sauvages ; à notre droite s'élève le Moldoveanu (2.544 m), le plus haut sommet roumain, masse rocheuse imposante. Nous nous élevons régulièrement, lacet par lacet, encouragés par les touristes des pays de l'Est (en voiture, eux), étonnés de voir des vélos à cette altitude, surtout chargés comme nous le sommes. Que voulez vous, à chacun ses plaisirs. Au sommet, un tunnel, de l'autre côté, un lac glaciaire, Bilea Lac, enchassé dans un cadre splendide. Sur le bord de la route (elle date de 1973), un berger gardant ses moutons : «Que altitudine ?».

«Doemitrespatro !» (2.034 m) Rideau (de Fer) !

Claude MARCHAND
ORSAY (91)

EN VELO ON PASSE PARTOUT

On sait que parmi les cyclistes, pardon, les cyclotouristes, il y a toutes sortes de gens, y compris les solitaires, les aventuriers et aussi des non conformistes. Certains aiment quitter souvent les nationales et autres routes goudronnées pour explorer l'inconnu, pour risquer, peut être sur les petits chemins et sentiers caillouteux de montagne, seuls, et loin des bruits et des foules (même cyclistes) de ce monde. Voici trois exemples, tirés de mon sac des souvenirs, de ce qui peut arriver :

3 Mai 1976 : Après avoir fait mes adieux à l'ami Paul André, je quitte la Côte d'Azur le matin d'un magnifique jour de printemps en direction du Col de Tende (1871 m). La Vallée de la Roya est vite parcourue et me voici à la bifurcation du chemin qui mène au Col. Elle se trouve peu avant le tunnel routier et pourrait passer inaperçue au voyageur pressé. Montée facile, innombrables virages et mes roues s'enfoncent parfois dans la terre molle et humide. Silence parfait interrompu par le cri des marmottes. Mais voilà, ma contemplation du panorama est brusquement interrompue car il n'y a plus de chemin, celui ci a disparu sous la neige. Quoi faire ? Retourner en arrière pour emprunter le tunnel routier ? Non, ce serait trop facile. Alors, en avant, le Col ne doit pas être loin. En effet, j'y parviens au bout de quelques minutes de cyclo cross et après avoir escaladé, vélo sur l'épaule, un escarpement boueux et rocheux mais sans neige, je débouche au Col à proximité d'un des forts militaires. Il y en a plusieurs là haut. Un frisson m'envahit alors, partout je vois des étendues de neige, beaucoup de neige et pas la moindre trace de chemin, de maison ou d'un être vivant. Je suis seul avec mon vélo dans ce désert blanc. J'entame alors la descente dans la direction que j'estime être la bonne (et qui s'avère par la suite fausse). Souvent je m'enfonce bien au delà des genoux dans la neige. Je m'en sors mais sans les souliers cyclistes. Il fallait plus d'une fois gratter dans la neige pour les retrouver. La pente est raide ce qui provoque des glissades involontaires de 50 mètres sur mon derrière. Le vélo se rend indépendant et prend une direction autre que la mienne ! La neige dure est comme la lame d'un couteau qui coupe mes jambes nues. Plus bas, la neige fait place à des prés boueux et ruisselants. Au bout d'une heure, je gagne le village de Limonetto. Je me tiens à l'écart de la population, tellement je suis couvert de boue et mouillé. Le Col a été traversé entièrement mais quelle folle dégringolade j'ai derrière moi. Une fontaine d'eau glacée me permet de me nettoyer. Plus que 260 kms jusqu'à la maison, la distance sera couverte en pédalant toute la nuit, j'arriverai au petit matin.

26 Mai 1978 : L'histoire se répète ! Ayant quitté les environs de Genève, me voici à l'oeuvre dans la montée du Col de la Ramaz (1557 m), versant sud. But : relier Genève à Martigny par quelques Cols Savoyards. Mais comme on verra par la suite : «l'homme propose mais Dieu dispose». Elle me paraît longue et pénible, cette montée. Après le passage de Sommand, je commence à avoir certains doutes car, en sortant d'une petite forêt, je vois devant moi une vaste étendue de neige. J'ai la confirmation peu après : la route elle est large et goudronnée disparaît abruptement sous plus d'un mètre de neige. Descendu du vélo et sans avoir beaucoup réfléchi, je prends une stupide décision : ne voulant pas continuellement perdre mes chaussures comme dans la descente du Col de Tende, JE LES ENLEVE et avec elles, J'ENLEVE AUSSI LES CHAUSSETTES. C'est PIEDS NUS que je commence la longue marche dans la neige (le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici s'écrie «mais il est complètement piqué, celui ci ! »).

Je savais, d'après la carte Michelin, que le Col était à environ deux kms. Mais ce que j'ignorais c'est que, au-delà, il y avait autant de neige et pas de route visible ! Mes souffrances sous un soleil brûlant se termineront enfin quatre kms plus loin, à Praz de Lys. Les poteaux télégraphiques, telles les stations d'un chemin de croix (c'était véritablement cela pour moi !) m'avaient donné le tracé de la route invisible à suivre. Elle réapparaissait, toujours large et goudronnée, devant un Café Restaurant. Les quelques touristes en automobile, assis confortablement devant leurs tasses et verres me fixent d'un air perplexe. Leurs regards incrédules allaient tantôt en direction de mon vélo, tantôt vers mes pauvres pieds. Ils sont gonflés, d'une jolie couleur bleue, tachetés de violet et rouge, la peau en lambeaux, du sang partout. Ah, il n'y a pas seulement les fous du volant, il y en a aussi des fous du guidon ! A cause de la neige partout, j'abandonne mon projet et regagne péniblement Genève d'où un train de nuit me conduira à la maison.

La fin de cette histoire : Je suis resté au lit pendant une semaine, incapable de marcher et me suis fait soigner avec dévotion mes pauvres pattes par mon épouse !

5 Juin 1980 : Passo Cimavalle (635 m), petit muletier sur la frontière italo suisse. Un ami m'avait parlé de sa récente traversée sans problèmes. Laissé derrière moi le village de Dumenza me voici, vélo sur l'épaule, en train de monter les larges et pierreuses marches d'un chemin de croix (un authentique cette fois ci), très nombreux dans cette région. En me hissant, moi et ma bécane, de station en station, je parviens bientôt à une petite chapelle cachée dans la forêt. Un peu plus loin le sentier devient plat et cyclable et je m'imagine avoir partie gagnée. Un vieux poste de douane italien abandonné m'indique la proximité de la Suisse mais surprise, stupéfaction : il y a là, non seulement un haut portail en fer rouillé, fermé avec un gros cadenas, mais aussi trois rangs de fils barbelés hauts de 1,30 m avec un espace de 50 cm entre chaque rang. Et cela sur toute la longueur de la frontière à cet endroit. Une mauvaise pensée m'envahit alors : l'ami cyclo, en me recommandant ce Col mais en me cachant l'existence de ce maudit portail en fils barbelés, me voulait il jouer un sale tour ? Qu'il me pardonne en lisant ces lignes car il était ignorant d'une chose que j'ai sue seulement quelques jours plus tard : chaque dimanche, ce portail est ouvert afin de permettre aux promeneurs de passer librement d'un pays à l'autre MAIS, pour le reste de la semaine, il reste fermé ! Lui et son vélo sont passés un dimanche et moi, puisque je fais rarement du vélo le dimanche, j'ai trouvé tout fermé le samedi. Le problème qui se pose maintenant, c'est comment surmonter avec un vélo cet obstacle imprévu et sans rester suspendu à jamais entre ces fils barbelés ? Enfin, pour couper court, j'y suis parvenu, non sans quelques égratignures, au bout de 20 minutes environ en rentrant ainsi en patrie de manière clandestine. Ah, en vélo, on passe partout... !

H. ALBRECHT
LOSONE (Suisse)

LE TYPE DE COL

Un col mais qu'est ce que c'est ? Selon le dictionnaire c'est un défilé créé par l'abaissement de la ligne de faite entre deux montagnes. Définition très large et parfois quelque peu hasardeuse. Je suis donc allé chercher dans un dictionnaire géographique et le résultat en fut bien meilleur. Pour eux, c'est la partie déprimée d'une crête mettant en communication deux vallées ou deux ravins. La définition me parût honnête mais ne me renseignait pas sur le type de col. Et me voilà parti dans le recensement du genre de col que j'ai pu rencontrer dans ma carrière.

Le cas le plus courant est le col de ligne de crête (ce qui est totalement stupide puisque tous les cols se trouvent sur une crête). Ce cas regroupe tout col dont la classification paraît difficile dans les catégories suivantes : c'est le cas du Galibier.

Le col de flanc qui se situe entre une crête et un petit sommet esseulé sur le côté. Là encore dans cette catégorie, on peut faire des divisions subtiles les cols entre une crête de granit et un petit sommet de roches type calcaire, comme le col du Barioz, et les cols entre un grand escarpement calcaire et un petit sommet également calcaire comme le col de l'Arzelier, le col des Marcieux et bien d'autres.

En fait, entre les pré Alpes et les Alpes à proprement parler, il y a une grande différence dans les cols. Les pré Alpes étant faites en roches sédimentaires et les Alpes en roches compactes. Commençons donc par regarder les pré Alpes, c'est à dire, la Chartreuse, le Vercors, le Diois, les Bauges, les Bornes, etc...

Un cas courant est le col de fond de Synclinal (par exemple le col du Rousset dans le Vercors). Ils sont au bout d'une longue vallée arrondie et se terminent par une chute brutale dans la vallée.

Le col de Combes, lui, se trouve parfaitement reconnu dans le col de la Bataille dans le Vercors ou le col de Cheral (Bauges). C'est en fait la séparation entre deux vallées coincées entre deux escarpements.

Toujours dans les pré Alpes, il y a des brèches de crête qui sont des entailles laissant un passage dans une longue falaise, ce qui explique que peu de routes y passent. Le seul cas routier que j'ai trouvé, c'est le col du Noyer dans le Dévoluy, par contre ce sont de fameux muletiers : passage de l'Aup du seuil (Chartreuse), Pas de la clé (Vercors), Passage du Croc (Bauges)...

Tirés par les cheveux ; ce sont les cols de Dolines, spécialité des grands plateaux comme le Vercors. On les situe entre une vallée quelconque et un trou d'où l'eau ne peut s'échapper que par les grottes du fond, ou même entre deux de ces dépressions. Ne riez pas car ils sont quand même célèbres. C'est le cas du col de la Machine entre Combe Laval et un minuscule petit trou de 50 mètres de diamètre, c'est le cas du Col de Lachau entre la dépression fermée de Vassieux et un petit trou, le cas du col de Carri entre une dépression de quelques kilomètres carrés et la dépression de la forêt de Lente. A bien regarder, c'est la spécialité du sud du Vercors.

Passons maintenant aux Alpes granitiques. Les cols se trouvent souvent au dessus d'une faille importante qui a séparé deux parties de montagne et où s'est installé le col.

Les plus marqués sont ceux qui sont coincés entre deux chaînes de montagne ou arêtes et qui délimitent deux vallées en longueur. Ce sont les cols de jointure d'arêtes, comme le Lautaret entre le massif Galibier aiguilles d'Arves et la chaîne des Ecrins. Comme le col de la Madeleine : entre la chaîne du Grand Lauzier et la chaîne du Cheval Noir ; ou encore comme le Glandon : entre Belledonne et les Grandes Rousses.

Bien sûr, un cas largement représenté est celui des cols des lignes de crête : le Galibier, la Croix de Fer sur la ligne des Grandes Rousses, l'Izoard sur la ligne de crête de Rochebrune. Ceux la n'ont que peu d'intérêt car bien classiques par leur forme.

Par contre, il n'en va pas de même pour les brèches d'arêtes qui sont des entailles dans des arêtes très découpées comme la brèche de la Meije. Les conditions physiques les rendent généralement impropres à la consommation courante du cent cols moyens et même des autres.

La situation des cols d'entre deux cirques n'en est pas moins enviable. Ils se présentent souvent sous la forme tranchante d'une lame avec de chaque côté le vide et au fond un cirque glaciaire. Pourtant un au moins a déjà été franchi ; le col de la Tempe dans les Ecrins.

Sur les glaciers, on pourrait encore en différencier. Mais on s'égarerait du sujet, bien que comme pour la catégorie précédente plus d'un ne soit plus vierge et a, un jour, vu passer des bicyclettes perchées sur une épaule. Laissons donc les cols de Calottes, les cols de Langues et les autres.

On pourrait ainsi remplir des pages de types de cols ou s'amuser à classer tous les cols de France, mais cela ne servirait à rien. Retournons donc cycler sans réfléchir car un col quel qu'il soit, il monte et ça en fait toujours un de plus pour la liste, c'est tout !

Christophe GUITTON
St NAZAIRE les EYMES (38)

MON TOUR DE L'HUMOUR

Randonnée spirituelle permanente.

Distance : une page - Délai : le temps de l'écrire.

Sur ce parcours, chaque lettre au stylo remplace le coup de pédale à vélo et les lignes, les routes. Dans notre confrérie nous aimons beaucoup les cols. Ils nous ressemblent avec leurs défauts, leurs qualités. Ce sont des êtres vivants qui pensent et parlent. Avec nous les cols causent !

Je pars donc à l'aventure. J'arrive au pied de mon premier col, l'UMBARIUM. Paysage triste, sinistre, sous un ciel noir. Je ne peux que le monter en danseuse macabre. En haut, je reçois un bon coup de pompes funèbres. Ensuite, je grimpe le col ORANT, où j'y parviens sur les rotules. Avant de monter le col UCHE, je discute avec un belge. Celui ci me dit «Il ne nous plaît pas. Il nous cause toujours des histoires».

Une surprise m'attend. Je pensais gravir le col ONIAL. J'apprends qu'il n'existe plus. Le col OPERANT le remplace. Le suivant, sous l'orage, j'écume de rage. Avec toute ma hargne, je suis enfin au sommet. Sacré col EREUX.

J'aime beaucoup les routes en paliers. Je suis comblé au col ETAGE. Après le col OSSE, comme son nom l'indique, certainement le plus dur, j'atteins le plus magnifique. Dans un décor féerique, mes efforts sont récompensés. Paysages aux mille couleurs ! Verte végétation, roches dorées, monts enneigés, terres rougeâtres, le tout sous un ciel bleu. Me voici au col ORADO.

Ensuite, je passe au col EGIEN. Il plaît ou ne plaît pas, suivant si l'on aime ou non l'école. Mais impossible d'escalader le col ECTIF. Un panneau indique «ouvert exclusivement aux groupes». Pas de difficultés au col ZA ; la mécanique baigne dans l'huile. Tiens ! Je bafouille. C'est normal, je suis au col DARRY.

La nuit vient au moment où je termine l'ascension du dernier : le col ONEL. Le plus haut. Les étoiles juste le dominant.

La nuit s'achève. Mon récit et mon rêve aussi.

Roland CIPRIANI
LYON (69)

UNE JOURNEE COMME LES AUTRES

Les joies du cyclotourisme ! Chaque fois que ce cliché me tombe sous les yeux, je me tapote doucement le menton en pensant aux souffrances et aux déceptions dont s'entoure, à proportion au moins égale, notre salubre activité. Cette journée du 12 août 1981 qui commence ne se présente pas précisément sous le signe de la joie, la moyenne sera sauve.

Du hameau de Fucchia jusqu'au sommet de la Forco Rossa, les brumes jouent à nous dérober et à nous restituer tour à tour notre décor d'alpages et de parois colorées ; sur la crête ensoleillée, c'est l'apothéose : le soleil projette tout à coup sur l'écran diaphane du brouillard nos trois silhouettes auréolées d'un halo arc en ciel qui les suit dans tous leurs mouvements ; témoins et acteurs, pour la première fois en des décennies de vagabondages montagnards, d'un si étrange phénomène (*), nous nous surprenons à jouer comme des enfants avec nos ombres un instant sanctifiées. Saint Marcel, Saint Jacques, Saint Michel, priez pour nous !

Ils n'ont pas dû apprécier la plaisanterie : au long du sentier qui nous descend à Malga Ciapela, le ciel gris et l'air frais règnent sans partage ; le soleil ne reparaitra qu'à Arabba, au terme de la si belle niche de Livi-nallongo, comme s'il avait deviné l'importance historique du moment.

Le petit col de Campolongo ne mériterait en effet pas tant d'honneur si les hasards de la randonnée ne l'avaient promu millième de ma liste. Au fond, il est bien qu'il en soit ainsi : un col sans prétention dans une journée comme beaucoup d'autres, au coeur de ces Dolomites que j'adore, où j'ai tant peiné et tant admiré et que je parcours sans doute pour la dernière fois à vélo. Un Hochtor ou un Theodul auraient peut être conféré plus de panache à mon «bâton de maréchal» des 100 cols, mais j'en aurais voulu au mauvais goût d'un sort qui aurait désigné un trop modeste tel que La Luère ou Osquitch. Campolongo, c'est une bonne moyenne. Un chocolat chaud au sommet, une photo souvenir dans la descente sur Corvara, ce seront là toutes les solennités dont nous entourerons l'événement qui n'exige tout de même pas l'érection d'un monument. En route pour le mille et unième !

De majestueux cumulo nimbus dans un ciel purifié, il n'en faut pas plus pour regonfler le moral des héros qui en prend bientôt un nouveau coup sous le déluge glacial et inattendu de Sankt Vigil. Un thalweg desséché, malmené par l'érosion, plein de cailloux, conduit nos pas fourbus au sommet du Kreuzjoch où, fait rarissime, les origines des deux torrents opposés se donnent littéralement la main. La pluie a repris et s'obstine dans la clarté dorée, irréaliste, qui allonge devant nous trois ombres démesurées à la recherche de leurs auréoles perdues. Aux alpages d'Hochalpen, pas de foin pour dormir : il y a de ces joies qu'un simple détail transforme aussitôt en angoisse ; le balcon de bois d'un pavillon de chasse sera notre refuge. On se résigne, on a l'habitude ; et le soleil couchant tire contre les parois du Seitenbach un somptueux rideau de velours rouge sur cette journée comme les autres.

Joies du cyclotourisme !

(*) Peut être s'agit il du phénomène atmosphérique appelé Spectre du Brocken ?

Michel PERRODIN
TALANT (21)

LES COLS DES PARISIENS (SUITE)

N'allez pas croire que le col de la Chapelle mentionné dans la revue de 1981 soit un canular ou le pur fruit de l'imagination d'Alain Collongues. Non seulement ce col géographiquement existe à 60 m d'altitude mais on le trouve régulièrement apparaissant dans les livres d'histoire. Comme je suppose que les auteurs de ces fameux livres ont bien puisé leur renseignement quelque part, il doit exister soit sur les anciennes cartes ou les plans, soit sur d'anciens écrits d'époque le nom de ce col. Je vois déjà des yeux avides se jeter dans les vieux grimoires des archives parisiennes à la recherche de la confirmation car pour un col de plus dans une liste, on remuerait bien tous les papiers de la planète.

Justement, alors que je parcourais un livre sur Paris ces derniers temps, mais pour toute autre raison, je suis tombé nez à nez avec une carte de Paris, que dis je de Lutèce. C'était un livre d'un certain Marcel Raval : «Histoire de Paris» de la collection Que sais je ? Et comme il se doit ce livre commençait par une carte de Lutèce élargie et, tout au bord du plan, ce n'est pas un col mais deux que je vis... Le premier, c'est ce fameux col de la Chapelle, dénommé ici col de Belleville ; il faut dire que le bouquin date de 1948. Jusqu'ici donc, rien d'extraordinaire mais quelques centimètres sur la gauche, il y en avait un second : le col de Monceau...

Lui se trouve entre Montmartre et Chaillot, je pense vers le parc de Monceau dans le Paris actuel. Ce col permet un passage évitant le méandre de la Seine de Boulogne Billancourt et donnant donc l'accès direct à Colombes...

Nous voilà maintenant en présence de deux cols parisiens, certainement les plus franchis de France. Deux cols farfelus et totalement loufoques mais vive le manque de sérieux et la bonne humeur...

Ah ! J'oubliais un détail à l'intention de ceux qui ont l'intention de se jeter dans les vieux manuscrits, ces deux cols ont été recouverts par Paris dans le courant du XVIIIème siècle. Il faut donc chercher avant. En vous souhaitant bien du courage,

Christophe GUITTON
ST NAZAIRE LES EYMES (38)

Après le récit de l'ami A. COLLONGUES sur la revue n° 9, le col de la Chapelle revient sur le tapis. Je l'avais également remarqué sur un atlas et ce sujet fera certainement encore couler de l'encre.

Celui ci fait partie des cols insolites comme le col de Beaurie sur la voie express de St Etienne, le col de l'Esse en forêt d'Orléans et autres cols corses.

De l'avis de notre ami René LORIMEY, qui a eu le privilège de connaître Dormeyat (!) bien sûr que Châteaudun n'est pas très loin de Paris, mais ce n'est guère le genre de paysage où nos cyclos souhaitent se promener.

Même avec un col, la capitale sera longtemps évitée par notre groupe cyclo montagnard. Une sorte d'enfer où fourmille une multitude d'engins bruyants, puants, pétaradants... D'autant plus difficile que ce labyrinthe de rues en tous sens n'est pas à la portée du premier venu, même avec boussole, altimètre et cartes dernière édition ! C'est là que se situe la difficulté pour mettre ce col à son palmarès (lorsqu'il sera classé) à moins de choisir (et bien choisir) le jour favorable, vers le 15 août par exemple, lorsque la capitale est presque déserte.

En 1980, avec deux amis, nous avons fait un choix judicieux et prudent pour faire un autre col difficile et aventureux. Le col de la Glacière, dans le département du Var, gravi par une chaleur torride (sic) une solitude complète et un profond silence. Sans autre difficulté que le franchissement du cratère coupant la D37 côté Fayence. Pas d'embuscade ! Quelle chance !

N'est ce pas M. Roger SASSOT (de Valence 26), revue n°8.

Chaque passage de col comporte plus ou moins de difficulté, celui de la Chapelle possède la sienne : la circulation.

Peut être un jour viendra où j'irai «l'escalader», c'est à notre portée en ce qui concerne la distance, 130 kms, sur le parcours d'un 300 randonneur du V.C.D. CYCLO avec pointage au siège fédéral ???

Toutefois, rien ne sera plus exaltant que la solitude et les cris stridents des marmottes dans la caillasse du sentier de la Petite Cayolle.

A moins qu'un jour, certains cyclos parisiens deviennent guides, Chamonix a les siens, ce n'est pas impossible en cyclotourisme !

Abel LAUNAY
CHATEAUDIN (28)

UN NOUVEAU COL

Lorsque le samedi 29 novembre 1980, la Bresse est recouverte par dix centimètres de neige et que la météorologie nationale annonce d'importantes chutes de neige dans la région Rhône Alpes, ma première réaction est de téléphoner à mon ami à Cours, dans le département du Rhône, pour savoir s'il est possible de me rendre à son invitation et s'il est nécessaire d'emmener mon vélo.

Ne t'inquiète pas, me répond il, il y a de la neige mais les routes sont dégagées. Si tu as envie de rouler, amène ton vélo !

En grim pant les Echarmeaux, où l'épaisseur de neige croît avec l'altitude, je m'interroge. Cours bénéficierait-elle d'un micro climat pour que les routes soient dégagées ?

Le col des Ecorbans est sous vingt cinq centimètres de neige, Ranchal, le col du Pavillon sous quinze centimètres. La route qui traverse des sapinières est magnifique, mais des congères se forment sous le vent du Nord. La descente sur Cours est toujours enneigée. Je crois que mon ami n'attribue pas la même signification que moi aux mots puisque sa rue l'est également. Je frémis à l'idée d'une route encombrée sous son vocabulaire. Son accueil est néanmoins très chaleureux.

Les gens qui m'ont vu circuler ont sans doute dû s'interroger de l'utilité d'un vélo sur le toit d'une voiture par un temps pareil. C'est ignorer la foi ou le démon qui habite le cyclotouriste.

En début d'après midi, nous voilà donc partis sous la neige et le vent, à l'assaut du relief. Mon ami Pierre m'a promis de me faire découvrir au moins un nouveau col. Aujourd'hui, ce sera le Burdel à 720 mètres d'altitude. Dix centimètres de neige sur une pellicule de glace recouvrent la route. L'art et la manière de rouler sont difficiles à trouver dans ces conditions inhabituelles. La première descente voit la première chute de Pierre. Quelques centaines de mètres plus loin, dans un virage verglacé, je prends aussi connaissance de la dureté du sol. Ensuite, même plus stables, nous évitons de rouler côte à côte.

Peu après La Chapelle de Mardore, nous attaquons le col plus enneigé encore. Pierre grimpe avec un petit développement. Surpris par la rampe dès le changement de route, je n'ai d'autre solution que de continuer sur un 44 x 20. L'allure et l'équilibre très instable ne permettent pas de changer de plateau.

Dans une voiture qui arrive d'une route sur la gauche, des enfants rient bruyamment de nous voir progresser en zig zag. Sans doute serait il drôle de nous voir tomber ! Le conducteur en oublie de regarder sa trajectoire et s'enfonce dans une congère de plus d'un mètre de haut, alors qu'il aurait pu la contourner. Malheur à ceux qui se moquent des cyclos ! Un obstacle semblable nous oblige à mettre pied à terre, tour à tour, dans les derniers virages. La difficulté pour repartir est d'atteindre une vitesse suffisante dans l'élan pour pédaler ensuite.

Au sommet, Pierre qui m'a précédé de cinquante mètres, parle avec la paysanne de la ferme voisine qui l'a reconnu. En la saluant, je ne peux qu'ajouter que les fous vont toujours par deux.

Il fallait en effet être deux pour partager cette folie de faire du vélo par un tel temps. Individuellement, nous ne serions jamais partis. Mais quel agrément, lorsqu'une bonne condition physique aide à vaincre les éléments défavorables ! De plus, un habillement approprié permet d'oublier le froid et la neige et permet d'apprécier l'air frais, le silence de la nature, la beauté des paysages. La vitesse est faible mais l'effort est intense.

La descente pose le problème inverse : il faut freiner pour maîtriser sa monture. Arrivés en bas, Pierre est surpris par ma facilité apparente. Je le détrompe car j'ai été obligé de suivre le mouvement imposé par mon gabarit plus massif et plus lourd et par un vélo équipé de pneus plus fins qui pénètrent mieux la neige. Un dérapage ample et contrôlé a été nécessaire pour m'arrêter au carrefour.

Les chutes de neige sont encore plus abondantes dans la montée au col du Pavillon. Nous rejoignons une voiture qui éprouve beaucoup de difficultés pour repartir. Bien qu'après nous la suivons à faible intervalle, ses traces s'effacent rapidement. Nos arrêts se multiplient. Nos trajectoires deviennent fantaisistes. Pierre se retrouve une fois dans le talus et une fois dans le sens de la descente. La neige bloque parfois les roues dans l'espace réduit entre les pneus et les garde boue. Le vent qui nous accueille au sommet est si glacial que je dois protéger ma joue exposée avec ma main, que la barbe de Pierre n'est plus qu'un glaçon. Lui même, à cinquante mètres de moi, n'est plus qu'une silhouette. Enfin, une descente de quatre kilomètres termine notre randonnée inhabituelle de deux heures pour trente kilomètres. Une tasse de thé sucré au miel en est sa conclusion logique.

Comme je suis membre du club des Cent Cols, le col du Burdel se serait perdu dans ma liste sans cette neige. Et cette randonnée restera toujours gravée dans ma mémoire comme un très agréable souvenir. J'en remercie Pierre.

Rémi RICHE
BOURG EN BRESSE (01)

UNE NUIT SUR LE TENIBRE

Mont Ténibre, 3031 m, 22 juillet 1979, 2 h du matin.

Au pied de la croix qui marque le sommet, sous la lueur des étoiles, une tache bleue tranche dans la grisaille des rochers. En y regardant de plus près, on voit un sac de couchage sur une plateforme bien étroite. A peine la place d'un corps allongé. Du côté du vide, quelques pierres forment un parapet dérisoire, mais sans doute suffisant pour le téméraire perché là haut.

Les rafales de vent d'ouest sifflent dans les câbles de la croix, et ce n'est qu'une longue plainte, modulée suivant la force du vent. Bien plus troublante est la clarté de cette avenue diffuse d'étoiles, qui trace un gigantesque demi cercle au dessus du bivouac. A cette heure là, la voie lactée se trouve dans l'axe de la vire et procure un singulier éclairage en l'absence de toute lumière lunaire.

Du Ténibre, le plus haut sommet de la Haute Tinée, rien ne trahit la présence de l'homme, hormis quelques lumières dans la vallée italienne de la Stura, et le refuge de Rabuons, blotti dans la pénombre au bord des lacs, 700 m plus bas. La silhouette des monts alentour n'est que pics ou brèches aux contours acérés. La neige apparaît ça et là, et derrière le glacier du Corborant, qui masque la profonde dépression du col de la Lombarde, se détache nettement l'Argentera qui, quelques heures plus tôt, flamboyait encore au couchant. Que fait donc là un cyclotouriste redevenu montagnard ? Il a troqué le sac de guidon contre le sac de montagne. La bicyclette est restée dans la vallée, elle qui était prête à randonner en compagnie de 4999 autres à quelques encablures plus au nord, par delà Pelvoux et Ecrins. Cette nuit, elle n'est pas du voyage, mais son compagnon n'en a cure. Qui donc s'en soucierait du haut d'un tel perchoir, au confort inespéré en ces lieux ? La vire est protégée du vent, en contrebas du sommet, et c'est à peine s'il fait froid (+ 2 degrés).

Il se réveille, émergeant d'un rêve aux gouffres insondables. Il lui semble que le vent a tourné et qu'une vague rumeur lui parvient de très loin, du côté du Dauphiné.

A présent, il observe les étoiles dans la promesse d'une aube aux multiples couleurs. Seul. Au pied de la croix du Ténibre, la terrasse est si étroite qu'il n'y a pas de place pour deux.

Michel VERHAEGHE
VENCE (06)

L'ITALIE VUE D'EN HAUT : SUSA - SESTRIERE

La vérité au bout du rayon : récit authentique d'un réalisme poignant

Conseillé par un de mes amis, d'ailleurs membre de notre très haute confrérie, cette très belle excursion présente un double intérêt : une route de haute montagne (40 kms ininterrompus au dessus de 2.000 m) d'une part, jalonnée d'autre part par sept cols auxquels la rareté (et l'impérieuse nécessité d'en posséder à son palmarès) donnent un éclat tout particulier. Bien sûr, on ne peut prétendre y accéder qu'un mois par an (15 juillet - 15 août) ; malgré cette fourchette étroite, nous n'y rencontrâmes pas les foules de l'Izoard gravi le lendemain qui nous parut plus facile que le Col del Fenestre de la veille. Mais voici l'histoire dans ses détails les plus émouvants (suivre sur carte Michelin 77, plis 8, 9 et 18).

Par un matin bien ensoleillé du début du mois d'Août, trois jeunes et sveltes garçons, Olivier, Claude et votre serviteur, quittent le charmant camping du Rosier (premier village de la vallée de Névache) pour une belle aventure qui doit les mener aux portes du paradis (admirez le style lyrique toujours de mise en début de journée lorsque le corps et l'esprit ont encore toute leur légèreté et leur intégrité). Nous suivons la Clarée en devisant sur les beautés de Dame Nature. Deux kilomètres avant Névache, nous optons pour les routes étrangères, les voies françaises étant trop plates à notre goût (nous ne pouvions pas déterminer dans quel sens coulait la Clarée !). La montée sur le Col de l'Echelle par une jolie route efficace (bien que sans barreau !) permet d'accéder en 3 kms à un site enchanteur : sur 2 kms, un replat herbeux d'une centaine de mètres de largeur, parsemé de fleurs et de conifères nous accueille «bras ouverts». Ce col est le plus bas de la chaîne des Alpes (bien que 48 m plus haut que le sommet du Jura où j'habite) depuis le Col de la Forclaz au dessus de Chamonix jusqu'à la Côte d'Azur et il me semble donc étrange de n'y voir aucune voiture. Le symbolisme douteux de la carte Michelin (route blanche bordée d'un trait continu et d'un trait pointillé) me revient à la mémoire au moment même où je sens ma machine s'ébranler sous moi : je me trouve sur un chemin, certes carrossable, mais peu cyclable. Mes compagnons pestent alors que je reste contemplatif face à la vue plongeante sur le territoire italien. Une promesse solennelle de ma part quant au bon état des futures voies à parcourir nous permet d'amorcer la descente dans un calme relatif. Les cailloux giclent sous la pression des pneus. Le vélo semble vouloir se désosser entièrement tant il gigote entre les mains (nous ignorons que ceci n'est qu'un avant goût des réjouissances à venir...). Enfin, nous retrouvons un bitume parfait présentant une déclivité favorable à l'acquisition d'une vitesse considérable. Mais la dure réalité des frontières stoppe notre élan. Heureusement le douanier, brave homme, ne fait même pas ouvrir le coffre.

Nous pénétrons dans Bardonecchia que les amateurs de train international (et bientôt d'autoroutes transalpines) connaissent bien (nous laissons sur notre gauche une route (ou un chemin ?) qui remonte le long du torrent du Rochemolle jusqu'au pied de Rognosa d'Etiache où il dessert un refuge qui semble, sur la carte, du moins à 3000 m : Grimper tout là haut sans mettre pied à terre ! à réfléchir sans fléchir). A la sortie de la ville, nous goûtons tour à tour un camembert bien coulant, un chianti bien saoulant et une descente bien roulante. Dominés par des sommets de 3000 m, nous glissons sans frottement (ou presque) dans le fond de la vallée. La route n'est pas surchargée et bien revêtue, un rêve pour tout cycliste équilibré et non équilibriste ! Une légère grimpe de 50 m nous réveille brusquement juste avant de disparaître dans deux tunnels à la sortie desquels apparaît majestueux et stratégique le fort d'Exilles. Nous enjambons la rivière sur un beau viaduc, frôlons Choenante, remontons légèrement sur Olmo pour plonger de 300 m (par des lacets dignes de la Côte de Limonest à côté de Lyon) sur Susa qui, malgré l'heure tardive (midi), n'est pas plongée dans la brume légendaire. Nous pouvons ainsi admirer Rocciamelone (belle randonnée pédestre de 3100 m de dénivelée avec végétation étagée et gradient de température garantis).

Mais le grand moment de la journée est arrivé : Il faut escalader la Colle delle Finistre 2176 m soit 1700 m de dénivelée en 19 km (qui dit mieux ?). 2 kms après Susa, nous prenons à droite vers Menea et aussitôt ça démarre. Pas la course, mais la côte ! Les dérailleurs craquent, les pores sécrètent leur liquide salé. Nos trois vélos (cela représente sensiblement un vélo par personne) possèdent tous un 24 dents à l'arrière, mais nos

petits plateaux sont différents : 42 dents pour Olivier, 38 dents pour Claude et 40 dents pour moi. C'est un minimum, car jusqu'au passage de la voie ferrée, il faut endurer du 14 %. Le reflet du village est le bienvenu et nous en profitons pour nous sustenter quelque peu avant l'assaut décisif. Camembert (mangeons français) bananes, fruits secs sont mastiqués méthodiquement afin d'en tirer le meilleur bénéfice. Je remplis les bidons chez un italien qui semble stupéfait de nous voir tenter un tel périple. Il faut d'après lui, et dans son français, 2 h 30 pour atteindre par une route à peu près revêtue la crête que suit un chemin impraticable. Il faudra alors descendre dans la vallée du Chisone pour remonter sur Sestrière ! Je ramène ces propos qui laissent le groupe dans l'expectative. Enfin on verra bien ! Nous enfourchons nos coursiers et disparaissions dans la forêt par une très belle petite route d'un pourcentage régulier de 9 %. Tout baigne dans l'huile pendant 3 kms et soudain le choc : le bitume laisse place à un chemin empierré ! Nous nous serions retrouvés museau à guidon avec un escadron de la garde républicaine que la surprise n'aurait pas été plus forte. Pour remonter le moral des troupes, je tente l'hypothèse suivante : «Vous savez, les routes de montagnes sont souvent construites à partir du haut pour ne pas être détériorées par le passage des camions. Nous allons donc sûrement et sous peu retrouver un bon tapis bitumineux». Mais les lacets passent, les mollets se surpassent et l'espoir trépassé. Côté technique, il faut rester assis pour porter le poids sur la roue arrière motrice afin de ne pas dérapé.

A mi pente, nous sortons de la forêt pour découvrir de beaux alpages où les paysans se hâtent de faire les foins. Quelques points d'eau claire épongent notre soif démesurée. Rapidement, l'herbe laisse place aux cailloux. J'enroule très régulièrement le 40 x 24 car la pente ne présente pas de cassure. Nous apercevons enfin la crête dans une petite brume. Les derniers lacets accrochés à ce décor sauvage sont un vrai plaisir et l'échancrure s'ouvre enfin à nous. Spectacle toujours enivrant que l'assaut d'un col sur un chemin muletier. La montagne domestiquée sans aucun moyen mécanique ! Les chaînes avoisinantes avec leurs dents déchiquetées nous sont comme servies sur un plateau et nous permettent d'évoluer dans un univers familial. Mais mes compagnons, si téméraires sont ils, n'apprécient guère les chemins, si bons soient ils, et ne désirent pas prendre la route des crêtes malgré un grand soleil (un changement de temps est si vite arrivé en altitude...). Cependant, mon désespoir à l'idée d'abandonner éventuellement cette aventure doit se lire si fort sur mon visage qu'ils n'insistent pas et acceptent de faire la route avec moi. Deux kms plus loin, nouvelle alerte, une pancarte indique dans un français approximatif (on dirait même de l'italien !) : route coupée à 12 kms. Mais, dans un nuage de poussière, nous voyons surgir une Land Rover : l'état du véhicule et des passagers prouve que, si la piste est praticable, les problèmes auxquels nous allons être confrontés sont bien réels. Mais mon cerveau rejette ces évidences et nous nous lançons vers les sommets !

Les trois heures que nous vécûmes alors, il faut les vivre soi même : fabuleuses, inoubliables ! En équilibre sur la crête, avec une vue plongeante de part et d'autre sur deux profondes vallées, sautant de col en col du premier au septième, ne croisant que quelques rares jeeps et motos d'enduro (bref, pas des amis, mais des gens motivés malgré tout), nous glissant (ou glissant tout court) entre flaques de boue et plaques de neige, remontant violemment une sente de cailloux pour plonger ensuite à 30 km/h sur de la bonne terre tassée, nous avons pu vivre intensément ces moments de pleine communion avec la nature, en état d'autonomie complète. Respirer l'air pur des cimes sachant que la sensation n'est pas seulement ponctuelle et éphémère comme pour un col classique dont la montée n'est pas plutôt achevée qu'il faut songer à en redescendre, mais bel et bien durable sur un intervalle de temps presque infini à l'échelle de la journée, et évoluer à loisir au rythme d'un panorama très varié, tout cela remplace bien massages thaïlandais et autres kinésithérapeutes. Cette route horizontale, ou presque, quelquefois perchée sur les premières marches du ciel, parfois blottie dans les replis de la terre, et même habilement dissimulée sous une vieille neige d'un an, voilà l'occasion d'être dans la lune avec les pieds sur terre ! Vivre un rêve éveillé, sentir ses muscles s'oxygéner au maximum comme au cours d'une authentique randonnée de ski, quelle invention merveilleuse cette petite reine, reine des villes, reine des champs et reine des monts.

De même que le Col du Galibier (2465 m) domine le Col du Lautaret (2058 m), le Col Basset (2424 m) plonge sur le Col de Sestrière (2035 m), le dernier de la série et qui marque le retour à la route revêtue. Une super accélération est fournie sur les 500 premiers mètres de celle ci sur un faux plat parfait. Malgré les charmes du cyclo muletier, on a plaisir à retrouver après 5 heures de poussière les traces de la civilisation moderne,

polluante et bruyante certes, mais ô combien confortable. Après une séance d'époussetage que réclament nos machines enroutées, nous abordons une belle descente de 11 kms qui permet à nos fougueux coursiers de montrer leur aptitude à atteindre des vitesses hypersoniques certes, mais ô combien supériorisantes. Des courbes bien dessinées (les ingénieurs italiens doivent parfaitement maîtriser les principes géométriques de la clothoïde ainsi que de la variation linéaire de l'angle du dévers) alliées à une pente entraînante rappelant les sensations du ski de descente. Mais après Cesana Torinese, la côte reprend et plus sèchement que j'imaginai le Col du Montgenèvre qui se dresse devant nous. Malgré sa réputation de grand col routier (tous les camions l'empruntent) et pachydermique (les éléphants d'Hannibal y seraient passés, on a d'ailleurs mis en évidence des traces de sabots !), il n'en reste pas moins un obstacle de 500 m de haut, une fois et demie la Tour Eiffel (toujours pas inscrite à mon palmarès, car le revêtement présente trop de trous !). Il faut s'accrocher et les 21 dents sont bien utiles, même le 24 dents dans le 2ème et dernier lacet. C'est donc ça le Col routier des convois exceptionnels ! Exceptionnels par la puissance qu'ils doivent développer pour vaincre cette barrière ! Heureusement la fraîcheur de la soirée nous aide à mieux persévérer dans ce dernier effort avant le retour dans la natale patrie. Les douaniers vérifient l'origine de nos cadres et nous nous glissons entre deux files de grosses boîtes immobilisées par leur excès de luxe, luxe qui attire la méfiance des gendarmes alors que le dépouillement de nos machines et notre maigreur extrême nous rend innocents et purs comme l'air de la montagne.

Nous sortons nos petites laines (la fragilité des organismes perfectionnés est bien connue) et plongeons à corps perdu sur les lacets ramenant sur Briançon. Finalement la descente de Sestrière n'était pas unique. De nouveau le rythme cadencé d'un slalom géant, le tourbillon interminable d'une valse enlevée nous emmène. Mais déjà la route de Névache nous tend les bras et nous atterrissons encore tout étourdis sur notre campement du Rosier. La boucle est bouclée.

Pour découvrir les joies des randonnées cyclistes sur parcours muletier, celui ci me paraît une très bonne initiation, et lorsqu'on y a goûté, on y revient. Le jour où nous l'avons réalisé, nous n'avons pas croisé de collègues. Espérons que d'ici quelques années, des mordus du dérailleur et de la haute montagne se retrouveront tout là haut par hasard, en équilibre au dessus des réalités de ce monde.

François POUESSEL
LONS LE SAUNIER (39)

DE CESANA A SUSAN PAR LA MONTAGNE

Il est 7 H ce matin d'août, Cesana dort encore. Le jour se lève sur un ciel sans nuages. Nous attaquons la montée avec plaisir car le froid est vif. Vite, les muscles se réchauffent, les vélos répondent bien à nos efforts et glissent sans bruit sur la route goudronnée. Bientôt, nos yeux ne quittent plus le fabuleux paysage qui se dévoile à chaque virage : des montagnes à l'infini encore toutes mauves de la nuit, enveloppées par les brumes des vallées. Le soleil qui tout d'abord s'accroche timidement aux sommets, s'enhardit à descendre les pentes et puis qui tout d'un coup envahit tout le paysage et nous saute aux yeux. Quel plaisir de pédaler devant tant de splendeurs, le corps s'exprime dans l'effort et l'âme dans la contemplation, quelle détente de tout l'être et quelle joie de voir le reflet de son bonheur sur le visage de son compagnon.

Bientôt, nous franchissons notre premier col : Sestrières. Là, nous reprenons des forces devant un copieux déjeuner. Je suis bien ce matin et je me sens prêt à attaquer la suite du parcours qui doit nous faire franchir 6 cols à plus de 2000 m. Quelle aubaine ! La veille un gars du pays nous a bien dit que ce trajet était difficile... mais ça veut dire quoi difficile ! Je comprends vite... Nous nous engageons dans ce que Bernard appelle pompeusement «la route» et qui n'est pour moi qu'un vulgaire chemin de terre.

Dès les premiers mètres, nous devons mettre pied à terre sous peine de nous enliser dans un tas de cailloux. La suite ne se présente guère mieux : cailloux, terre, trous... Alors, naïvement je demande à Bernard : «il dure combien de temps ce chemin de terre ?» «Mais, c'est tout le long comme cela me répond il étonné de ma question» (c'est à dire 60 kms).»

Puisque je suis ici, continuons et bravement je remonte sur mon vélo qui heureusement est équipé de roues 650 avec pneus. Les premiers mètres sont plutôt titubants... puis je m'habitue à louvoyer entre les cailloux, les trous... la pente n'est pas très raide, il vaut mieux car il n'est pas question de se mettre en danseuse... Et accompagnés par un merveilleux paysage, dans une solitude complète, nous arrivons au Colle Basset sifflés par les spectateurs ! Oui, une joyeuse troupe de marmottes qui s'enfuit dans la pente. J'entame la descente avec appréhension, mais à allure modérée tout va bien, puis d'autres montées, d'autres descentes et les cols défilent tous aussi beaux : Bourget Blegier Lauson Assietta. De temps à autre, nous dépassons ou croisons un troupeau de vaches ou de moutons, nous rencontrons quelques campeurs au détour d'un virage, nous apprécions la gentillesse de bergers qui nous ravitaillent en eau.

La fatigue de la matinée commence à se faire sentir. La fraîcheur du matin a été remplacée par une chaleur torride et nous regardons avec appréhension la route qui s'élève jusqu'au col de Finestre, le dernier. La montée est dure, le soleil chaud, l'eau et l'ombre inexistantes et c'est avec grand plaisir que nous débouchons au col.

Nous entamons la descente dans le brouillard et plutôt au ralenti... le chemin est toujours aussi mauvais et au plaisir du vélo nous associons les charmes du vibro masseur ! Gratuit... Je vous le recommande... !! Je ne résiste pas au plaisir de me rouler dans la terre au hasard d'un virage pris un peu trop rapidement. Le résultat déclenche une bonne crise de fou-rire... accentuée par une première crevaison de Bernard (il a des boyaux lui !) puis une deuxième... il faut que cela cesse car le stock est épuisé...

Enfin, nous arrivons sur le goudron que Bernard embrasse religieusement et nous nous laissons filer vers Susa heureux de cette demi journée d'amitié, de soleil et de cols (7 à plus de 2000 m !).

Jacqueline COLIN
GRENOBLE (38)

MARXA CICLISTA INTERNACIONAL EN ANDORRE

2ÈME MARXA

Le 1er de «setembre», mon fils Roland et moi, sous le maillot des «Cyclos de la Vallée de Thônes» (Hte Savoie), nous franchissons la frontière pour «aller voir» avec les mollets, si vraiment comme un Certain l'a dit « il n'y a plus de Pyrénées» et bénéficier de la Tradicional hospitalitat de la Principauté.

L'attente n'allait pas être déçue. Dès l'entrée d'Escaldès, une immense banderole de bienvenue «Benvinguts à la Marxa» accueillait les cyclistes. Une seconde bannière les guidait vers le Sprint Club Andorra où l'on pouvait retirer les feuilles de route. Partout de grandes affiches aux couleurs du club, représentant un Don Quichotte cycliste aux prises avec le Tour du Globe annonçaient l'événement.

Il faut dire que c'est bien un événement pour ce petit pays dont tous les hôtels, organisateurs de la Marxa, affichent complet malgré la fin de la saison touristique. Les plus débordés sont les marchands de cycles : nombreux sont les concurrents, espérant bénéficier de tarifs exceptionnels sur un matériel de qualité faisant la queue jusque sur le trottoir pour ramener du Zeus ou autre Colnago...

Heureuse nation qui vit en paix depuis 11 siècles, époque de sa libération par le Gran Carlemany, sacré Charlemagne ! Pas de guerres donc pas de taxes... On vit ici dans la dernière cellule du monde féodal existant encore en Occident et les coutumes et lois sont d'origine médiévale, bien souvent... Curieuse île au coeur des Pyrénées !

Si l'an prochain vous désirez participer à la 3ème Randonnée et tel est mon espoir pour vous, amis cyclos, vous recevrez un dépliant couleurs de 10 pages vous indiquant en plus du parcours, la liste des hôtels qui vous offrent beaucoup d'étoiles contre peu de pesetas. Bercés par le Gran Valira, torrent bordant la rue centrale sans fin, vous pourrez, après une bonne nuit, vous rendre à 7 h au Parc de la Mola pour la «sortida», départ échelonné sur une demi heure, because l'étroitesse de la cité antique.

Mais votre attente ne sera pas ennuyeuse : vous aurez d'abord à garnir poches et sacoches avec le contenu du sac de victuailles qui vous sera offert.

Si vous êtes du genre «à sacoches et garde boue» vous vous sentirez bien esseulés. Ici mentalité et climat méditerranéen ont engendré une technique spéciale consistant à fixer le sac plastique soit au guidon, soit à la selle. Et pourtant, ce sac volumineux contient : un sandwich au jambon, un sandwich-fromage, un paquet de gâteaux, un sachet de sucres, de la confiture ! des noisettes, amandes salées et des figues. Vous recevrez un 2ème ravitaillement identique 96 kms plus loin...

Vous serez aussi assaillis par des distributeurs de photos de champions courant pour telle ou telle marque. Loin d'être interdite ici, la publicité y est florissante, l'ambiance étant propice. Les maillots rutilants ne sont pas simplement à la gloire de telle fabrique de meubles, de plastiques ou même de gin, mais vous en avez une pleine page sur le dos et la poitrine, en catalan ou en espagnol.

Mais vous aimeriez peut être nous voir enfin pédaler ? En selle donc, pour traverser la ville endormie dans le frisquet d'un petit matin, avec comme premier objectif 22 kms de descente, histoire de s'échauffer, si l'on peut dire.

Voici Saint Julia de Loria et sa douane espagnole, véritable souricière pour contrebandiers, enserrée entre les rochers. Puis Séo d'Urgell dont l'évêque est le co prince de la principauté et l'homologue de notre président de la République. Je sors de la cité 1er pointage achevé alors que Roland, toujours prudent en descente y fait son entrée. Nous remontons à présent le cours du Rio Ségré dont les gorges étroites créent des bouchons à l'oxyde de carbone dus à cette heure matinale ; en priorité aux voitures suiveuses. L'envers des Pyrénées est désertique côté montagne et verdoyant partout où circule un efficace système d'irrigation. Il fait bon rouler et après la province de Lérida voici celle de Gérone. Des chants espagnols s'élèvent du peloton scandés par des «Ollé» qui donnent un frisson de corrida au niveau des poches arrières du maillot.

A quand les Allobroges à «notre Circuit du Reblochon» ?

Après la traversée du Rio Carol, nous revoici en France au poste frontière de Puigcerda. La collection des cols va pouvoir reprendre : une pensée aux copains du «Club des 100 cols». Voici d'abord le gentil col de Llouss tout timide puis le col de la Perche plus célèbre dans les manuels scolaires que dans la rubrique des «Cols Durs».

Les vraies difficultés vont surgir après le contrôle de Mont Louis. Je vous ai donné le menu, j'ai omis la boisson : chacun a droit à son litre d'Aigua d'Andorra, bien fraîche, pour les bidons et éventuellement le shampooing. Quelle merveilleuse organisation, sous des tentes des lits de camps vous ouvrent leurs brancards pour une sieste ou un massage.

Pour une fois, je suis dans les temps, il n'y a qu'un 1/4 d'heure que le contrôle est ouvert, mais j'ai un motif à ce départ rapide : un récent B.R.A. avec un certain col du Mollard, en prime, que certains ont qualifié de «la plus grosse embuscade de l'année» (cf. officiel du cycle n° 50) m'a laissé une douleur au genou qui me donne la hantise de terminer hors des délais. Maintenant, il va falloir s'accrocher. Déjà, le Col du Calvaire de Font Romeu annonce la couleur. De la couleur, il y en a. Vers Pyrénées 2000, on a eu l'idée de jeter le long de la route des graines de lupins multicolores.

Après un regard au célèbre Four solaire commence une longue descente. Je m'abrite un long moment derrière la voiture du «Director de Equipo» magnifique plaque héritée, sans doute, de la Vuelta, d'autant plus que pilote et co pilote sont deux ravissantes blondes oxygénées. Quand je vous disais que l'organisation était parfaite, le voilà bien le vrai doping... inoffensif, du moins à première vue !

Brusquement, c'est le Puymorens. La veille, en voiture, je l'avais jugé insignifiant, le tapis d'asphalte est merveilleux. Las ! bientôt le soleil et la pente et le genou me clouent, misérable papillon, épinglé sur ce tapis trop bleu... Ne rien regarder d'autre que la roue arrière du vélo de mon fils qui m'a rejoint bien à point et qui, lui, digère froidement les lacets. Et surtout, surtout ne pas loucher sur ces grappes de grimpeurs aux maillots brillants mais complètement «essorés» qui passent accrochés aux portières ou aux galeries des voitures remonte pentes.

J'ai souvenance d'une camionnette d'une marque espagnole de chaussures remorquant froidement les cyclos portant des couleurs des deux côtés du véhicule. Bien sûr, les semelles en question doivent faire beaucoup plus d'usage que les autres. Dans de telles conditions, on s'étonne que «Midi Libre», journal patronnant l'épreuve, annonce encore 140 abandons sur 527 participations.

Le passage du Pas de la Casa et du Col d'Envalira, malgré ses 2407 m, par contre sera beaucoup plus aisé. Une légère pluie nous accueillant en haut, le climat redevenait plus adapté à nos tempéraments de «nordiques» et puis il y avait de la distraction pour estomper les pentes. La distraction, c'était 3 rangs de voitures descendantes (ou plutôt qui auraient bien voulu descendre) vers la frontière andorranne et ce sur plusieurs kms. Un joyeux pédaleur (tiens un cyclo qui parle français !) avait beau chanter à l'adresse des automobilistes : «et la chenille redémarre !...» La chenille n'avancait point.

Enfin la longue descente sur Soldeu (Soldéou !) toute dégagée fut un régal au point que les plus intrépides pouvaient craindre de dépasser les 70 kms/h, vitesse maximale en Andorre.

Et c'était la banderole de l'«Arribada» et nouvelle surprise : avec le dernier tampon et le dernier litre d'Agua minérale nous étions offerts, en plus de l'énorme médaille de bronze, présentée sous écrin, deux disques de chanteurs modernes et un diplôme géant attestant que le dit «sympatitzan de la bicicleta» a bien participé à «la Gran Diada de Germanore» (la grande journée de la fraternité). Avouez que choyés de la sorte, on n'a guère de peine à devenir «un enamorot de la petita Reina».

Et puis dernière surprise, nantis de cartes d'invitations, on se retrouvait le soir dans les salons de l'hôtel Paris Londres pour un «vin d'Honor» et recevoir pour notre bon club de la Ville de Thônes la Copa al Club Francès mès Llunyà (le plus éloigné). La Belgique recevait la Coupe de la Nation la plus lointaine et il y avait même une coupe à la desgracia ! (la malchance).

René CHASSIGNOL, THONES (74)

ATTI ET LE CYCLOTOURISME

Quand Atti sur son vélo «demi course» qui n'avait jamais connu que les grandes avenues lyonnaises et parkings de la Fac s'est trouvée confrontée avec les premières avancées des Monts du Lyonnais sur la route d'Yzeron (1), c'est tout un univers qui lui apparut brusquement : Atti connaissait bien sûr l'usage du dérailleur (pour démarrer aux feux rouges), mais «se mettre sur la dernière vitesse» devint une nouveauté extraordinaire quand cette dernière vitesse, par suite de petites «modifications de détail», fut passée d'un 46/22 à un 36/28 !

Au retour de cette mémorable ballade, mademoiselle Atti ne parlait plus que pignons et petits braquets et le programme de l'été se trouva vite arrêté : une semaine en Haute Loire et dans la Margeride et puis le grand voyage... Atti qui n'avait pas froid aux yeux parlait Vosges, Corse, Auvergne. Après tout, elle avait déjà deux cols à son actif (et à plus de 700 m s'il vous plaît !).

Pour la première expérience ce fut vite décidé : nous partirions à deux. Le prétexte était sentimental, mais je soupçonne Atti (chut, ne le lui dites surtout pas) de n'avoir voulu qu'un minimum de témoins pour sa première randonnée de plusieurs jours et dans des régions plutôt vallonnées. Mais les absents eurent tort: Au retour un beau bronzage, 6 cols et 450 kms («mais vous savez il y a tant de rudes montées qui n'ont pas la chance de s'appeler cols»). Bref, Atti se sentait d'attaque pour quelque chose de «mieux».

Finalement, on choisit l'Ardèche et les Cévennes, en rentrant par quelques routes auvergnates. Christophe se joignit à nous et pourrait ensuite témoigner devant le monde incrédule des exploits d'Atti.

Christophe est le compagnon de route idéal. Savant (il est ingénieur en aéronautique), souvent enthousiaste («mouais, c'est pas mal ici» ceci devant un vallon brumeux qui s'éclaire tout juste au soleil du petit matin, dans ces magnifiques Monts du Livradois si peu connus), Christophe se met en colère assez souvent paraît il mais alors personne ne s'en aperçoit. Bref, un philosophe que je ne me rappelle pas avoir vu fatigué (sauf une fois mais j'anticipe).

Promu capitaine de route et nanti d'une partie appréciable du chargement total («ses sacoches étaient les plus grandes») Christophe a donc conduit le trio glorieux de côte en bosse et de bosse en raidillon.

Et Atti apprit toutes les ficelles du cyclo randonneur itinérant. Elle apprit à se méfier de la petite côte gentille à «5 % de moyenne». Elle apprit à repérer les framboises et les myrtilles au bord du chemin, les trous de rivière où il fait bon patauger dans une eau si claire que l'on voit les truites de la route, tout en haut. Elle apprit le vent contraire et se trouva fort bien derrière l'athlétique (hum !) dos de notre capitaine de route. Elle sut très vite lire une carte I.G.N. et redouter ces routes qui traversent en perpendiculaire les courbes de niveau. Surtout elle apprit à éviter les grands itinéraires et aussi ces routes dites «touristiques» où les aoûttiens reconstituent avec acharnement les boulevards périphériques qu'ils empruntent à longueur d'année. C'est ainsi qu'elle découvrit que LA route cycliste pour aller du Vigan à l'Aigoual ne passe pas par Vallesraugue, ni même par le Col du Minier, surtout un 8 août. Elle passe par le Col des Mourèzes et Mandagout.

De plus, cet itinéraire permit de conserver son aspect confidentiel au juron qu'Atti laissa échapper lorsque le vent manqua la faire tomber au sortir d'un virage, alors que la pente atteignait allègrement les 12 %. Ce juron n'aurait d'ailleurs probablement pas incommodé grand monde : dans les cas d'urgence, Atti ne pratique pas la langue de Molière et de P. Roques, le capitaine et le narrateur quant à eux ne connaissant que le Hochdeutsch...

Eh oui, Atti est concitoyenne de H. Schmidt et de H. von Karajan. Nous eûmes en de nombreuses autres circonstances l'occasion de nous en amuser. Elle qui parle français comme vous et moi est incapable de retenir les noms que réserve notre géographie. Comme elle a horreur de montrer son ignorance, elle fait preuve de beaucoup d'invention et avec toute l'assurance du monde parle d'un air détaché de Sainte

Cerise (pour Saint Urcize) ou de Sémur (pour Sumène). Ce qui amuse beaucoup le germaniste éclairé que je suis qui n'a naturellement aucune peine à mémoriser une toponymie aussi évocatrice que : Pfalzgrafenweiler, Schiederschwabenberg ou ce cher Vierwaldstättersee !

Bref, Atti devient bientôt une randonneuse accomplie et sut en cas d'averse se laisser abriter par la Caisse d'Épargne de St Chamond ou de St Julien Molin Molette. Elle se permit même de donner des conseils mécaniques à Christophe dont le fier coursier fit des siennes le dernier jour.

Le merveilleux demi course portait admirablement le nom de «Sprinter» dont son grand magasin natal l'avait affublé et disposait de tous les perfectionnements de la technique moderne : dix vitesses avec un 40/26 (mais les mollets de notre capitaine de route ne sont pas ordinaires), porte bagages, porte bidon, le tout en bon et solide acier ! (Le «Sprinter», surmonté du frère de Christophe, a tout de même fait deux Lyon Mont Blanc sans encombre). La chaîne du coursier «décida» de casser le matin du retour (un retour qui devait être triomphal), entraînant le dérailleur dans la catastrophe. On était le 15 août et il fallut en un bricolage «maison» la raccourcir de façon à ce qu'elle «reste» sur le pignon de 22 dents. Il restait en effet à passer le Col des Brosses, facile, mais tout de même !

Le bricolage de Christophe (supervisé par Atti) se révéla moins fiable que celui de son illustre homonyme. La chaîne capricieuse prit un malin plaisir à «essayer» tous les pignons, changeant comme de juste aux passages délicats. Ce fut un spectacle très curieux que ce cyclo juché sur un monovitesse dont la chaîne aurait nettoyé la chaussée de sa poussière s'il n'avait plu aussi fort !

Le retour d'Atti et de ses deux compagnons n'eut donc pas exactement le retentissement espéré. Et pourtant...

Ce fut dans l'Aubrac qu'Atti eut peut être le raccourci le plus extraordinaire de tous les avatars du cyclo-camping.

Abordé dans le crachin par le Col du Trébatut, dans le brouillard et une pluie fine et pénétrante sur la montée du Col de Bonnecombe, l'Aubrac se défendait, ne voulait laisser l'accès de ses hauteurs désolées qu'à des voyageurs aguerris. Après avoir dressé notre campement en catastrophe près du lieu dit Bonnecombe (une maison) nous eûmes droit à une véritable nuit de tempête et la tente menaça plusieurs fois de s'envoler.

Le lendemain matin la pluie avait cessé. La brume se leva rapidement, chassée par un vent violent, qui ne rencontrait aucun obstacle sur cette vaste étendue sans arbre. Un vent qu'il fallut affronter pour rejoindre Nasbinals, plus proche lieu chauffé.

Et c'est là, sur cette petite route perdue dans une mer verte, assourdie par le sifflement du vent dans les oreilles, les pieds gelés dans des chaussures encore mouillées, essayant tant bien que mal de coller à la roue de Christophe un Christophe suffisamment imperméable aux conditions atmosphériques pour contempler sereinement le paysage c'est là donc qu'Atti apprit ce qu'est le cyclotourisme.

Sur la fin de son voyage initiatique Atti eut à franchir un obstacle où sa belle science toute neuve subirait un test important : nous nous trouvions à Ambert, après avoir dévalé le versant Est des Monts du Livradois en frissonnant dans la fraîcheur du matin. Pour rejoindre Montbrison et les Monts du Lyonnais (à la porte de chez nous), il restait le Col des Supeyres, un os dont le nom endormit notre méfiance. Et pourtant, la route passait par un petit village qui aurait dû faire fuir des cyclotouristes à l'âme moins trempée : VALCIVIERES... Valcivières, à mi pente, gardait le col comme un dragon quelque trésor fabuleux, mais avec un petit air grimaçant et moqueur que nous avons pris à la légère...

Quand les trois intrépides y firent leur entrée, ce fut pour se précipiter sur la fontaine du village. La matinée était bien entamée, il commençait à faire chaud, tout allait encore bien, cependant.

«Christophe et moi, on va se dépêcher un peu, tu suis ton rythme tranquille et la table du pique nique sera toute prête quand tu arriveras, d'accord ?»

Atti acquiesça d'un air entendu et se mit sur son plus petit braquet.

Ce fut alors une autre paire de manches. Je vous épargne la description des peines endurées par les deux téméraires sous la chaleur. Sachez seulement que s'ils parvinrent à pédaler, ce fut uniquement par amour propre (!). Au sommet, ils tiraient encore la langue à qui mieux mieux sans parvenir à reprendre leur souffle, les vélos affalés comme leurs propriétaires dans la bruyère qui couvre les immenses landes des Monts du Forez, quand Atti fit son apparition, en pleine forme et cherchant du coin de l'oeil le pique nique promis. Notre apprentie venait de nous donner une leçon de cyclotourisme (et il n'y avait qu'une Supeyre !).

La conclusion, ce sont deux gamins d'un petit village du Cantal qui nous l'ont donnée, alors qu'ils inspectaient nos vélos d'un oeil connaisseur semblait-il. Ils remarquèrent la médaille du Club des 100 cols, qui se trouvait accrochée au vélo d'Atti, à la suite d'un échange de sacs de guidon. «T'as vu la fille, elle a fait 100 cols !» Suivait un sifflement admiratif.

A la réflexion, je ne suis pas sûr que cet épisode n'ait eu aucune influence sur la décision d'Atti de devenir un jour membre de notre Club. Alors amis des 100 cols, vous n'avez plus qu'à bien vous tenir ! D'ailleurs à Ecully une rumeur commence à circuler, disant que là où passe le vélo d'Atti le goudron ne repousse jamais.

(1) La montée d'Yzeron, tel le Col des Ares dans les Pyrénées Commingeoises, constitue le certificat d'études des apprentis cyclos lyonnais, comme aurait dit Pierre Roques.

Loïc DUPRÉ LA TOUR
ECULLY (69)